





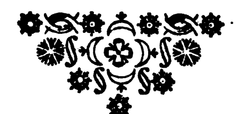
ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,
DEPUIS
CHARLEMAGNE,
JUSQUES À
CHARLEQUINT.

PAR

Mr. DE VOLTAIRE.

Edition Corrigée & Augmentée.

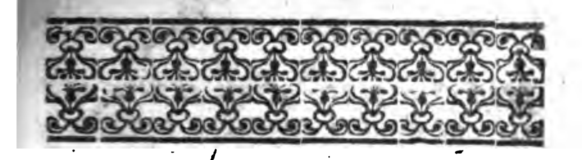
TOME PREMIER.



A LA HAYE & A BERLIN,

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LIV.



AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.



'Ai lieu de croire que Mr. de Voltaire ne ſera pas fâché de voir que ſon Manuſcrit, qu'il a intitulé Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle depuis Charlemagne juſqu'à Charles-Quint, *& qu'il dit être entre les mains de trente Particuliers, ſoit tombé entre les miennes. Il ſait qu'il m'en avoit flatté dès l'année* 1742, *à l'occaſion de ſon* Siécle de Louis XIV. *auquel je ne renonçai en* 1750, *que parce qu'il me dit alors à Potsdam, où j'étois, qu'il l'imprimoit lui-même à ſes pro-*

propres dépens. Ainsi il ne s'agit ici que de dire comment cet Abrégé m'est tombé entre les mains, le voici.

A mon retour de Paris, en Juin de cette année 1753, je m'arrêtai à Bruxelles, où j'eus l'honneur de voir une Personne de mérite, qui en étant le possesseur me le fit voir, & m'en fit aussi tout l'éloge imaginable, de même que l'histoire du Manuscrit, & de tout ce qui s'étoit passé à l'occasion d'un Avertissement *qui se trouve inséré dans le* second Volume du mois de Juin 1752 du Mercure de France, *& répété dans l'*Epilogueur du 31 Juillet de la même année, *avec la Réponse que l'on y a faite, & qui se trouve dans le même* Epilogueur du 7 Août suivant: *toutes choses inutiles à relever ici, mais qui m'ont ensuite déterminé à acheter des mains de ce Galant-Homme le Manuscrit après*

avoir

avoir été offert à l'Auteur, bien persuadé d'ailleurs qu'il étoit effectivement de Mr. de Voltaire; son génie, son stile, & surtout son orthographe s'y trouvant partout. J'ai changé cette derniére, parce qu'il est notoire que le Public a toutes les peines du monde à s'y accoutumer; & c'est ce que l'Auteur est prié de vouloir bien excuser.

Je dois encore faire remarquer que par la derniére période de ce Livre, il paroît qu'elle fait la clôture de cet Abrégé, qui finit à Charles VII. Roi de France, *au-lieu que l'Auteur la promet par son Titre jusqu'à l'*Empereur Charles-Quint. *Ainsi il est à présumer que ce qui devroit suivre, est cette partie différente d'Histoire qui concerne* les Arts, *qu'il seroit à souhaiter que Mr. de Voltaire retrouvât, ou, pour mieux dire, qu'il voulût bien refaire, & la pousser jusqu'au* Sié-

ele de Louis XIV. *afin de remplir son plan, & de nous donner ainsi une suite d'Histoire qui feroit grand plaisir au Public & aux Libraires.*



TABLE

Des Articles contenus dans cet Ouvrage.

TOME I.

TABLE DES ARTICLES.

TA-

TABLE

Des Articles contenus dans cet Ouvrage.

TOME II.

IN-

INTRODUCTION.

Luſieurs Eſprits infatigables ayant débrouillé autant qu'on le peut, le cahos de l'Antiquité, & quelques Génies éloquens ayant écrit l'Hiſtoire Univerſelle juſqu'à Charlemagne, j'ai regretté qu'ils n'ayent pas fourni une carriére plus longue. J'ai voulu pour m'inſtruire de ce qu'ils ne diſent pas, mettre ſous mes yeux un précis de l'Hiſtoire, laquelle nous intéreſſe, à meſure qu'elle devient plus moderne.

Ma principale idée eſt de connoître autant que je pourrai, les mœurs des Peuples, & d'étudier l'Eſprit humain. Je regarderai l'ordre des Succeſſions des Rois & la Chronologie comme mes guides, mais non comme le but de mon travail. Ce travail ſeroit bien ingrat, ſi je me bornois à vouloir apprendre ſeulement en quelle année un Prince indigne d'être connu, ſuccéda à un Prince barbare.

Il ſemble en liſant les Hiſtoires, que la Terre n'ait été

fai-

faite que pour quelques Souverains, & pour ceux qui ont servi leurs passions; tout le reste est négligé. Les Historiens, semblables en cela aux Rois, sacrifient le Genre-Humain à un seul homme. N'y a-t-il donc eu sur la Terre que des Princes; & faut-il que presque tous les Inventeurs des Arts soient inconnus, tandis qu'on a des suites chronologiques de tant d'hommes qui n'ont fait aucun bien, ou qui ont fait beaucoup de mal? Autant il faut connoître les gran-

grandes actions des Souverains qui ont changé la face de la Terre, & ſurtout de ceux qui ont rendu leurs Peuples meilleurs & plus heureux ; autant on doit ignorer le vulgaire des Rois, qui ne ſerviroit qu'à charger la mémoire.

Je me propoſe de diviſer mon étude par Siécles ; mais je ſens qu'en ne préſentant à mon eſprit que ce qui ſe fait préciſément dans le Siécle que j'aurai ſous les yeux, je ſerai obligé de trop partager mon attention, de ſéparer en

trop de parties les idées suivies que je veux me faire, d'abandonner la recherche d'une Nation, ou d'un Art, ou d'une Révolution, que pour ne la reprendre que long-tems après. Je remonterai donc quelquefois à la ſource éloignée d'un Art, d'une Coutume importante, d'une Loi, d'une Révolution. J'anticiperai quelquefois, mais le moins que je pourrai, & en évitant, autant que ma foibleſſe me le permettra, la confuſion & la diſperſion des idées. Je tâcherai de préſen-

ſenter à mon eſprit une peinture fidéle de ce qui mérite d'être connu dans l'Univers.

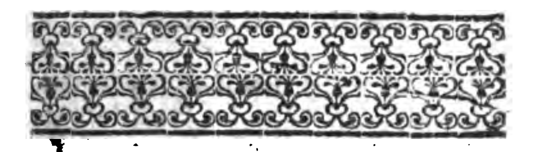
Avant de conſidérer l'état où étoit l'Europe vers le tems de Charlemagne, & les débris de l'Empire Romain, j'examine d'abord s'il n'y a rien qui ſoit digne de mon attention dans le reſte de notre Hémisphére. Ce reſte eſt douze fois plus étendu que la Domination Romaine, & m'apprend d'abord que ces monumens des Empereurs de Rome, chargés des titres de Maîtres & de Reſtaura-

rateurs de l'Univers, ſont des témoignages immortels de vanité & d'ignorance, non moins que de grandeur.

Frappés de l'éclat de cet Empire, de ſes accroiſſemens & de ſa chute, nous avons dans la plupart de nos Hiſtoires Univerſelles traité les autres hommes comme s'ils n'exiſtoient pas. La Province de la Judée, la Gréce, les Romains ſe ſont emparés de toute notre attention; & quand le célébre Boſſuet dit un mot des Mahométans, il n'en

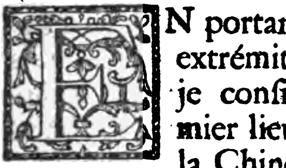
n'en parle que comme d'un déluge de Barbares. Cependant beaucoup de ces Nations possédoient des Arts utiles, que nous tenons d'elles : leurs Pays nous fournissoient des commodités & des choses précieuses, que la Nature nous a refusées ; & vêtus de leurs étoffes, nourris des productions de leurs terres, instruits par leurs inventions, amusés même par les jeux qui sont le fruit de leur industrie, nous nous sommes fait avec trop d'injustice une loi de les ignorer.

ABRE-



ABREGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE LA CHINE.



EN portant ma vue aux extrémités de l'Orient, je considére en premier lieu l'Empire de la Chine, qui dès lors étoit plus vaste que celui de Charlemagne, sur-tout en joignant la Corée & le Tonquin, Provinces alors tributaires des Chinois; environ 29 degrés de longitude & 24

en latitude, forment ſon étenduë. Le corps de cet Etat ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de 4000 ans, ſans que les loix, les mœurs, le langage, la maniére même de s'habiller ayent ſouffert d'altération ſenſible.

Son Hiſtoire inconteſtable & la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte par la Chronologie la plus ſure, juſqu'à une Eclipſe calculée 2155 ans avant notre Ére vulgaire, & vérifiée par les Mathématiciens miſſionaires, qui envoyés dans les derniers ſiécles chez cette Nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le Pére Gaubil a examiné une ſuite de 36 Eclipſes de Soleil, rapportées dans les Livres de Confucius, & il n'en a trouvé que deux douteuſes & deux fauſſes.

Il eſt vrai qu'Alexandre avoit envoyé de Babilone en Gréce les obſervations des Caldéens, qui remontoient à 400 années plus haut

que

que les Chinois, & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'Antiquité: mais ces Ephémérides de Babilone n'étoient point liées à l'Hiſtoire des faits: les Chinois au contraire ont joint l'Hiſtoire du Ciel à celle de la Terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cens trente ans au-delà du jour de l'Eclipſe (calculée 2155 ans avant notre Ere vulgaire) leur Chronologie atteint ſans interruption & par les témoignages les plus autentiques, juſqu'à l'Empereur Hiao, habile Mathématicien pour ſon tems, qui travailla lui-même à réformer l'Aſtronomie, & qui dans un régne d'environ 80 ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération en la Chine, comme l'eſt en Europe celui des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Avant ce Grand-homme, on trouve encore ſix Rois ſes prédé-

ceſſeurs; mais la durée de leur régne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la Chronologie, que de recourir à la régle de Newton, qui ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les Rois de différens Pays, réduit chaque régne à 22 ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raiſonnable qu'il eſt plus modéré, ces ſix Rois auront régné à peu près 130 ans; ce qui eſt bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les 250 ans qu'on donne, par exemple, aux ſept Rois de Rome; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les tems.

Le premier de ces Rois, nommé Fohi, régnoit donc 25 ſiécles au moins avant l'Ere vulgaire, au tems que les Babiloniens avoient déjà une ſuite d'obſervations aſtronomiques: & dès lors la Chine obéiſſoit à un Souverain. Ses 15 Royaumes réunis ſous un ſeul homme,

me, prouvent que longtems auparavant cet Etat étoit très peuplé, policé, partagé en beaucoup de Souverainetés ; car jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage du tems, de la politique & du courage.

La Chine étoit au tems de Charlemagne comme longtems auparavant, & sur-tout aujourd'hui, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connoissance, fait seulement dans les 15 Provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de 60 millions d'hommes capables d'aller à la guerre ; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de 60 ans, ni la jeunesse au-dessous de 20 ans, ni les Mandarins, ni la multitude des Lettrés, ni les Bonzes, encore moins les Femmes qui sont par-tout en pareil nombre que les hommes à un 15

ou 14 près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le Genre-humain. A ce compte il paroît impoſſible qu'il y ait moins de 130 millions d'habitans à la Chine; notre Europe n'en a pas probablement beaucoup davantage, à compter (en exagérant) 20 millions en France, 25 en Allemagne, & le reſte à proportion.

On ne doit donc pas être ſurpris, ſi les Villes Chinoiſes ſont immenſes; ſi Pequin, la nouvelle Capitale de l'Empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ quatre millions de Citoyens: ſi Nanquin, l'ancienne Métropole, en avoit autrefois davantage: ſi une ſimple Bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la Porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Les Forces de cet Etat conſiſtent, ſelon les relations des hommes

les

les plus intelligens qui ayent jamais voyagé, dans une Milice d'environ 800000 soldats bien entretenus; cinq cens soixante & dix mille chevaux sont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'Empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la Cour, & pour les courriers publics. Plusieurs Missionaires, que que l'Empereur Cang-hi dans ces derniers tems approcha de sa personne par amour pour les Sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où 100000 cavaliers & 60000 hommes de pied marchoient en ordre de bataille.

Les Villes Chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon-sens a inspiré à toutes les Nations, avant l'usage de l'Artillerie. Un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont

 point

point suivi le modéle de nos Places de guerre; mais au-lieu qu'ailleurs on fortifie des Places, les Chinois ont fortifié leur Empire. La grande muraille qui séparoit & défendoit la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre Ere, subsiste encore dans un contour de 500 lieues, s'éléve sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque par-tout 20 de nos pieds de largeur sur plus de 30 de hauteur. Monument supérieur aux Pyramides d'Egypte par son utilité, comme par son immensité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine, & de la subjuguer; mais la constitution de l'Etat n'en a été ni affoiblie ni changée. Le Pays des Conquérans est devenu une partie de l'Etat conquis, & les Tartares Mantchoux, maîtres aujourd'hui de la Chine, n'ont fait autre cho-

se

ſe que ſe ſoumettre les armes à la main aux Loix du Pays dont ils ont envahi le Trône.

Le revenu ordinaire de l'Empereur ſe monte, ſelon les ſupputations les plus vraiſemblables, à deux cens millions d'onces d'argent. Il eſt à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos ſous valeur intrinſéque, comme le dit l'Hiſtoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinſéque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à 50 de nos livres de compte, cette ſomme revient à 1250 millions de notre monnoie en 1740. Je dis en ce tems; car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore: c'eſt à quoi ne prennent pas aſſez garde les Ecrivains plus inſtruits des livres que des affaires, qui évaluent ſouvent l'argent étranger d'une maniére fort fautive.

Ils ont eu des Monnoies d'or & d'ar-

d'argent frappées avec le coing, longtems avant que les Dariques fussent frappés en Perse. L'Empereur Cang-hi avoit rassemblé une suite de 3000 de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des Arts dans l'Asie; mais depuis longtems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande, l'argent n'y est plus monnoie: le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce Pays a une valeur arbitraire. Le Gouvernement dans des tems difficiles a passé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un Etat de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des Banques publiques, qui augmentent les richesses d'une Nation, en multipliant son crédit.

Ce Pays favorisé de la Nature possède presque tous les fruits de

no-

nôtre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le Bled, le Ris, la Vigne, les Légumes, les Arbres de toutes espéces y couvrent la terre; mais les Peuples n'ont jamais fait de Vin, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

L'Insecte précieux qui produit la Soye, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard avec l'Art de faire des étoffes, du duvet qui les couvre; & ces étoffes étoient si rares du tems même de Justinien, que la Soye se vendoit en Europe au poids de l'or.

Le Papier fin & d'un blanc éclatant étoit fabriqué chez les Chinois de tems immémorial, on en faisoit avec les filets de bois de Bambou bouilli. On ne connoît pas la premiére époque de la Porcelaine & de ce beau Vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils ſavent depuis 2000 ans fabriquer le Verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

L'Imprimerie y fut inventée par eux du tems de Jules Céſar. On ſait que cette Imprimerie eſt une gravure ſur des planches de bois, telle que Guttenberg la pratiqua le premier à Mayenèe au XIV. Siécle. L'Art de graver les caractéres ſur le bois, eſt plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractéres mobiles & de fonte, beaucoup ſupérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux, tant ils ſont attachés à leurs anciens uſages.

Ils avoient un peu de Muſique, mais ſi informe & ſi groſſiére, qu'ils ignoroient les ſemi-tons.

L'uſage des Cloches eſt chez eux de la plus haute antiquité. Ils ont cultivé la Chimie, & ſans devenir jamais bons Phyſiciens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en ſervoient que dans des Fêtes, dans

l'Art des Feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres Nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siécles leur ont enseigné l'usage de l'Artillerie, & ce sont les Jésuites qui leur ont appris à fondre le Canon. Si les Chinois ne s'appliquent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Jamais leur Géométrie n'alla au-delà des simples élémens. Ils poussérent plus loin l'Astronomie, entant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observérent le Ciel assidûment, remarquérent tous les phénoménes, & les transmirent à la postérité. Ils divisérent, comme nous, le cours du Soleil en 365¼ parties. Ils connurent, mais confusément, la précision des Equinoxes & des Solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial ils partagent le

mois en semaines de sept jours.

On montre encore les Instrumens dont se servit un de leurs fameux Astronômes mille ans avant notre Ere, dans une Ville qui n'est que du troisiéme ordre.

Nanquin, l'ancienne Capitale, conserve un Globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce Globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Peckin a un Observatoire rempli d'Astrolabes & de Sphéres armillaires; instrumens à-la-vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célébres de la supériorité des Chinois sur les autres Peuples d'Asie.

La Boussole qu'ils connoissoient, ne servoit pas à son véritable usage de guider la route des Vaisseaux. Ils ne navigeoient que près des côtes; possesseurs d'une terre qui

four-

fournit tout, ils n'avoient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du Monde. La Boussole, ainsi que la Poudre à tirer, étoit pour eux une simple curiosité, & ils n'en étoient pas plus à plaindre.

Il est étrange que leur Astronomie & leurs autres Sciences soient en même tems si anciennes chez eux & si bornées: ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces Peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'Astrologie judiciaire aux vraies Connoissances célestes.

Cette superstition a été celle de tous les hommes, & il n'y a pas longtems que nous en sommes guéris, tant l'erreur semble faite pour le Genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'Arts & de Sciences cultivées sans interruption depuis si longtems à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons; l'une est le respect pro-

prodigieux que ces Peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs Péres, & qui rend parf..it à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur Langue, premier principe de toutes les connoissances.

L'Art de faire connoître ses idées par l'écriture, qui devroit n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractéres différens: un Savant à la Chine est celui qui connoît le plus de ces caractéres, quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectioné, c'est la Morale & les Loix. Le respect des enfans pour les Péres est le fondement du Gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affoiblie. Un fils ne peut plaider contre son Pére qu'avec le consentement de tous les parens, des

des amis, & des Magiſtrats. Les Mandarins lettrés y ſont regardés comme les Péres des Villes & des Provinces, & le Roi comme le Pére de l'Empire. Cette idée enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immenſe.

Tous les vices y exiſtent comme ailleurs, mais plus reprimés par le frein des Loix.

Les cérémonies continuelles qui y gênent la ſociété, & dont l'amitie ſeule ſe défait dans l'intérieur des maiſons, ont établi dans toutes les Nations une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent juſqu'au dernier du peuple. Des Miſſionaires racontent que ſouvent dans des Marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confuſions qui excitent dans nos Contrées des clameurs ſi barbares & des emportemens ſi fréquens & ſi odieux, ils ont vu les Payſans ſe mettre à

ge-

genoux les uns devant les autres selon la coutume du Pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, & débarasser tout avec tranquilité.

Dans les autres Pays les Loix punissent les Crimes ; à la Chine elles font plus, elles récompensent la Vertu. Le bruit d'une Action généreuse & rare se répand-il dans une Province, le Mandarin est obligé d'en avertir l'Empereur ; & l'Empereur envoye une marque d'honneur à celui qui l'a si bien mérité. Cette Morale, cette obéissance aux Loix, jointe à l'adoration d'un Etre suprême, forment la Religion de la Chine, celle des Empereurs & des Lettrés. L'Empereur est de tems immémorial le premier Pontife, c'est lui qui sacrifie au *Tien*, au Souverain du Ciel & de la Terre. Il doit être le premier Philosophe, le premier Prédicateur de l'Empire ; ses Edits sont

pres-

presque toujours des instructions qui animent à la vertu.

Congfutsée que nous appellons *Confucius*, qui vivoit il y a 2300 ans, un peu avant Pithagore, rétablit cette Religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier Ministre du Roi tributaire de l'Empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant 5000 disciples, & après sa mort ses disciples furent les Empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire les Mandarins, les Lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple.

Sa famille subsiste encore, & dans un Pays où il n'y a d'autre Noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son Fondateur: pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme; mais ceux que mérite un homme,

qui

qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans Révélation.

Quelque tems avant lui, Lao-Kum avoit introduit une Secte, qui croit aux Esprits malins, aux Enchantemens, aux Prestiges. Une Secte semblable à celle d'Epicure fut reçue & combattue à la Chine 500 ans avant JESUS-CHRIST: mais dans le premier siécle de notre Ere, ce Pays fut inondé de la superstition des Bonzes. Ils apportérent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adoré sous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu descendu sur la Terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le Vulgaire. Cette Religion née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale; c'est ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'est en son nom qu'ils

qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de Bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effrayent la nature. Quelques-uns passent leur vie nuds & enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leurs corps en deux & tient leur front toujours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des Démons, pour opérer des miracles; ils vendent aux peuples la remission des péchés. Cette Secte séduit quelquefois des Mandarins, & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les Pays, quelques Mandarins se sont fait tondre en Bonzes par piété.

Ce sont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dailama*, Idole vivante qu'on adore, & c'est-là peut-être le triomphe de la Superstition humaine.

Ce *Dailama*, successeur & vicaire du Dieu *Fo*, passe pour immor-

mortel. Les Prêtres nourissent toujours un jeune *Lama* désigné successeur secret du Souverain Pontife, qui prend sa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les Princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide souverainement tous les points de Foi sur lesquels les Lamas sont divisés. Enfin il s'est depuis quelque tems fait Souverain du Tibet à l'occident de la Chine. L'Empereur reçoit ses Ambassadeurs, & lui en envoie avec des présens considérables.

Ces Sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du Vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourir; tandis que les Magistrats & les Lettrés séparés en tout du peuple, se nourissent d'une substance plus pure. Confucius gémissoit pourtant de cette foule d'erreurs: *Pourquoi*, dit-il dans un de ses Livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que*

par-

parmi les Lettrés ? C'est que le peuple est gouverné par les Bonzes.

Beaucoup de Lettrés sont à la vérité tombés dans le Matérialisme, mais leur Morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'à pas même besoin de la connoissance d'un Dieu pour la suivre.

On prétend que vers le VIII. Siécle, du tems de Charlemagne, la Religion Chrétienne étoit connue à la Chine. On assure que nos Missionaires ont trouvé dans la Province de Kinski une inscription en caractéres Syriaques & Chinois. Ce monument qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un Evêque nommé Olopuen, partit de Judée l'an de Notre Seigneur 636 pour annoncer l'Evangile; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la Ville Impériale, l'Empereur envoya un Colao au devant

vant de lui, & lui fit bâtir une Eglise Chrétienne, &c. La date de l'inſcription eſt de l'année 782.

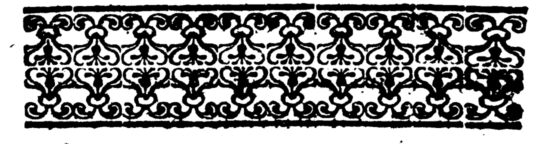
Ce monument eſt peut-être une de ces fraudes pieuſes, qu'on s'eſt toujours trop aiſément permiſes. Ce nom d'*Olópuen*, qui eſt Eſpagnol, rend déjà le monument bien ſuſpect. Cet empreſſement d'un Empereur de la Chine à envoyer à cet Olopuen un Grand de ſa Cour, eſt plus ſuſpect encore dans un Pays où il étoit défendu ſous peine de mort aux Etrangers de paſſer les frontiéres. La date de l'inſcription ne porte-t-elle pas encore le caractére du menſonge? Les Prêtres & les Evêques de Jéruſalem ne comptoient point leurs années au VII. Siécle, comme on les compte dans ce monument. L'Ere Vulgaire de Denys le Petit n'eſt point reçue chez les Nations Orientales, & on ne commença même à s'en ſervir en Occident que vers le tems de Charlemagne. De

plus,

plus, comment cet Olopuen auroit-il pu, en arrivant, se faire entendre dans une Langue qu'on peut à peine aprendre en dix années; & comment un Empereur eut-il fait tout d'un coup bâtir une Eglise Chrétienne en faveur d'un Etranger qui auroit bégayé par interpréte une Religion si nouvelle?

Il est donc probable qu'au tems de Charlemagne, la Religion Chrétienne étoit absolument inconnue à la Chine.

Je me réserve à jetter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'Orient & le Midi, lorsque je serai parvenu au tems où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre Hémisphére.



DES INDES, DE LA PERSE, DE L'ARABIE ET DU MAHOMÉTISME.

EN me ramenant vers l'Europe, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, Contrée un peu moins vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses que l'industrie des Négotians en a tiré dans tous les tems, que par des relations exactes.

Une chaîne de montagnes peu interrompues, semble en avoir fixé les limites entre la Chine, la Tartarie & la Perse. Le reste est entouré de mers. Cependant l'Inde en-deçà du Gange fut longtems sou-

soumise aux Perſans, & voilà pourquoi Alexandre, vengeur de la Gréce & vainqueur de Darius, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis Alexandre les Indiens avoient vécu dans la liberté & dans la moleſſe qu'inſpirent la valeur du climat & la richeſſe de la terre.

Les Grecs y voyageoient avant Alexandre pour y chercher la Science. C'eſt-là que le célébre Pilpay écrivit, il y a 2300 années, ces *Fables Morales*, traduites dans preſque toutes les Langues du Monde. Le Jeu des Echecs y fut inventé. Les Chifres dont nous nous ſervons, & que les Arabes nous ont apporté vers le tems de Charlemagne, nous viennent de l'Inde. Peut-être les anciennes Médailles, dont les Curieux Chinois font tant de cas, ſont une preuve que les Arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial di-

viſé la route annuelle du Soleil en douze parties. L'année des Bracmanes & des plus anciens Gymnoſophiſtes commença toujours, quand le Soleil entroit dans la Conſtellation qu'ils nomment *Moſcham*, & qui eſt pour nous le Bélier. Leurs Semaines furent toujours de ſept jours : diviſion que les Grecs ne connurent jamais. Leurs Jours portent les noms des ſept Planétes. Le Jour du Soleil eſt appellé chez eux *Mitradinam*, reſte à ſavoir ſi ce mot *Mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le Soleil, eſt originairement un terme de la Langue des Mages, ou de celle des Sages de l'Inde. Il eſt bien difficile de dire, laquelle des deux Nations enſeigna l'autre; mais s'il s'agiſſoit de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirois les Sciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que le terrain des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le terrain voiſin

ſin du Nil, dont les débordemens dûrent longtems rebuter les premiers Colons, avant qu'ils euſſent domté ce fleuve en creuſant des canaux. Le ſol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curioſité & l'induſtrie humaine : mais il ne paroît pas que la Science du Gouvernement & de la Morale y ait été perfectionnée autant que chez les Chinois.

La Superſtition y a dès longtems étouffé les Sciences qu'on y venoit aprendre dans les tems reculés. Les Bonzes & les Bramins, ſucceſſeurs des Bracmanes, y ſoutiennent la doctrine de la Métempſicoſe. Ils y répandent d'ailleurs l'abrutiſſement avec l'erreur : ils engagent, quand ils peuvent, les femmes à ſe bruler ſur le corps de leurs maris morts. Les vaſtes Côtes de Coromandel ſont en proie à ces coutumes affreuſes, que le Gou-

vernement Mahométan n'a pu encore détruire.

Ces Bramins, qui entretiennent dans le peuple la plus ſtupide idolâtrie, ont pourtant entre leurs mains un des plus anciens Livres du Monde, écrit par leurs premiers Sages, dans lequel on ne reconnoît qu'un ſeul Etre ſuprême. Ils conſervent précieuſement ce témoignage qui les condamne. Ils prêchent des erreurs qui leur ſont utiles, & cachent une vérité qui ne ſeroit que reſpectable.

Dans ce même Indouſtan ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, on eſt ſurpris de trouver des Chrétiens établis depuis environ 1200 ans. Ils ſe nomment les Chrétiens de St. Thomas. Un Marchand Chrétien de Syrie nommé *Mar Thomas* (*Mar* ſignifie *Monſieur*) y établit ſa religion avec ſon commerce. Il y laiſſa une nombreuſe famille, des Facteurs, des Ouvriers, qui s'étant un peu multipliés,

pliés, ont depuis douze siécles conservé la Religion de *Mar Thomas*, qu'on n'a pas manqué de prendre ensuite pour St. Thomas l'Apôtre.

Ces Chrétiens ne connoissoient ni la Suprématie de Rome, ni la Transubstantiation, ni plusieurs Sacremens, ni le Purgatoire, ni le Culte des Images. Nous verrons en son tems comment de nouveaux Missionaires leur ont apris ce qu'ils ignoroient.

En remontant vers la Perse, on y trouve un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connoissions sur la Terre.

Une nouvelle Domination, une Religion & des Mœurs jusqu'alors inconnues, avoient changé la face de ces Contrées; & ce changement s'étendoit déja fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du Mahométisme qui a donné une nou-

velle forme à tant d'Empires, je me rappellerai d'abord les parties du Monde qui lui furent les premiéres soumises.

La Perse avoit étendu sa domination avant Alexandre, de l'Egypte à la Bactriane au-delà du Pays où est aujourd'hui Samarcande, & de la Thrace jusqu'au Fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avoit repris des acroissemens sous Arsaces le Parthien, 250 ans avant Jesus-Christ. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les Contrées qui bordent le Pont-Euxin; mais ils disputérent avec les Romains de l'Empire de l'Orient, & leur opposérent toujours des barriéres insurmontables.

Du tems d'Alexandre Sévére, vers l'an 226, Artaxare enleva ce Royaume & rétablit l'Empire des Perses, dont l'étendue ne différoit guéres alors de ce qu'elle est de nos jours.

Au

Au milieu de toutes ces révolutions, l'ancienne Religion des Mages s'étoit toujours ſoutenue en Perſe; & ni les Dieux des Grecs, ni d'autres Divinités n'avoient prévalu.

Noushirvan ou Coſroés le Grand, ſur la fin du VI. Siécle, avoit étendu ſon empire dans une partie de l'Arabie pétrée & de celle qu'on nommoit heureuſe. Il en avoit chaſſé des Abiſſins Chrétiens, qui l'avoient envahie. Il proſcrivit autant qu'il le put le Chriſtianiſme de ſes propres Etats, forcé à cette ſévérité par le crime d'un fils de ſa femme, qui s'étant fait Chrétien, ſe révolta contre lui.

La derniére année du régne de ce fameux Roi, nâquit Mahomet à la Mecque dans l'Arabie pétrée en 570. Son Pays défendoit alors ſa liberté contre les Perſes & contre ces Princes de Conſtantinople, qui retenoient toujours le nom d'Empereurs Romains.

Les enfans du Grand Nousshirvan, indignes d'un tel Pére, désoloient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du sage Justinien avilissoient le nom de l'Empire. Maurice vènoit d'être détrôné par les armes de Phocas, & par les intrigues du Patriarche Ciriaque & de quelques Evêques, que Phocas punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de Maurice & de ses cinq fils avoit coulé sous la main du boureau, & le Pape Grégoire le Grand, ennemi des Patriarches de Constantinople, tâchoit d'attirer le Tyran Phocas dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de Maurice, qu'il avoit loué pendant sa vie.

L'Empire de Rome en Occident étoit anéanti, un déluge de Barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales inondoient l'Europe, quand Mahomet jettoit dans les Déserts de l'Arabie les fondemens de

de la Religion & de la Puissance Musulmane.

On sait que Mahomet étoit le cadet d'une famille pauvre, qu'il fut longtems au service d'une femme de la Mecque, nommée Caditscha, laquelle exerçoit le négoce; qu'il l'épousa, & qu'il vécut obscur jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendoient supérieur à ses compatriotes. Il avoit une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falloit à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse; l'intrépidité d'Alexandre, sa libéralité, & la sobriété dont Alexandre auroit eu besoin pour être un grand-homme en tout.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendoit nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affoiblit ni son cou-

rage, ni son application, ni sa santé. C'est ainsi qu'en parlent les Arabes contemporains, & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractére de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur disposition à l'enthousiasme, il vit qu'il pouvoit s'ériger en Prophéte. Il feignit des révélations, il parla, il se fit croire d'abord dans sa maison, ce qui étoit probablement le plus difficile. En trois ans il eut quarante-deux disciples persuadés; Omar, son persécuteur, devint son Apôtre; au bout de cinq ans il en eut 114.

Il enseignoit aux Arabes adorateurs des Etoiles, qu'il ne falloit adorer que le Dieu qui les a faites: que les Livres des Juifs & des Chrétiens s'étant corrompus & falsifiés, on devoit les avoir en horreur: qu'on étoit obligé sous peine de châtiment éternel de prier cinq

cinq fois par jour; de donner l'aumône; & surtout, en ne reconnoissant qu'un seul Dieu, de croire en Mahomet son dernier Prophéte; enfin de hazarder sa vie pour sa foi.

Il défendit l'usage du Vin, parce que l'abus en est trop dangereux. Il conserva la Circoncision pratiquée par les Arabes, ainsi que par les anciens Egyptiens, instituée probablement pour prévenir ces abus de la premiére puberté, qui énervent souvent la jeunesse. Il permit aux hommes la pluralité des femmes, usage immémorial de tout l'Orient. Il n'altéra en rien la Morale, qui a toujours été la même dans le fond chez tous les hommes, & qu'aucun Législateur n'a jamais corrompue.

Il proposoit pour récompense une Vie éternelle, où l'Ame seroit enivrée de tous les plaisirs spirituels, & où le Corps ressuscité avec ses sens goûteroit par ces sens mê-

même toutes les voluptés qui lui sont propres.

Sa Religion s'appella *l'Ismanisme*, qui signifie *résignation à la volonté de Dieu*. Le Livre qui la contient, s'appella *Coran*, c'est-à-dire *le Livre*, ou *l'Ecriture*, ou *la Lecture par excellence*.

Tous les Interprétes de ce Livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les Ignorans.*

Parmi les déclamations incohérentes, dont ce Livre est rempli selon le goût Oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paroître sublimes. Mahomet, par exemple, en parlant de la cessation du Déluge, s'exprime ainsi. *Dieu dit, Terre engloutis tes eaux, Ciel puise les*

vuides que tu a versées : le Ciel & la Terre obéirent.

Sa définition de Dieu est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandoit quel étoit cet *Alla* qu'il annonçoit : *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point, & qui n'est point engendré ; & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des Etres.*

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandues en foule dans ce Livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la Physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre de touche des Livres que les fausses Religions prétendent écrits par la Divinité ; car Dieu n'est ni absurde ni ignorant ; mais le Vulgaire qui ne voit point ces fautes, les adore, & les Docteurs emploient un déluge de paroles pour les pallier.....

Quel-

Quelques perſonnes ont cru ſur un paſſage équivoque de l'Alcoran, que Mahomet ne ſavoit ni lire ni écrire; ce qui ajoûteroit encore aux prodiges de ſes ſuccès: mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'un homme qui avoit été négociant ſi longtems, ne ſût pas ce qui eſt ſi néceſſaire au négoce: encore moins eſt-il probable, qu'un homme ſi inſtruit des Hiſtoires & des Fables de ſon Pays, ignorât ce que ſavoient tous les enfans de ſa Patrie. D'ailleurs les Auteurs Arabes rapportent qu'en mourant, Mahomet demanda une plume & de l'encre.

Perſécuté à la Mecque, ſa fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de ſa gloire & de la fondation de ſon Empire. De fugitif il devint conquérant; réfugié à Médine, il y perſuada le peuple & l'aſſervit: il battit d'abord avec 113 hommes les Mecquois, qui étoient venus fondre ſur lui au

nom-

nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses Sectateurs, les persuada que Dieu combattoit pour eux, comme eux pour lui. Dès la premiére victoire, ils espérérent la conquête du Monde. Mahomet prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans par la parole & par les armes toute l'Arabie, Pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avoient pû conquérir.

Dès ses premiers succès il avoit écrit au Roi de Perse Cosroès Second, à l'Empereur Héraclius, au Prince des Coptes Gouverneur d'Egypte, au Roi des Abissins, à un Roi nommé Mandar, qui régnoit dans une Province près du Golphe Persique.

Il ôsa leur proposer d'embrasser sa Religion, & ce qui est étrange, c'est que de ces Princes il y en eut deux qui se firent Mahométans. Ce furent le Roi d'Abissinie

&

bientôt eux-mêmes partager la ſucceſſion. Aly reſta dans l'Arabie, attendant le tems de ſe ſignaler.

Abubéker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'Alcoran. On lut en préſence de tous les Chefs les chapitres de ce Livre, & on établit ſon autenticité invariable.

Bientôt Abubéker mena ſes Muſulmans en Paleſtine, & y défit le frére d'Héraclius. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageoit, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Omar élu après lui fut un des plus rapides Conquérans qui ayent déſolé la Terre. Il prend d'abord Damas, célébre par la fertilité de ſon territoire, par les ouvrages

d'acier les meilleurs de l'Univers, par ces étoffes de soye qui portent encore son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelloit Romains. Il reçoit à composition après un long siége, la Ville de Jérusalem toujours occupée par des étrangers, qui se succédérent les uns aux autres, depuis que David l'eut enlevée à ses anciens citoyens.

Dans le même tems les Lieutenans d'Omar s'avançoient en Perse. Le dernier des Rois Persans, que nous appellons Hormisdas IV. livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la Capitale de cet Empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'Omar, plus facilement qu'ils n'avoient subi le joug d'Alexandre.

Alors tomba cette ancienne Religion des Mages, que le Vainqueur de Darius avoit respectée;

car

car il ne toucha jamais au culte des Peuples vaincus.

Les Mages fondés par Zoroastre & réformés ensuite par un autre Zoroastre du tems de Darius, fils d'Hydaspes, adorateurs d'un seul Dieu, ennemis de tout simulacre, révéroient dans le Feu qui donne la vie à la Nature, l'emblême de la Divinité. Ils reconnoissoient de tout tems un mauvais Principe, à qui Dieu permettoit de faire le mal, ils le nommoient *Satan*; & c'est parmi eux que Manés avoit puisé sa Doctrine des deux Principes. Ils regardoient leur Religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connoissance qu'ils avoient des Mathématiques, de l'Astronomie & de l'Histoire, augmentoit leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une Religion consacrée par tant de siécles pour une Secte ennemie qui venoit de naître.

Ils

Ils se retirérent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Gavres* ou de *Guébres*, ne se mariant qu'entre eux, entretenant le Feu sacré; fidéles à ce qu'ils connoissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si longtems dispersés sans s'allier aux autres Nations, & plus encore aux Banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde.

Tandis qu'un Lieutenant d'Omar subjugue la Perse, un autre enléve l'Egypte entiére aux Romains & une grande partie de la Libie. C'est dans cette conquête qu'est brulée la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée par tant de Rois. Alors les Sarrazins ne vouloient de Science que l'Alcoran.

Après

Après Omar tué par un Esclave Perse, Aly ce gendre de Mahomet que les Persans révérent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux d'Omar, obtint enfin le Califat, & transféra le Siége des Califes dans la Ville de Médine, où Mahomet est enséveli dans la Ville de Couffa sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes Villes de la Caldée qui n'étoient bâties que de briques.

Après le régne de seize Califes de la Maison des Ommiades, régnérent les Califes Abassides. C'est Abougrafar Almanzor, second Calife Abasside, qui fixa le Siége de ce grand Empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jetta les fondemens. Les Persans assûrent qu'elle étoit très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette Ville

qu'on

qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des Califes dura 655 ans, despotiques dans la Religion, comme dans le Gouvernement. Ils n'étoient point adorés, ainsi que le grand Lama; mais ils avoient une autorité plus réelle, & dans les tems même de leur décadence, ils furent respectés des Princes qui les persécutoient. Tous ces Sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des Califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs Princes Chrétiens n'en ont reçu des Papes. On ne baisoit point les pieds du Calife, mais on se prosternoit sur le seuil de son Palais.

Si jamais Puissance a menacé toute la Terre, c'est celle de ces Califes; car ils avoient le droit du Trône & de l'Autel, du Glaive & de l'Enthousiasme. Leurs ordres

étoient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégérent Constantinople, qui devoit un jour devenir Mahométane; les divisions presque inévitables parmi tant de Chefs féroces, n'arrêtérent pas leurs conquêtes. Ils ressemblérent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avoient subjugué l'Asie mineure.

On les voit en 711 passer d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour, par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nommé Maures. Ils y établissent d'abord le Royaume de Cordoue. Le Sultan d'Egypte secoue à-la-vérité le joug du grand Calife de Bagdat, & Abdérame, Gouverneur de l'Espagne conquise, ne reconnoît plus le Sultan d'Egypte; cependant tout plie encore sous les Armes Musulmanes.

Cet

Cet Abdérame, petit-fils du Calife Hétham, prend les Royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon, il établit les siens en Languedoc, il s'empare de la Guyenne & du Poitou; & sans Charles Martel, qui lui ôta la victoire & la vie, la France étoit une Province Mahométane.

A mesure que les Mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces Califes toujours reconnus pour Souverains de la Religion, & en apparence de l'Empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquiles dans leur nouvelle Babylone, y font enfin renaître les Arts. Aaron Rachild contemporain de Charlemagne, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les Sciences, fit fleurir les Arts agréables & utiles, attira les Gens-de-Lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes Etats la

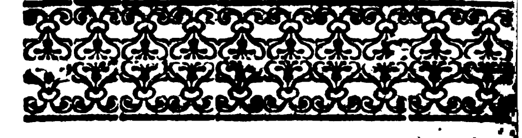
Politique à la Barbarie. Sous lui les Arabes qui adoptoient déjà les Chiffres Indiens, nous les apportérent. Nous ne connûmes en Allemagne & en France le cours des Aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

L'Almageſte de Ptolomée fut alors traduit du Grec en Arabe par l'Aſtronôme Benhonain. Ce Califе Almanon fit meſurer géométriquement un degré du Méridien pour déterminer la grandeur de la Terre. Opération qui n'a été faite en France que plus de 900 ans après. Sous Louis XIV. ce même Aſtronôme Benhonain pouſſa les obſervations aſſez loin, reconnut ou que Ptolomée avoit fixé la plus grande déclinaiſon du Soleil trop au ſeptentrion, ou que l'obliquité de l'Ecliptique avoit changé. Il vit même que le période de trente-ſix mille ans qu'on avoit aſſigné au mou-

mouvement prétendu des Etoiles fixes d'Occident en Orient, devoit être beaucoup racourcie.

La Chimie & la Médecine étoient cultivées par les Arabes. La Chimie perfectionnée par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remédes, qu'on nomme les *minoritifs*, plus doux & plus salutaires que ceux qui étoient auparavant en usage dans l'Ecole d'Hipocrate & de Galien. Enfin dès le second Siécle de Mahomet, il fallut que les Chrétiens d'Occident s'instruisissent chez les Musulmans.





ETAT DE L'ITALIE

ET DE

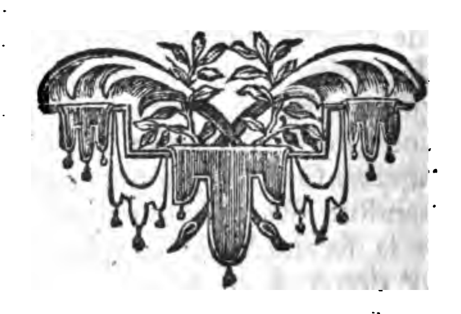
L'EGLISE CHRETIENNE.

PLus l'Empire de Mahomet fleuriſſoit, plus Conſtantinople & Rome étoient avilies, Rome ne s'étoit jamais relevée du coup fatal que lui porta Conſtantin en transférant le Siége de l'Empire. La gloire, l'amour de la Patrie n'animérent plus les Romains. Il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne Capitale; le courage s'énerva, les Arts tombérent; on ne connut plus dans le ſéjour des Scipions & des Céſars que des conteſtations entre les Juges Séculiers & l'Evêque. Priſe & repriſe, ſaccagée tant de fois par les Barbares, elle obéiſſoit encore

cére aux Empereurs. Depuis Justinien un Vice-Roi sous le nom d'Exarque, la gouvernoit, mais ne daignoit plus la regarder comme la Capitale de l'Italie. Il demeuroit à Ravenne, & delà il envoyoit ses ordres aux Romains. L'Evêque dans ces tems de Barbarie augmentoit de jour en jour son autorité par l'avilissement même de la Ville. Les richesses de son Eglise se multiplioient. Le Préfet de Rome ne pouvoit pas s'opposer sans-cesse aux prétentions de l'Evêque, toujours appuyées de la sainteté du Ministére. Envain l'Eglise de Ravenne contestoit mille droits à celle de Rome. On reconnoissoit l'Eglise de Rome dans tout l'Occident Chrétien comme la Mére commune. On la consultoit, on lui demandoit des Missionnaires, & dans la servitude de la Ville l'Evêque dominoit au dehors.

Le reste de l'Italie citérieure obéissoit aux Rois Lombards, qui

régnoient dans Pavie, ils se frayoient toujours le chemin à la conquête de Rome, & le Peuple Romain auroit voulu n'être soumis ni aux Lombards, ni aux Empereurs Grecs. Les Papes conçurent dans ce VIII. Siécle le dessein de se rendre eux-mêmes maîtres de Rome; ils virent avec prudence, que ce qui dans d'autres tems n'eût été qu'une révolte & une sédition impuissante, pouvoit devenir une révolution excusable par la nécessité, & illustre par le succès.



ORI-



ORIGINE DE LA PUISSANCE DES PAPES.

LE Pape Gregoire III. fut le premier qui imagina de se servir du bras des François pour ôter l'Italie aux Empereurs & aux Lombards. Son Successeur Zacharie reconnut Pépin usurpateur du Royaume de France pour Roi légitime. On a prétendu que Pepin, qui n'étoit que premier Ministre, fit demander d'abord au Pape, quel étoit le vrai Roi, ou de celui qui n'en avoit que le droit & le nom, ou de celui qui en avoit l'autorité & le mérite? Et que le Pape décida, que le Ministre devoit être Roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette Comé-

die; mais ce qui eſt vrai, c'eſt que le Pape Etienne III. appella Pepin à ſon ſecours, qu'il feignit une Lettre de St. Pierre, adreſſée du Ciel à Pepin & à ſes fils, qu'il vint en France, qu'il donna dans St. Denis l'Onction Royale à Pepin, premier Roi ſacré en Europe. Non ſeulement ce premier uſurpateur reçut l'Onction Sacrée du Pape, après l'avoir reçue de St. Boniface, qu'on appelloit l'*Apôtre d'Allemagne*; mais Etienne III. défendit ſous peine d'excommunication aux François de ſe donner jamais des Rois d'une autre race. Tandis que cet Evêque chaſſé de ſa patrie & ſuppliant dans une terre étrangére, avoit le courage de donner des loix, ſa politique prenoit une autorité qui aſſuroit celle de Pepin; & ce Prince pour mieux jouir de ce qui ne lui étoit pas dû, laiſſoit au Pape des droits qui ne lui appartenoient pas.

Hugues Capet fit voir depuis ce

que

que valoit une telle défenſe & une telle excommunication. Les fruits de cette union avec Pepin furent l'anéantiſſement du pouvoir des Empereurs dans Rome, la révolution de l'Occident, & la puiſſance de l'Egliſe Romaine.

Les Lombards venoient de s'emparer de l'Exarcat de Ravenne. Pepin après les avoir vaincus & leur avoir ôté le reſte du domaine des Empereurs, fit préſent au Pape d'une partie des biens qu'il avoit conquis. Il donna Ravenne, Boulogne, Incola, Fuenza, Forli, Ferrare, Rimini, Pezaro, Ancone, Urbin; Rome n'y fut pas compriſe, & l'Evêque n'oſa pas s'emparer de la Capitale de ſon Souverain. Le peuple alors ne l'eût pas ſouffert, tant le nom de Rome & ſes débris imprimoient encore de reſpect à ſes citoyens.

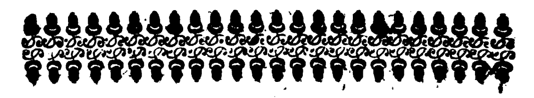
Cet Evêque fut le premier Prêtre Chrétien qui devint Seigneur temporel, & qu'on pût mettre au

rang des Princes; aucun ne le fut jamais en Orient. Sous les yeux du Maître les sujets restent sujets; mais loin du Souverain & dans le tems de trouble, il falloit bien que de nouvelles Puissances s'établissent dans un Pays abandonné; mais il ne faut pas croire que les Papes jouirent paisiblement de cette donation; non seulement les Terres furent bientôt reprises par les Lombards; mais lorsqu'ensuite Charlemagne eut confirmé cette Donation, & ajoûté encore tant de nouveaux domaines au Patrimoine de St. Pierre, les Seigneurs de ces Patrimoines, ou ceux qui les envahirent, ne regardérent pas la Donation de Charlemagne comme un droit incontestable. L'autorité spirituelle des Papes, déjà grande dans l'Occident qui tenoit d'eux la Religion Chrétienne, ne dominoit point ainsi en Orient. Les Papes ne convoquérent point les six premiers Conciles Oecuméniques,

&

& dès le VI. Siécle on voit que Jean le Jeûneur, Patriarche de Constantinople, reconnu pour Saint chez les Grecs, prenoit le titre d'Evêque universel; titre qui sembloit permis au Pasteur de la Ville Impériale. On voit au VIII. Siécle ce Patriarche se nommer Pape dans un Acte public. Au II. Concile de Nicée on appelloit ce Patriarche *Très-Saint Pére.* Le Pape étoit toujours nommé le premier, excepté dans quelques Actes passés entre lui & le Patriarche à Constantinople; mais cette primauté purement spirituelle n'avoit rien de la Souveraineté; le Pape étoit le premier des Evêques, & n'étoit le maître d'aucun Evêque.





ETAT DE L'EGLISE EN ORIENT AVANT CHARLEMAGNE.

EN Orient les Chefs de la Religion ne pouvant se faire une domination temporelle, y excitérent d'autres troubles par ces querelles interminables, fruit de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs Disciples.

Depuis que Constantin eut donné une liberté entiére aux Chrétiens auxquels on ne pouvoit plus l'ôter, & dont le parti l'avoit mis sur le Trône, cette liberté étoit devenue une source intarissable de querelles; car le Fondateur de la Religion n'ayant rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystére fit naître des opinions, &

& chaque opinion couta du sang.

Fallut-il décider si le Fils étoit consubstantiel au Pére ? le Monde Chrétien fut partagé, & la moitié persécuta l'autre. Voulut-on savoir si la Mére de JESUS-CHRIST étoit la Mére de Dieu, ou de Jésus ? si le Christ avoit deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne ? Toutes ces disputes nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitérent des séditions. Un parti anathématisoit l'autre, la faction dominante condamnoit à l'exil, à la prison, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeoit à son tour par les mêmes armes.

De pareils troubles n'avoient point été connus dans le Paganisme ; la raison en est que les Payens dans leurs erreurs grossiéres, n'avoient point de dogmes, & que

les Prêtres des Idoles, encore moins les Séculiers, ne s'aſſemblérent jamais juridiquement pour diſputer.

Dans le VIII. Siécle on agita dans les Egliſes d'Orient s'il falloit rendre un culte aux Images. La Loi de Moyſe les avoit expreſſément défendues, cette Loi n'avoit jamais été révoquée, & les premiers Chrétiens pendant plus de 200 ans n'en avoient jamais ſouffert dans leurs aſſemblées.

Peu à peu la coutume s'introduiſit par-tout d'avoir chez ſoi des Crucifix. Enſuite on eut les portraits vrais ou faux des Martirs ou des Confeſſeurs. Il n'y avoit point encore d'Autels érigés pour les Saints, point de Meſſes célébrées en leur nom ſeulement à la vue d'un Crucifix & de l'image d'un homme de bien. Le cœur qui ſurtout dans ces climats a beſoin d'objets ſenſibles, s'excitoit à la vertu.

Cet uſage s'introduiſit dans les Egli-

Eglises. Quelques Evêques ne l'adoptérent pas. On voit qu'en 393 St. Epiphane arracha d'une Eglise de Syrie une Image devant laquelle on prioit. Il déclara que la Religion Chrétienne ne permettoit pas ce culte, & sa sévérité ne causa point de Schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le Peuple toujours grossier ne distingua point Dieu & les Images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque Image guérissoit une maladie. On les mêla même aux Sortiléges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du Vulgaire. Je dis non seulement le vulgaire du Peuple, mais celui des Princes & des Savans.

En 727 l'Empereur Léon l'Isaurien voulut, à la persuasion de quelques Evêques, déraciner l'abus; mais par un abus encore plus grand, il fit effacer toutes les peintures.

tures. Il abattit les ſtatues & les repréſentations de JESUS-CHRIST & des Saints, en ôtant ainſi tout d'un coup aux Peuples les objets de leur culte; il les révolta, on deſobéit, il perſécuta, il devint Tyran; parce qu'il avoit été imprudent.

Son Fils Conſtantin Copronime fit paſſer en Loi Civile & Eccléſiaſtique l'abolition des Images. Il tint à Conſtantinople un Concile de 338 Evêques; ils proſcrivirent d'une commune voix ce culte reçu dans pluſieurs Egliſes, & ſurtout à Rome.

Cet Empereur eût voulu abolir auſſi aiſément les Moines, qu'il avoit en horreur, & qu'il n'appelloit que les abominables; mais il ne put y réuſſir: ces Moines déjà fort riches défendirent plus habilement leurs biens, que les Images de leurs Saints.

Le Pape Gregoire III. & ſes ſucceſſeurs, ennemis ſecrets des Em-

Empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancérent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légérement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des Césars contînt encore les Métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits & dispenses du serment de fidélité seroient méprisés dans Constantinople, où l'Eglise Patriarchale s'égaloit au moins à celle de Rome, les Papes se contentérent d'un Concile en 732, où l'on décida que tout ennemi des Images seroit excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'Empereur. Il paroît que les Papes songérent plutôt à négocier qu'à disputer, & qu'en agissant aux dehors en Evêques fermes, mais modérés, ils se conduisirent en vrais politiques, & préparérent la révolution d'Occident.

RE-

RENOUVELLEMENT
DE
L'EMPIRE EN OCCIDENT.

LE Royaume de Pepin s'étendoit du Rhin aux Pyrenées & aux Alpes. Charlemagne son fils aîné recueillit cette succession toute entiére; car un de ses fréres étoit mort après le partage, & l'autre s'étoit fait Moine auparavant au Monastére de St. Sylvestre. Une espéce de piété qui se mêloit à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un Prince dans le Cloître; ainsi Rachis Roi des Lombards, Carloman frére de Pepin, un Duc d'Aquitaine, avoient pris l'habit de Bénédictin. Il n'y avoit presque alors que cet Ordre dans l'Occident. Les Couvens étoient riches, puissans, respectés. C'étoient des aziles honorables pour ceux

qui

qui cherchoient une vie paisible. Bientôt après ces aziles furent les prisons des Princes détrônés.

Pepin n'avoit pas à beaucoup près le domaine direct de tous ces Etats: l'Aquitaine, la Baviére, la Provence, la Bretagne Pays nouvellement conquis, rendoient hommage & payoient tribut.

Deux Voisins pouvoient être redoutables à ce vaste Etat, les Germains Septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquise par les Anglo-Saxons partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, étoit sans politique & sans puissance. L'Italie foible & déchirée n'attendoit qu'un nouveau Maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains Septentrionaux étoient alors appellés Saxons. On connoissoit sous ce nom tous ces Peuples qui habitoient les bords du Wéser & ceux de l'Elbe, de Ham-

Hambourg à la Moravie, & de Mayence à la Mer Baltique. Ils étoient Payens, ainsi que tout le Septentrion. Leurs Mœurs & leurs Loix étoient les mêmes que du tems des Romains. Chaque Canton se gouvernoit en République, mais ils élisoient un Chef pour la Guerre. Leurs Loix étoient simples comme leurs mœurs : leur Religion grossiére : ils sacrifioient dans les grands dangers, des hommes à la Divinité, ainsi que tant d'autres Nations; car c'est le caractére des Barbares, de croire la Divinité malfaisante, les hommes font Dieu à leur image. Les François, quoique déja Chrétiens, eurent sous Théodebert cette superstition horrible, ils immolérent des victimes humaines en Italie au rapport de Procope, & les Juifs avoient commis quelquefois ces sacriléges par piété. D'ailleurs ces Peuples cultivoient la justice, ils mettoient leur gloire & leur bonheur dans la liberté. Ce

sont

ſont eux qui ſous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructéres avoient vaincu Varus, & que Germanicus avoit enſuite défait.

Une partie de ces Peuples vers le V. Siécle appellée par les Bretons inſulaires contre les habitans de l'Ecoſſe, ſubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoſſe, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avoient déjà paſſé au III. Siécle; car au tems de Conſtantin les côtes de cette Ile étoient appellées les Côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de ſon ſiécle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les aſſujettir pleinement. Leur Pays n'avoit point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des Conquérans. Les riches Mines de Goſlar, dont on a tiré tant d'argent, n'étoient point découvertes, elles ne le furent que ſous Henri l'Oiſeleur. Point de richeſſes accu-

cumulées par une longue induſtrie, nulle Ville digne de l'ambition d'un Uſurpateur. Il ne s'agiſſoit que d'avoir pour eſclaves des millions d'hommes qui cultivoient la terre ſous un climat triſte, qui nourriſſoient leurs troupeaux, & qui ne vouloient point de Maîtres.

Ils étoient mal armés; car je vois dans les Capitulaires de Charlemagne une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la diſcipline, avoit rendu les Romains vainqueurs de tant de Peuples, elle fit triompher enfin Charlemagne.

Le Général de la plupart de ces Peuples étoit ce fameux Vitiking, dont on fait aujourd'hui deſcendre les principales Maiſons de l'Empire; Homme tel qu'Arminius, mais qui eut enfin plus de foibleſſe. Charles prend d'abord la fameuſe Bourgade d'Eresbourg; car ce lieu ne

ne méritoit ni le nom de Ville, ni celui de Forteresse. Il fait égorger les habitans. Il y pille & raze ensuite le principal Temple du Pays, élevé autrefois au Dieu *Tanfana*, Principe universel, & dédié alors au Dieu Irminsul; Temple révéré en Saxe comme celui de Sion chez les Juifs. On y massacra les Prêtres sur les débris de l'Idole renversée. On pénétra jusqu'au Wéser avec l'armée victorieuse. Tous ces Cantons se soumirent. Charlemagne voulut les lier à son joug par le Christianisme, tandis qu'il court à l'autre bout de ses Etats à d'autres conquêtes; il leur laisse des Missionaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitoient vers le Wéser, se trouvérent en un an Chrétiens & esclaves.

Vitiking retiré chez les Danois qui trembloient déja pour leur liberté & pour leurs Dieux, revient au bout de quelques années. Il ra-

ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Bréme, Capitale du Pays qui porte ce nom, un Evêque, une Eglise, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'Evêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le Christianisme, qu'on n'avoit embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin suivi d'une multitude de Germains. Il bat les Lieutenans de Charlemagne.

Ce Prince accourt. Il défait à son tour Vitiking, mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur Général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Dannemarc, il fait massacrer 4500 prisonniers au bord de la petite Riviére d'Alre. Si ces prisonniers avoient été des sujets rebelles, un tel châtiment auroit été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des

des hommes qui combattoient pour leur liberté & pour leurs Loix, c'eſt l'action d'un Brigand, que d'illuſtres ſuccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait Grand-homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces Peuples ſous le joug. Enfin le ſang cimenta le Chriſtianiſme & la Servitude. Vitiking lui-même laſſé de ſes malheurs, fut obligé de recevoir le batême, & de vivre deſormais tributaire de ſon Vainqueur. Le Roi pour mieux s'aſſurer du Pays, tranſporta des Colonies Saxones juſqu'en Italie, & établit des Colonies de Francs dans les terres des vaincus; mais il joignit à cette politique ſage la cruauté de faire poignarder par des eſpions les Saxons qui vouloient retourner à leur culte. Souvent les Conquérans ne ſont cruels que dans la guerre. La paix améne des mœurs & des loix plus douces. Charlemagne au con-

traire fit des loix qui tenoient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Ayant vu comment ce Conquérant traita les Allemans idolâtres, voyons comment il se conduisit avec les Mahométans d'Espagne. Il arrivoit déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les Gouverneurs se rendoient indépendans. Les Emirs de Barcelone & ceux de Saragosse s'étoient mis sous la protection de Pepin. L'Emir de Saragosse en 778 vient jusqu'à Paderborne prier Charlemagne de le soutenir contre son Souverain. Le Prince François prit le parti de ce Musulman, mais il se donna bien garde de le faire Chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages sur les frontiéres d'Espagne, son arriére-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pirenées par les Chrétiens même

me de ces montagnes, mêlés aux Musulmans. C'est là que périt Roland son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un Moine écrivit au II. Siécle, sous le nom de l'Archevêque Turpin, & qu'ensuite l'imagination de l'Arioste a embellies. On ne sait point en quel tems Charles essuya cette disgrace, & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontiéres contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut retenir, & régle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent.

C'est à Rome & à l'Empire d'Occident que cette ambition aspiroit. La puissance des Rois de Lombardie étoit le seul obstacle; l'Eglise de Rome & toutes les Eglises sur lesquelles elle influoit, les Moines déjà puissans, les Peuples déjà gouvernés par eux, tout appelloit Charlemagne à l'Empire de Rome. Le Pape Adrien né Ro-

main, homme d'un génie adroit & ferme, aplanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du Roi Lombard Didier, & Charlemagne la répudie après un an de mariage, ſans en donner d'autre raiſon, ſinon qu'elle ne lui plaîſoit pas. Didier qui voit cette union fatale du Roi & du Pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut ſurprendre Rome & s'aſſurer de la perſonne du Pape, mais l'Evêque habile fait tourner la guerre en négociation. Charles envoye des Ambaſſadeurs pour gagner du tems. Enfin il paſſe les Alpes, une partie des troupes de Didier l'abandonne. Ce Roi malheureux s'enferme dans Pavie ſa Capitale, Charlemagne l'y aſſiége au milieu de l'hiver. La Ville réduite à l'extrémité ſe rend après un ſiége de ſix mois. Didier pour toute condition obtient la vie. Ainſi finit ce Royaume des Lombards qui avoient détruit en Italie

la

la puiſſance Romaine, & qui avoient ſubſtitué leurs loix à celles des Empereurs. Didier le dernier de ces Rois fut conduit en France dans le Monaſtére de Corbie, où il vécut & mourut captif & Moine, tandis que ſon fils alloit inutilement demander des ſecours dans Conſtantinople à ce fantôme d'Empire Romain détruit en Occident par ſes ancêtres. Il faut remarquer que Didier ne fut pas le ſeul Souverain que Charlemagne enferma, il traita ainſi un Duc de Baviére & ſes enfans.

Charlemagne n'oſoit pas encore ſe faire Souverain de Rome. Il ne prit que le titre de Roi d'Italie, tel que le portoient les Lombards. Il ſe fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer qu'on garde encore dans la petite Ville de Monza. La juſtice s'adminiſtroit toujours à Rome au nom de l'Empereur Grec. Les Papes même recevoient de lui la confir-

mation de leur élection. Charlemagne prenoit seulement ainsi que Pepin le titre de *Patrice*, que Théodoric & Attila avoient aussi daigné prendre ; ainsi ce nom d'Empereur, qui dans son origine ne désignoit qu'un Général d'armée, signifioit encore le Maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il étoit, on le respectoit, on craignoit de l'usurper, on n'affectoit que celui de *Patrice*, qui autrefois vouloit dire Sénateur Romain.

Les Papes déjà très-puissans dans l'Eglise, très-grands Seigneurs à Rome & Princes temporels dans un petit Pays, n'avoient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le Préfet, le Peuple, le Sénat, dont l'ombre subsistoit, s'élevoient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendoient au Pontificat, remplissoient Rome de confusion.

Les deux neveux d'Adrien conspi-

ſpirérent contre Léon III. ſon ſucceſſeur, élu Pape ſelon l'uſage par le Peuple & le Clergé Romain. Ils l'accuſent de beaucoup de crimes, ils animent les Romains contre lui: on traîne en priſon, on accable de coups à Rome celui qui étoit ſi reſpecté par-tout ailleurs. Il s'évade, il vient ſe jetter aux genoux du Patrice Charlemagne à Paderborne. Ce Prince qui agiſſoit déjà en maître abſolu, le renvoya avec une eſcorte & des Commiſſaires pour le juger. Ils avoient ordre de le trouver innocent. Enfin Charlemagne, maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du Pape, arbitre de l'Europe vient à Rome en 801. Il ſe fait reconnoître & couronner Empereur d'Occident, titre qui étoit éteint depuis près de 500 années.

Alors régnoit en Orient cette Impératrice Iréne, fameuſe par ſon courage & par ſes crimes, qui

avoit fait mourir ſon fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eût voulu prendre Charlemagne ; mais trop foible pour lui faire la guerre, elle voulut l'épouſer & réunir ainſi les deux Empires. Tandis qu'on ménageoit ce mariage, une révolution chaſſa Iréne d'un trône qui lui avoit tant couté. Charles n'eut donc que l'Empire d'Occident. Il ne poſſéda preſque rien dans les Eſpagnes ; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques Sarrazins. Il n'avoit rien ſur les côtes d'Afrique, tout le reſte étoit ſous ſa domination.

S'il eût fait de Rome ſa Capitale, ſi ſes Succeſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſurtout ſi l'uſage de partager ſes Etats à ſes enfans n'eût point prévalu chez les Barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'Empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaſte corps, que

que la valeur & la fortune de Charlemagne avoit formé, mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

Il n'avoit point de Capitale, seulement Aix-la-chapelle étoit le séjour qui lui plaîsoit le plus. Ce fut-là qu'il donna des audiences avec le faste le plus imposant aux Ambassadeurs des Califes & à ceux de Constantinople. D'ailleurs il étoit toujours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut Charlequint longtems après lui. Il partagea ses Etats & même de son vivant, comme tous les Rois de ce temslà.

Mais enfin quand de ses fils qu'il avoit désignés pour régner, il n'y resta plus que ce Louis si connu sous le nom de *Débonnaire*, auquel il avoit déjà donné le Royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'Empire dans Aix-la-chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la Couronne Impériale,

pour faire voir au monde que cette Couronne n'étoit due qu'à la valeur du Pére & au mérite du fils ; & comme s'il eût pressenti qu'un jour les Ministres de l'autel voudroient disposer de ce diadême.

Il avoit raison de déclarer son fils Empereur de son vivant ; car cette Dignité acquise par la fortune de Charlemagne, n'étoit point assurée au fils par le droit d'héritage ; mais en laissant l'Empire à Louis, & en donnant l'Italie à Bernard fils de son fils Pepin, ne déchiroit-il pas lui-même cet Empire qu'il vouloit conserver à sa postérité ? N'étoit-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? Etoit-il à présumer que le neveu Roi d'Italie obéiroit à son oncle Empereur, ou que l'Empereur voudroit bien n'être pas le Maître en Italie ?

Il paroît que dans les dispositions de sa famille, il n'agit ni en Roi ni en Pére. Partager ses Etats, est-

est-il d'un sage Conquérant ? Et puisqu'il les partageoit, laisser trois autres enfans sans aucun héritage, à la discrétion de Louis, étoit-il d'un Pére juste ?

Il est vrai qu'on a cru que ces trois enfans ainsi abandonnés, nommés Drogon, Thierri & Hugues, étoient bâtards ; mais on l'a cru sans preuve. D'ailleurs les enfans des concubines héritoient alors. Le grand Charles Martel étoit bâtard, & n'avoit point été deshérité.

Quoi qu'il en soit, Charlemagne mourut en 813, avec la réputation d'un Empereur aussi heureux qu'Auguste, aussi guerrier qu'Adrien, mais non tel que les Trajans & les Antonins, auxquels nul Souverain n'a été comparable.

Il y avoit alors en Orient un Prince qui l'égaloit en gloire comme en puissance ; c'étoit le célébre Calife Aaron Rachild, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajoûter à ces deux hommes illustres le Pape Adrien, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes qui pénétre dans la vie privée des Princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de Charlemagne & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avoit poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'Auguste: mais qu'importe au Genre-humain le détail de ces foiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques!

J'envisage son régne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les Pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, furent tranquiles pendant près de cinquante ans,

ans, & l'Italie pendant treize, depuis l'avénement à l'Empire. Point de révolution en France, point de calamité pendant ce demi-ſiécle, qui par-là eſt unique. Un bonheur ſi long ne ſuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la Politeſſe & les Arts. La rouille de la Barbarie étoit trop forte, & les Ages ſuivans l'épaiſſirent encore.



DES

DES USAGES DU TEMS DE CHARLEMAGNE.

JE m'arrête à cette célébre époque pour considérer les Usages, les Loix, la Religion, les Moeurs, l'Esprit qui régnoient alors.

J'examine d'abord l'Art de la guerre, par lequel Charlemagne établit cette puissance que perdirent ses enfans.

Je trouve peu de nouveaux réglemens, mais une grande fermeté à faire exécuter les anciens. Voici à peu près les Loix en usage, que sa valeur fit servir à tant de succès, & que sa prudence perfectionna.

Des Ducs amovibles gouvernoient les Provinces, & levoient les troupes à peu près comme aujourd'hui les Beglierbeis des Turcs.

Ces

Ces Ducs avoient été instítués en Italie par Dioclétien. Les Comtes dont l'origine me paroît du tems de Théodose, commandoient sous les Ducs, & assembloient les troupes, chacun dans son Canton. Les Métairies, les Bourgs, les Villages fournissoient un nombre de soldats proportionné à leurs forces. Douze Métairies donnoient un cavalier armé d'un casque & d'une cuirasse, les autres soldats n'en portoient point, mais tous avoient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui se servoient de fléches, étoient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. Leur habit me paroît ressembler à celui des troupes Prussiennes d'aujourd'hui. La Province qui fournissoit la milice, lui distribuoit du bled & les provisions nécessaires pour six mois, le Roi en fournissoit pour le reste de la campagne. On faisoit la revue au premier de Mars ou au premier

mier

mier de Mai. C'eſt d'ordinaire dans ces tems qu'on tenoit les Parlemens. Dans les ſiéges de Ville on employoit le bélier, la baliſte, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les Seigneurs nommés Barons, leudes richeomes, compoſoient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyoit alors dans les armées. Les Muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avoient plus de cavaliers.

Charles avoit des forces navales aux embouchures de toutes les grandes Riviéres de ſon Empire; avant lui on ne les connoiſſoit pas chez les Barbares, après lui on les ignora longtems. Par ce moyen & par la police guerriére il arrêta ces inondations des peuples du Nord, il les contint dans leurs climats glacés, mais ſous ſes foibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe régloient dans des aſſemblées, qui repréſentoient

toient la Nation. Sous lui ses Parlemens n'avoient d'autre volonté que celle d'un Maître qui savoit commander & persuader.

Il fit fleurir le Commerce, parce qu'il étoit le Maître des Mers; ainsi les Marchands des Côtes de Toscane & ceux de Marseille alloient trafiquer à Constantinople chez les Chrétiens & au Port d'Alexandrie chez les Musulmans, qui les recevoient, & dont ils tiroient les richesses de l'Asie.

Venise & Génes, si puissantes depuis par le Négoce, n'attiroient pas encore à elles les richesses des Nations; mais Venise commençoit à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avoient beaucoup de Manufactures d'Etoffes de laine. On damasquinoit le Fer à l'exemple de l'Asie. On fabriquoit le Verre, mais les Etoffes de soye n'étoient tissues dans aucune Ville de l'Empire d'Occident.

Les

Les Vénitiens commençoient à les tirer de Conſtantinople, mais ce ne fut que près de quatre cens ans après Charlemagne que les Princes Normans établirent à Palerme une Manufacture de Soye. Le Linge étoit peu commun. Saint Boniface dans une Lettre à un Evêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour ſe laver les pieds. Probablement ce manque de linge étoit la cauſe de toutes ces maladies de la peau, connues ſous le nom de *lépre*, ſi générales alors; car les Hôpitaux nommés *Léproſeries* étoient déjà très nombreux.

La Monnoie avoit à peu près la même valeur que celle de l'Empire Romain depuis Conſtantin. Le Sou d'or étoit le *ſolidum romanum*. Ce ſou d'or équivaloit à quarante deniers d'argent. Ces deniers tantôt plus forts, tantôt plus foibles, peſoient l'un portant l'autre trente grains.

Le

Le ſou d'or vaudroit aujourd'hui 1740 environ quinze francs, le denier d'argent trente ſous de compte.

Il faut toujours en liſant les Histoires, ſe reſſouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on ſe ſervoit dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimoit ſouvent en monnoie de compte, monnoie fictice, qui n'étoit comme aujourd'hui qu'une maniére de compter.

Les Aſiatiques & les Grecs comptoient par Mines & par Talens; les Romains par grands Seſterces, ſans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand ſeſterce ou un talent.

La Livre numéraire du tems de Charlemagne, étoit réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre ſe diviſoit numériquement comme aujourd'hui en vingt parties. Il y avoit à-la-vérité des ſous d'argent ſemblables

à nos écus, dont chacun pesoit la 20. ou 22. ou 24. partie d'une livre de douze onces, & ce sou se divisoit comme le nôtre en douze deniers. Mais Charlemagne ayant ordonné que le sou d'argent seroit précisément la 20. partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires 20 sous pour une livre.

Pendant deux siécles les Monnoies restérent sur le pied où Charlemagne les avoit mis; mais petit à petit les Rois dans leurs besoins tantôt chargérent les sous d'alliage, tantôt en diminuérent le poids; de sorte que par un changement qui est presque la honte des Gouvernemens de l'Europe, ce sou qui étoit autrefois ce qu'est à peu près un écu d'argent, n'est plus qu'une légére piéce de cuivre avec un 11e. d'argent tout au plus; & la livre qui étoit le signe représentatif de douze onces d'argent, n'est plus en France que le signe représentatif

tif de 20 de nos ſous de cuivre. Le Denier qui étoit la 124. partie d'une livre d'argent, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard : ſuppoſé donc qu'une Ville de France dût à une autre 120 livres de rente, c'eſt-à-dire 1440 onces d'argent du tems de Charlemagne, elle s'acquitteroit aujourd'hui de ſa dette en payant ce que nous appellons un écu de ſix francs.

La Livre de compte des Anglois, celle des Hollandois, ont moins varié. Une Livre ſterling d'Angleterre vaut environ 22 francs de France, & une Livre de compte Hollandoiſe vaut environ 12 francs de France; ainſi les Hollandois ſe ſont écartés moins que les François de la Loi primitive, & les Anglois encore moins.

Toutes les fois donc que l'Hiſtoire nous parle de Monnoie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valoit la livre

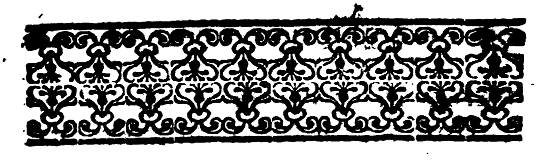
au

au tems & dans le Pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'Histoire Grecque & Romaine. C'est par exemple un très-grand embarras pour le Lecteur, d'être obligé de réformer à chaque page les comptes qui se trouvent dans l'Histoire ancienne d'un célébre Professeur de l'Université de Paris, & dans tant d'autres Auteurs. Quand ils veulent exprimer en Monnoie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques Savans ont fait avant la mort du grand Colbert. Mais le Marc de 8 onces, qui valoit sous ce Ministre 26 francs & dix sous, vaut depuis longtems 49 francs, ce qui fait une différence de près de la moitié. Ces fautes donnent une idée des forces des anciens Gouvernemens, de leur Commerce, de la paye de leurs Soldats, ex-

extrêmement contraire à la vérité.

Il paroît qu'il y avoit alors autant d'argent à peu près en France, en Italie & vers le Rhin, qu'il y en a aujourd'hui. On n'en peut juger que par le prix des denrées, & je le trouve presque le même; 24 livres de pain blanc valoient un denier d'argent par les Capitulaires de Charlemagne. Ce denier étoit la 40. partie d'un sou d'or, qui valoit environ 15 francs de notre Monnoye; ainsi la livre de pain revenoit à près de cinq liards, ce qui ne s'éloigne pas du prix ordinaire dans les bonnes années.

Dans les Pays Septentrionaux l'argent étoit beaucoup plus rare, le prix d'un bœuf fut fixé par exemple à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendues de proche en proche. En voilà déjà trop pour un abrégé.



DE LA RELIGION.

LA querelle des Images est ce qui s'offre de plus singulier en matiére de Religion. Je vois d'abord que l'Impératrice Iréne Tutrice de son malheureux fils Constantin Porphirogénéte, pour se frayer le chemin à l'Empire, flate le Peuple & les Moines, à qui le Culte des Images proscrit par tant d'Empereurs depuis Léon l'Isaurien plaîsoit encore. Elle y étoit elle-même attachée, parce que son mari les avoit eu en horreur. On avoit persuadé à Iréne que pour gouverner son mari, il falloit mettre sur le chevet de son lit les Images de certaines Saintes. La plus ridicule crédulité entre dans les esprits politiques. L'Empereur son mari en avoit puni les auteurs. Iréne après la mort de son mari don-

donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voilà ce qui assemble en 786 le second Concile de Nicée, septiéme Concile Oecuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour Patriarche un Laïc Sécretaire d'Etat, nommé Taraise. Il y avoit eu autrefois quelques exemples de Séculiers élevés ainsi à l'Evêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistoit plus.

Ce Patriarche ouvrit le Concile. La conduite du Pape Adrien est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce Sécretaire d'Etat qui se fait Patriarche. Il proteste seulement avec modestie dans ses Lettres à Iréne contre le titre de Patriarche Universel, mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachoit ainsi que ses prédécesseurs le domaine utile de tant de belles

Terres données par Pepin & par Charlemagne. Cependant le Concile Oecuménique de Nicée, auquel présidant les Légats du Pape & ce Miniſtre Patriarche, rétablit le Culte des Images.

C'eſt une choſe avouée de tous les ſages Critiques, que les Péres de ce Concile, qui étoient au nombre de 350, y rapportérent beaucoup de Piéces évidemment fauſſes; beaucoup de Miracles, dont le récit n'auroit que ſcandaliſé dans d'autres tems; beaucoup de Livres apocriphes. Mais ces Piéces fauſſes ne firent point de tort aux vraies, ſur leſquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce Concile par Charlemagne & par les Egliſes de France, quel fut l'embarras du Pape? Charles s'étoit déclaré hautement contre les Images. Il venoit de faire écrire les Livres qu'on nomme *Carolins*, dans leſquels ce culte eſt anathématiſé. Il aſſembloit en 794 un Con-

Concile à Francfort, composé de 300 Evêques ou Abbés tant d'Italie que de France, qui rejettoit d'un consentement unanime le service & l'adoration des Images. Ce mot équivoque d'adoration étoit la source de tous ces différends; car si les hommes définissoient les mots dont ils se servent, il y auroit moins de dispute, & plus d'un Royaume a été bouleversé pour un mal-entendu.

Tandis que le Pape Adrien envoyoit en France les Actes du second Concile de Nicée, il reçoit les Livres Carolins opposés à ce Concile, & on le presse au nom de Charles de déclarer hérétique l'Empereur de Constantinople & sa mére. On voit assez par cette conduite de Charles, qu'il vouloit se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'Empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le Pape partagé entre le Con-

cile de Nicée qu'il adoptoit & Charlemagne qu'il ménageoit, prit, me semble, un tempérament politique qui devroit servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les Chrétiens. Il explique les Livres Carolins d'une maniére favorable au Concile de Nicée, & par-là réfute le Roi sans lui déplaîre; il permet qu'on ne rende point de culte aux Images; ce qui étoit très-raisonnable chez les Germains à peine sortis de l'Idolâtrie, & chez les François grossiers qui avoient peu des Sculpteurs & de Peintres. Il exhorte en même tems à ne point briser ces mêmes Images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au tems à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la Religion à ses intérêts, il écrit à Charlemagne. „Je ne peux „ déclarer Iréne & son fils héré„ tiques après le Concile de Ni-

„ cée,

„ cée, mais je les déclarerai tels
„ s'ils ne me rendent les biens de
„ Sicile".

On voit la même prudence de ce Pape dans une dispute encore plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avoit voulu savoir si le St. Esprit procéde du Pére & du Fils, ou du Pére seulement ? Toute l'Eglise Grecque avoit toujours cru qu'il ne procédoit que du Pére. Tout l'Empire de Charlemagne croyoit la procession du Pére & du Fils. Ces mots du Symbole *qui ex patre filioque procedit*, étoient sacrés pour les François, mais ces mêmes mots n'avoient jamais été adoptés à Rome. On presse de la part de Charlemagne le Pape de se déclarer. Le Pape répond qu'il est de l'avis du Roi, mais ne change rien au Symbole de Rome. Il appaise la dispute en ne décidant rien, en laissant à chacun ses usages. Il traite

en un mot les affaires ſpirituelles en Prince, & trop de Princes les ont traité en Evêques.

Dès lors la politique profonde des Papes établiſſoit peu à peu leur puiſſance. Ce même Adrien fait paroître adroitement au jour un recueil des faux Actes connus aujourd'hui ſous le nom de *fauſſes Décretales*. Il ne ſe hazarde pas à les donner lui-même. C'eſt un Eſpagnol nommé Iſidore qui les digére. Ce ſont les Evêques Allemans, dont la bonne-foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. Dans ces fauſſes Décretales on ſuppoſe d'anciens Canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un ſeul Concile Provincial ſans la permiſſion du Pape; & que toutes les Cauſes Eccléſiaſtiques reſſortiront à lui. On y fait parler les ſucceſſeurs immédiats des Apôtres. On leur ſuppoſe des écrits. Il eſt vrai que tout étant de ce mauvais ſtile du VIII. Siécle, tout étant plein

plein de fautes contre l'Hiſtoire & la Géographie, l'artifice étoit groſſier; mais c'étoit des hommes groſſiers qu'on trompoit. Ces fauſſes Décretales ont abuſé les hommes pendant huit ſiécles; & enfin quand l'erreur a été reconnue, les uſages par elle établis, ont ſubſiſté dans une partie de l'Egliſe: l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces tems les Evêques d'Occident étoient des Seigneurs temporels, & poſſédoient pluſieurs Terres en fief, mais aucun n'étoit Souverain indépendant. Les Rois de France nommoient aux Evêchés; plus hardis en cela & plus politiques que les Empereurs des Grecs, & les Rois de Lombardie, qui ſe contentoient d'interpoſer leur autorité dans les élections.

Les premiéres Egliſes Chrétiennes s'étoient gouvernées en Républiques ſur le modéle des Synagogues. Ceux qui préſidoient à ces aſſemblées, avoient pris inſenſiblement

le titre d'Evêque, d'un mot Grec, dont les Grecs appelloient les Gouverneurs de leurs Colonies. Les Anciens de ces assemblées se nommoient Prêtres, qui signifie en Grec *Vieillard*.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux Evêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce Prince que dans le Code rédigé sous Thédose une loi portoit que si de deux Séculiers en procès, l'un prenoit un Evêque pour juge, l'autre étoit obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeller. Cette loi qui jamais n'avoit été exécutée, passe chez tous les Critiques pour supposée. Elle a excité une guerre civile sourde entre les Tribunaux de la Justice & les Ministres du Sanctuaire; mais comme en ce tems-là tout ce qui n'étoit pas Clergé étoit en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore

plus

plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, sembloient seuls mériter de juger les hommes.

Ainsi que les Evêques disputoient l'autorité aux Séculiers, les Moines commençoient à la disputer aux Evêques, qui pourtant étoient leurs maîtres par les Canons. Ces Moines étoient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre Formule de Marculfe étoit déjà bien souvent mise en usage, *moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel Monastére, &c.* Elle avoit enrichi ceux qui s'étoient consacrés à la pauvreté. Des Abbés Bénédictins longtems avant Charlemagne étoient assez puissans pour se révolter. Un Abbé de Fontenelle avoit osé se mettre à la tête d'un parti contre Charles Martel, & assembler des troupes. Le Héros fit trancher la tête au Religieux; exécution juste, qui ne contribue

pas peu à toutes ces révélations que tant de Moines eurent depuis de la damnation de Charles Martel.

Avant ce tems on voit un Abbé de St. Remy de Rheims & l'Evêque de cette Ville susciter une guerre civile contre Childebert au VI. Siécle: crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les Evêques & les Abbés avoient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'Abbé Alewin d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable. Alewin avoit trois Abbaïes, dont les terres pouvoient être habitées au moins par vingt mille hommes. Ces esclaves connus sous le nom de *serfs*, ne pouvoient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'Abbé. Ils étoient obligés de marcher 50 lieues avec leurs charettes, quand il l'ordonnoit. Ils travailloient pour lui trois jours de la semaine, & il partageoit tous les fruits de la terre.

En

En France & en Allemagne plus d'un Evêque alloit au combat avec ses serfs. Charlemagne dans une Lettre à une de ses femmes, nommée Frastade, lui parle d'un Evêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, Peuples descendus des Scytes, qui habitoient vers le Pays qu'on nomme à présent l'*Autriche*. Je vois de son tems 14 Monastéres qui doivent fournir des Soldats; pour peu qu'un Abbé fût guerrier, rien ne l'empêchoit de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un Parlement se plaignit à Charlemagne du trop grand nombre de Prêtres qu'on avoit tué à la guerre. Il fut défendu alors aux Ministres de l'Autel d'aller aux combats. Il n'étoit pas permis de se dire Clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un Evêque. De tels Clercs s'appelloient *acéphales*. On les punissoit comme vagabonds. On ignoroit

cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni Séculier ni Eccésiastique. Le titre d'Abbé, qui signifie Pére, n'appartenoit qu'aux Chefs des Monastéres.

Les Abbés avoient dès lors le Bâton Pastoral que portoient les Evêques, & qui avoit été autrefois la marque de la Dignité Pontificale dans Rome Payenne. Telle étoit la puissance de ces Abbés sur les Moines, qu'ils condamnoient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils furent les premiers qui prirent le barbare usage des Empereurs Grecs, de faire bruler les yeux; & il fallut qu'un Concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençoient à regarder comme un droit.

La Messe étoit différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle étoit dans les premiers tems.

La Confession Auriculaire commençoit à s'introduire. Les Evêques

ques exigérent d'abord que les Chanoines se confessassent à eux. Les Abbés soumirent leurs Moines à ce joug, & les Séculiers peu à peu le portérent. La Confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident ; car lorsque les Barbares embrassérent le Christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînoit après elle, l'avoient abolie en Orient, sous le Patriarche Nectaire, à la fin du IV. Siécle ; mais souvent les Pécheurs publics faisoient des pénitences publiques dans les Eglises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion des Sarrazins redoubloit la ferveur des Chrétiens humiliés.

La Religion Chrétienne ne s'étoit point encore étendue au Nord plus loin que les conquêtes de Charlemagne. La Scandinavie, le Dannemarc, qu'on appelloit le *Pays des Normans*, étoient plongés dans une idolâtrie grossiére.

Ils

Ils adoroient Odin, & ils se figuroient qu'après leur mort le bonheur de l'homme consistoit à boire dans la sale d'Odin de la biére dans le crane de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. C'étoit beaucoup pour eux que de croire une autre Vie. La Pologne n'étoit ni moins barbare, ni moins idolâtre. Les Moscovites, plus sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savoient à peine assez pour être Payens; mais tous ces Peuples vivoient en paix dans leur ignorance: heureux d'être inconnus à Charlemagne, qui vendoit si cher la connoissance du Christianisme!

Les Anglois commençoient à recevoir la Religion Chrétienne. Elle y avoit été apportée un peu auparavant par Constance Chlore, protecteur secret de cette Religion alors persécutée. Elle n'y domina point, l'Idolâtrie eut le dessus encore

core longtems. Quelques Missionnaires des Gaules cultivérent grossiérement un petit nombre de ces Insulaires. Le fameux Pélage, trop zélé défenseur de la Nature Humaine, étoit né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelloit *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *Pays des Pictes*, avoit reçu aussi quelques semences du Christianisme, étouffées toujours par l'Idolâtrie, qui dominoit. Le Moine Colombon né en Irlande, étoit du VI. Siécle; mais il paroît par sa retraite en France, & par les Monastéres qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avoit peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchoient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tranquiles, qu'on trouvoit ailleurs à l'abri de la Religion.

Après

Après une extinction presque totale du Christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. Etherbert, un des Rois Barbares Anglo-Saxons de l'Eptarchie d'Angleterre, qui avoit son petit Royaume dans la Province de Kent, où est Cantorbery, voulut s'allier avec un Roi de France. Il épousa la fille de Chérébert Roi de Paris. Cette Princesse Chrétienne, qui passa la mer avec un Evêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le batême, comme Clotilde avoit soumis Clovis. Le Pape Gregoire le Grand envoya Augustin avec d'autres Moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions; car il faut au-moins entendre la langue du Pays, pour en changer la Religion; mais favorisés par la Reine ils bâtirent un Monastére.

Ce fut proprement la Reine qui convertit le petit Royaume de Cantorbery. Ses sujets Barbares, qui

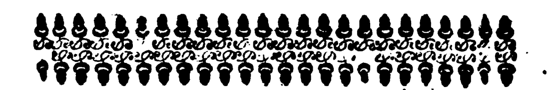
qui n'avoient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs Souverains. Cet Augustin n'eut pas de peine à se faire déclarer Primat par Gregoire le Grand. Il eût voulu même l'être des Gaules; mais Gregoire lui écrivit qu'il ne pouvoit lui donner de jurisdiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier Archevêque de Cantorbery, premier Primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses Moines le titre d'Evêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces Evêchés, qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle Evêques in *partibus infidelium*. Mais avec le tems, la Hiérarchie d'Angleterre se forma. Les Monastéres surtout étoient très-riches au VIII. & au IX. Siécle. Ils mettoient au catalogue des Saints tous les grands Seigneurs qui leur avoient donné des terres, d'où vient que l'on trouve parmi leurs Saints de ce

tems

tems-là, ſept Rois, ſept Reines, huit Princes, ſeize Princeſſes. Leurs Chroniques diſent que dix Rois & onze Reines finirent leurs jours dans des Cloîtres; mais il eſt croyable que ces dix Rois & ces onzes Reines ſe firent ſeulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter à leurs derniéres maladies dans des Couvens, mais non pas qu'en effet ils ayent en ſanté renoncé aux affaires publiques, pour vivre en Cénobites.



SUI-



SUITE DES USAGES DU TEMS DE CHARLEMAGNE, DE LA JUSTICE, DES LOIX ET COUTUMES SINGULIERES.

LA Juſtice ſe rendoit ordinairement par les Comtes nommés par le Roi. Ils avoient leurs diſtricts aſſignés. Ils devoient être inſtruits des loix, qui n'étoient ni ſi difficiles ni ſi nombreuſes, que les nôtres. La procédure étoit ſimple, chacun plaidoit ſa cauſe en France & en Allemagne. Rome ſeule & ce qui en dépendoit, avoit encore retenu beaucoup de loix & de formalités de l'Empire Romain. Les Loix Lombardes avoient lieu dans le reſte de l'Italie citérieure.

Chaque Comte avoit ſous lui un

un Lieutenant, nommé *Viguier*, sept Assesseurs, *Scabini*, & un Greffier, *Notarius*. Les Comtes publioient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrolloient les soldats sous des Centeniers, les menoient aux rendez-vous, & laissoient alors leurs Lieutenans faire les fonctions de Juge.

Les Rois envoyoient des Commissaires avec Lettres expresses, *missi Dominici*, qui examinoient la conduite des Comtes. Ni ces Commissaires, ni ces Comtes ne condamnoient presque jamais à la mort, ni à aucun suplice; car si on en excepte la Saxe, où Charlemagne fit des Loix de sang, presque les délits se rachetoient dans le reste de son Empire. Le seul crime de rebellion étoit puni de mort, & les Rois s'en réservoient le jugement. La Loi Salique, celle des Lombards, celle de Ripuaires, avoient évalué à prix d'ar-

d'argent la plûpart des autres attentats.

Leur Jurisprudence qui paroît humaine, étoit en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissoit la liberté de mal faire à quiconque pouvoit la payer. La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes.

Par les anciennes *Loix Ripuaires* rédigées sous Théodoric, & depuis sous le Roi des Francs Dagobert, il en coutoit cent sous pour avoir coupé une oreille à un homme; & si la surdité ne suivoit pas, on étoit quitte pour cinquante sous.

Le troisiéme Chapitre de la *Loi Ripuaire* permettoit au meurtrier d'un Evêque de racheter son crime avec autant d'or qu'en pouvoit peser une tunique de plomb, de la hauteur du coupable, & d'une épaisseur déterminée.

La *Loi Salique* remise en vigueur

gueur ſous Charlemagne, fixe le prix de la vie d'un Evêque à neuf cens ſous d'or.

On donnoit la queſtion, mais ſeulement aux eſclaves ; & celui qui avoit fait mourir dans les tourmens de la queſtion l'eſclave innocent d'un autre Maître, étoit obligé de lui en donner deux pour toute ſatisfaction.

Charlemagne qui corrigea les *Loix Saliques* & *Lombardes*, ne fit que hauſſer le prix des crimes. Ils étoient tous ſpécifiés. On diſtinguoit ce que valoit un coup qui avoit ôté ſeulement un os de la tête, d'avec un coup qui laiſſoit voir la cervelle.

Je trouve qu'une Sorciére convaincue d'avoir mangé de la chair humaine, étoit condamnée à deux cens ſous : & cet article eſt un témoignage bien humiliant pour la Nature Humaine.

Il en coutoit ſept cens ſous pour le meurtre d'une Femme groſſe, deux

deux cens pour celui d'une Fille non encore adulte.

Tous les outrages à la pudicité avoient aussi leurs prix fixes. Le rapt d'une Femme non mariée ne valoit que deux cens sous. Si on avoit violé une Fille sur le grand-chemin on ne payoit que quarante sous, & on la rendoit à son Maître. De ces Loix barbares la plus sévére étoit précisément celle qui devoit être la plus douce. Charlemagne lui-même au VI. Livre de ses *Capitulaires*, dit, que d'épouser sa Comére est un crime digne de mort, & qui ne peut se racheter qu'en passant toute sa vie en pélérinage.

Parmi ces *Loix Saliques*, il s'en trouve une qui marque bien expressément dans quel mépris étoient tombés les Romains chez les Peuples barbares. Le Franc qui avoit tué un Citoyen Romain, ne payoit que mille cinquante deniers, & le Romain payoit pour le sang d'un

 Franc

Franc deux mille cinq cens deniers.

Dans les Causes criminelles indécises, on se purgeoit par serment. Il falloit non seulement que la partie accusée jurât, mais elle étoit obligée de produire un certain nombre de témoins qui juroient avec elle. Quand les deux parties opposoient serment à serment, on permettoit quelquefois le combat, mais ce combat n'étoit point ce qu'on appella depuis *combat à outrance.*

Ces combats étoient appellés, comme on sait, *le jugement de Dieu*; c'est aussi le nom qu'on donnoit à une des plus déplorables folies de ce Gouvernement barbare. Les accusés étoient soumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante, ou du fer ardent. Le célébre Etienne Baluze a rassemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençoient par la Messe, on y communioit l'accusé. On bénissoit l'eau froide, on

on l'exorcisoit. Ensuite l'accusé étoit jetté, garotté, dans l'eau. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent. S'il surnageoit, il étoit jugé coupable. Mr. de Fleury dans son *Histoire Ecclésiastique* dit que c'étoit une maniére sure de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'étoit une maniére de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les poûmons assez légers, pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde qui les lie avec plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume, proscrite depuis dans les grandes Villes, s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de Provinces. On y a très-souvent assujetti même par sentence de Juge, ceux qu'on faisoit passer pour Sorciers; car rien ne dure si longtems que la Superstition, & il en

a couté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutoit en faiſant plonger le bras nud de l'accuſé dans une cuve d'eau bouillante. Il falloit prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le Juge en préſence des Prêtres & du Peuple enfermoit dans un ſac le bras du patient, ſcelloit le ſac de ſon cachet, & ſi trois jours après il ne paroiſſoit ſur le bras aucune marque de brulure, l'innocence étoit reconnue.

Tous les Hiſtoriens rapportent l'exemple de la Reine Teutberge, bru de l'Empereur Lothaire petit-fils de Charlemagne, accuſée d'avoir commis un inceſte avec ſon frére Moine & Soudiacre. Elle nomma un champion qui ſe ſoumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en préſence d'une Cour nombreuſe. Il prit l'anneau béni ſans ſe bruler. Pluſieurs hommes crédules, fondés ſur de telles hiſtoi-

toires, penſent qu'il y a des ſecrets qui peuvent rendre la peau inſenſible à l'action de l'eau bouillante; mais il n'y en a aucun; & tout ce qu'on peut dire ſur cette avanture, & ſur toutes celles qui lui reſſemblent, c'eſt qu'elles ne ſont pas vraies, ou que les Juges fermoient les yeux ſur les artifices dont on ſe ſervoit, pour faire croire qu'on plongeoit la main dans l'eau chaude; car on pouvoit aiſément faire une cuve à double fond, l'air échauffé pouvoit par des tuyaux ſoulever l'eau à peine tiéde & la faire paroître bouillante. Il y à bien des maniéres de tromper, mais aucune d'être invulnérable.

La troiſiéme épreuve étoit celle d'une barre de fer ardent, qu'il falloit porter dans la main l'eſpace de neuf pas. Il étoit plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres, auſſi je ne vois perſonne qui s'y ſoit ſoumis dans ces ſiécles groſſiers.

A l'égard des Loix Civiles, voici ce qui me paroît de plus remarquable. Un homme qui n'avoit point d'enfans, pouvoit en adopter. Les époux pouvoient se répudier en Justice, & après le divorce il leur étoit permis de passer à d'autres nôces. Nous avons dans Marculfe le détail de ces Loix.

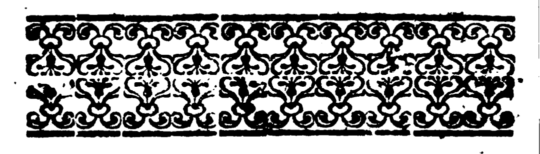
Mais ce qui paroîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au Livre II. de ces Formules de Marculfe, on trouve que rien n'étoit plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse *Loi Salique*, par laquelle les Filles n'héritoient pas. On amenoit sa fille devant le Comte ou le Commissaire, & on disoit „ ma chére fille, un usage „ ancien & impie ôte parmi nous „ toute portion paternelle aux fil- „ les ; mais ayant considéré cette „ impiété, j'ai vu que, comme vous „ m'avez été donnés tous de Dieu „ également, je dois vous aimer

„ de

„ de même ; ainsi, ma chére fille,
„ je veux que vous héritiez par
„ portion égale avec vos fréres
„ dans toutes mes Terres, &c".

On ne connoissoit point chez les Francs qui vivoient suivant la *Loi Salique* & *Ripuaire*, cette distinction de Nobles & de Roturiers, de Nobles de nom & d'armes, & de Nobles *ab avo* ou gens vivant noblement. Il n'y avoit que deux ordres de Citoyens, les Libres & les Serfs, à peu près comme aujourd'hui dans les Empires Mahométans & à la Chine.





LOUIS
LE
DEBONNAIRE.

L'Hiſtoire des grands événemens de ce Monde n'eſt guéres que l'Hiſtoire des crimes. Je ne vois point de ſiécle que l'ambition des Séculiers & des Eccléſiaſtiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine Charlemagne eſt-il au tombeau, qu'une guerre civile déſole ſa Famille & l'Empire.

Les Archevêques de Milan & de Crémone allumérent les premiers feux. Leur prétexte eſt que Bernard, Roi d'Italie, eſt le Chef de la Maiſon Carlovingienne, le fils de l'aîné de Charlemagne. On voit aſſez la véritable raiſon dans cette fureur de remuer & dans cette fré-

néſie

tésie d'ambition, qui s'autorise toujours des Loix mêmes faites pour la reprimer. Un Evêque d'Orléans entre dans leurs intrigues, l'oncle & le neveu lévent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlons sur Saone, mais le parti de l'Empereur gagne par argent & par promesses la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire on veut tromper. Le Roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. Louis qu'on a nommé *le Débonnaire*, parce qu'il étoit foible, & qui fut cruel par foiblesse, fait crever les yeux à son neveu, qui lui demandoit grace à genoux. Le malheureux Roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, trois jours après cette exécution cruelle. Alors Louis fait tondre & enfermer dans un Monastére ses trois fréres, dans la crainte qu'un jour le sang de Charlemagne, trop respecté en eux, ne suscitât des guer-

 res.

res. Ce ne fut pas tout. L'Empereur fait arrêter tous les partisans de Bernard, que ce Roi avoit nommés sous l'espoir de sa grace. Ils éprouvent le même suplice que le Roi. Les Ecclésiastiques sont exceptés de la sentence. On les épargne, eux qui étoient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtiment. Louis ménageoit l'Eglise, & l'Eglise fit bientôt sentir qu'il faut être ferme pour être respecté.

Dès l'an 817 Louis avoit suivi le mauvais exemple de son pére, en donnant des Royaumes à ses enfans; & n'ayant ni le courage d'esprit de son pére, ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposoit à l'ingratitude. Oncle barbare & frére trop dur, il fut un pére trop facile.

Ayant associé à l'Empire son fils aîné, Lothaire, donné l'Aquitaine au second nommé Pepin, la Baviére à Louis son troisiéme fils, il lui

lui restoit un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'est ce Charles le Chauve, qui fut depuis Empereur. Il voulut après le partage, ne pas laisser sans Etat cet enfant d'une femme qu'il aimoit.

Une des sources du malheur de Louis le Débonnaire, & de tant de desastres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençoit à naître, d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Cette scéne mémorable commença par un Moine nommé Vala: c'étoit un de ces hommes qui prennent la dureté pour la vertu, & l'opiniâtreté pour la constance; qui fiers d'une dévotion mal entendue, se croient en droit d'éclater avec scandale contre des abus moins grands, que celui qui leur laisse cette liberté; & qui factieux par zéle pensent remplir leur de-

voir, en faisant le mal avec un air de Christianisme.

Dans un Parlement tenu en 823 à Aix-la-chapelle, Parlement où étoient entrés les Abbés, parce qu'ils étoient Seigneurs de grandes Terres, ce Vala reproche publiquement à l'Empereur tous les desordres de l'Etat: „ c'est vous, lui „ dit-il, qui en êtes coupable". Il parle ensuite en particulier à chaque membre du Parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'Impératrice Judith d'adultére. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'Empereur veut faire à ce fils, qu'il a eu de l'Impératrice. Il deshonore & trouble la Famille Royale, & par conséquent l'Etat, sous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'Empereur irrité renvoie Vala dans son Monastére, dont il n'eut jamais dû sortir. Il se résout pour satisfaire sa femme, à donner à son fils une petite partie de l'Allema-

lemagne vers le Rhin, le Pays des Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les Loix avoient été fondées sur la puissance paternelle; si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué de la Chine; les trois enfans de l'Empereur, qui avoient reçu de lui des couronnes, ne se seroient point révolté contre leur pére, qui donnoit un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent: aussitôt le Moine de Corbie se joint à l'Abbé de Saint Denis, plus factieux encore, & qui ayant les Abbaïes de Saint Médard, de Soissons & de Saint Germain-des-prez, pouvoit lever des troupes, & en leva ensuite. Les Evêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces Moines, poussent les Princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à Dieu, à l'Eglise, ceux qui

ne feront pas de leur parti. En-vain Louis le Débonnaire, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre Conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles Loix. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la premiére fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur pére. L'Empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'Evêques, d'Abbés & de Moines. Mais du côté des Princes est le Pape Gregoire IV. dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'étoit déjà l'intérêt des Papes d'abaisser les Empereurs. Déjà un Etienne, prédécesseur de Gregoire, s'étoit installé dans la Chaire Pontificale sans l'agrément de Louis le Débonnaire. Brouiller le pére avec les enfans, sembloit le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le Pape Gregoire vient donc en France, & menace l'Empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunica-

nication n'emportoit pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osoit pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par la seule excommunication. Mais on croyoit rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

Les Evêques du parti de l'Empereur se servirent de leur droit, & font dire courageusement à l'Evêque, SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT, *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à-la-vérité de Pape; mais en même tems de Frére. Gregoire plus fier encore leur mande „ le terme de Frére sent „ trop l'égalité, tenez-vous en à „ celui de Pape; reconnoissez ma „ supériorité, sachez que l'autorité „ de ma chaire est au-dessus de „ celle du trône de Louis". Enfin il

il élude dans cette Lettre le serment qu'il a fait à l'Empereur son Maître.

Au milieu de cette guerre on négocie. La supériorité devoit donc être du côté du Pape. Il étoit Prêtre & Italien, Louis étoit foible. Le Pontife le va trouver dans son camp. Il y a le même avantage que Louis avoit autrefois sur Bernard. Il séduit ses troupes. A peine le Pape est-il sorti du camp, que la nuit même la moitié des Troupes Impériales passe du côté de Lothaire son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, & la Plaine où le Pape avoit négocié, s'appelle encore le *Champ du mensonge*. Alors le Monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme Judith, objet de leur haine. Il leur livre son fils Charles âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des tems plus barbares, comme sous Clovis & ses enfans, ou dans

des Pays tel que Conſtantinople, je ne ſerois point ſurpris qu'on eût fait périr Judith & ſon fils, & même l'Empereur. Les Vainqueurs ſe contentérent de faire raſer l'Impératrice, de la mettre en priſon en Lombardie, de renfermer le jeune Charles dans le Couvent de Prum; au milieu de la Forêt des Ardennes, & de détrôner leur pére. Il me ſemble, qu'en liſant le déſaſtre de ce pére trop bon, on reſſent au moins une ſatisfaction ſecréte, quand on voit que ſes fils ne furent guéres moins ingrats envers cet Abbé Vala, le premier auteur de ces troubles, & envers le Pape qui les avoit ſi bien ſoutenus. On voit avec plaiſir le Pape retourner à Rome, mépriſé des Vainqueurs, & Vala ſe renfermer dans un Monaſtére en Italie.

Lothaire d'autant plus coupable qu'il étoit aſſocié à l'Empire, traîne ſon pére priſonnier à Compiégne. Il y avoit alors un abus funeſte,

neste, introduit dans l'Eglise, qui défendoit de porter les armes & d'exercer les fonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étoient rares, & ne tomboient guéres que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'Empereur ce suplice infamant, sous le voile d'une humiliation Chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderoit pour toujours.

Louis est intimidé. Il a la lâcheté de condescendre à cette proposition qu'on a la hardiesse de lui faire. Un Archevêque de Rheims, nommé Elbon, tiré de la condition servile, malgré les Loix élevé à cette dignité par Louis même, dépose ainsi son Souverain & son bienfaicteur. On fait comparoître le Souverain entouré de trente Evêques, de Chanoines, de Moines, dans l'Eglise de Notre Dame de

de Soissons. Lothaire son fils présent y jouit de l'humiliation de son pére. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'Archevêque ordonne à l'Empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. Louis le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritoit que trop en s'y soumettant. L'Archevêque le force de lire à haute voix un papier, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avoit fait marcher ses troupes en Carême, & indiqué un Parlement un Jeudi Saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer Louis du nom d'Empereur : il y est appellé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*.

Louis

Louis fut enfermé un an dans une cellule du Couvent de Saint Médard de Soiſſons, vétu du ſac de pénitent, ſans domeſtiques, ſans conſolation, mort pour le reſte du monde. S'il n'avoit eu qu'un fils, il étoit perdu pour toujours; mais ſes trois enfans diſputant ſes dépouilles, leur deſunion rendit au pére ſa liberté & ſa couronne.

834. Transféré à Saint Denis, deux de ſes fils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ſes bras ſa femme & ſon fils Charles.

835. L'Aſſemblée de Soiſſons eſt anathématiſée par une autre à Thionville; mais il n'en couta à l'Archevêque de Rheims que la perte de ſon Siége, encore fut-il jugé dépoſé dans la Sacriſtie. L'Empereur l'avoit été en public aux pieds de l'Autel. Quelques Evêques furent dépoſés auſſi. L'Empereur ne put ou n'oſa les punir davantage.

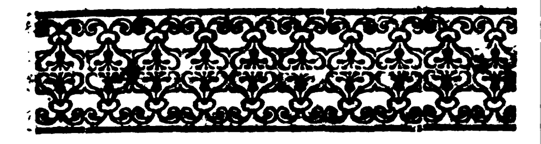
Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avoient rétabli, Louis de

de Baviére, ſe révolta encore. Le malheureux pére mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en diſant, *Je pardonne à Louis, mais qu'il ſache qu'il m'a donné la mort.* 20 Juin. 840.

Il confirma ſolemnellement par ſon teſtament la donation de Pepin & de Charlemagne à l'Egliſe de Rome. Il y ajoûta la Corſe, la Sardaigne & la Sicile. Dons inutiles autant que pieux : les Mahométans, comme je le dirai, envahiſſoient déjà ces Provinces.

Les préſens de l'Iſtrie, de Bénévent, du Territoire de Veniſe, faits par Charlemagne, n'ont pas eu plus d'effet. Ils étoient occupés par des Seigneurs particuliers, qui s'en diſputoient la propriété. C'étoit en effet donner aux Papes des Terres à conquérir.

ETAT



ETAT DE L'EUROPE APRÈS LA MORT DE LOUIS LE DEBONNAIRE.

Bientôt après la mort du fils de Charlemagne son Empire éprouva ce qui étoit arrivé à celui d'Alexandre, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des Califes. Fondé avec précipitation, il s'écroûla de même, les guerres intestines le divisérent.

Il n'est pas surprenant que des Princes qui avoient détrôné leur pére, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'étoit à qui dépouilleroit son frére. Lothaire, Empereur, vouloit tout. Charles le Chauve Roi de France & Louis Roi de Baviére s'unissent contre lui. Un

Un fils de Pepin, ce Roi d'Aquitaine, fils du Débonnaire, & devenu Roi après la mort de son pére, se joint à Lothaire. Ils désolent l'Empire, ils l'épuisent de soldats. Enfin deux Rois contre deux Rois, dont trois sont fréres, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenay dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne de guerres civiles. Plusieurs Auteurs assurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces Auteurs ne sont pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'Empereur Lothaire fut vaincu. Il donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de Charlemagne.

841.

842.

Le Vainqueur des Saxons les avoit assujettis au Christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes & de fréquens retours à leur culte avoient marqué leur horreur pour une Religion qu'ils

qu'ils regardoient comme leur châtiment. Lothaire pour se les attacher, leur donne une liberté entiére de conscience. La moitié du Pays redevint idolâtre, mais fidéle à son Roi. Cette conduite & celle de Charlemagne son grand-pére, firent voir aux hommes combien diversement les Princes plient la Religion à leurs intérêts.

Les disgraces de Lothaire en fournirent un autre exemple: ses deux fréres, Charles le Chauve & Louis de Baviére, assemblérent un Concile d'Evêques & d'Abbés à
842. Aix-la-chapelle. Ces Prélats d'un commun accord déclarérent Lothaire déchu de son droit à la couronne, & ses sujets déliés du serment de fidélité: *promettez-vous de mieux gouverner que lui?* disent-ils aux deux fréres Charles & Louis: *nous le promettons*, répondirent les deux Rois: *& nous*, dit l'Evêque qui présidoit, *nous vous permettons par l'autorité divine,*

&

& nous vous commandons de régner à sa place.

En voyant les Evêques ainsi donner les couronnes, on se tromperoit, si on croyoit qu'ils fussent alors tels que des Electeurs de l'Empire. Ils étoient puissans à-la-vérité, mais aucun n'étoit Souverain. L'autorité de leur caractére & le respect des peuples étoient des instrumens dont les Rois se servoient à leur gré. Il y avoit dans ces Ecclésiastiques bien plus de foiblesse que de grandeur à décider ainsi du droit des Rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris, que 859.
quelques années après un Archevêque de Sens avec vingt autres Evêques ait osé dans des conjonctures pareilles déposer Charles le Chauve, Roi de France. Cet attentat fut commis pour plaîre à Louis de Baviére. Ces Monarques, aussi méchans Rois que fréres dénaturés, ne pouvant se faire périr

l'un l'autre, se faisoient anathématiser tour à tour; mais ce qui surprend, c'est ce que ce même Charles le Chauve exprime dans un Ecrit qu'il daigna publier contre l'Archevêque de Sens: *au moins cet Archevêque ne devoit pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les Evêques qui m'avoient sacré Roi; il falloit qu'auparavant j'eusse subi leur jugement, ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment.* La race de Charlemagne réduite à parler ainsi, marchoit visiblement à sa ruine.

Je reviens à Lothaire, qui avoit toujours un grand parti en Germanie, & qui étoit maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils Louis, qui vient juger dans Rome le Pape Sergius
844. II. Le Pontife comparoît, répond juridiquement aux accusations d'un Evêque de Mets, se justifie,

tifie, & prête enſuite ſerment de fidélité à ce même Lothaire dépoſé par ſes Evêques. Lothaire même fit cette célébre & inutile Ordonnance, que pour éviter les ſéditions trop fréquentes, le Pape *ne ſera plus élu par le Peuple*, & que l'on avertira l'Empereur de la vacance du Saint Siége.

Leur ſentence ne fut qu'un ſcandale de plus ajoûté aux déſolations de l'Europe. Les Provinces depuis les Alpes au Rhin ne ſavoient plus à qui elles devoient obéir. Les Villes changeoient chaque jour de tyrans, les Campagnes étoient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendoit parler que de combats, & dans ces combats il y avoit toujours des Moines, des Abbés, des Evêques qui périſſoient les armes à la main. Hugues, un des fils de Charlemagne, forcé jadis à être Moine, & depuis Abbé de Saint Quentin, fut tué devant Toulouſe avec l'Abbé de Ferrié-

 re,

re, deux Evêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois fréres Lothaire, Charles & Louis firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de division & de guerre.

L'Empereur Lothaire, après avoir bouleversé l'Europe sans sujet & sans gloire, se sentant affoibli, vint se faire Moine dans l'Abbaïe de Prum. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécile après avoir vécu en tyran.

A la mort de ce troisiéme Empereur d'Occident il s'éleva de nouveaux Royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

Un autre Lothaire, fils de cet Empereur, donna son nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de Pays nommé depuis par con-

contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la Mer. Le Brabant fut appellé *la basse Lorraine*, le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui de cette haute Lorraine il ne reste qu'une petite Province de ce nom, engloutie depuis peu dans le Royaume de France.

Un second fils de l'Empereur Lothaire, nommé Charles, eut la Savoye, le Dauphiné, une partie du Lyonnois, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat composa le Royaume d'Arles du nom de la Capitale, Ville autrefois opulente & embellie par les Romains; mais alors petite & pauvre, ainsi que toutes les Villes en-deçà des Alpes.

Un Barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après Roi de la Bretagne, dont une partie étoit encore Payenne; mais tous ces Royaumes tombérent aussi promtement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'Empire Romain subsistoit. Louis, second fils de Lothaire, qui avoit eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé Empereur par Sergius II. en 855. Il fut le seul de tous ces Empereurs qui fixa son séjour à Rome; mais il ne possédoit pas la neuviéme partie de l'Empire de Charlemagne, & n'avoit en Italie qu'une autorité contestée par les Papes & par les Ducs de Bénévent, qui possédoient alors un Etat considérable.

Après sa mort arrivée en 875, si la Loi Salique avoit été en vigueur dans la Maison de Charlemagne, c'étoit à l'aîné de la Maison qu'appartenoit l'Empire. Louis de Baviére, aîné de Charlemagne, devoit succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de Charles le Chauve. Il ferma les passages des Alpes à son frére, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes.

pes. Reginus, les Annales de Mets & de Fulden aſſurent qu'il acheta l'Empire du Pape Jean VIII. Le Pape non ſeulement ſe fit payer, mais profitant de la conjoncture il donna l'Empire en Souverain, & Charles le reçut en Vaſſal, proteſtant qu'il le tenoit du Pape, ainſi qu'il avoit proteſté auparavant en France en 859, qu'il devoit ſubir le jugement des Evêques, laiſſant toujours avilir ſa dignité pour en jouir.

Sous lui l'Empire Romain étoit donc compoſé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoiſonné de ſon Médecin, un Juif nommé Sédécias; mais perſonne n'a jamais dit par quelle raiſon ce Médecin commit ce crime. Que pouvoit-il gagner en empoiſonnant ſon Maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun Auteur ne parle du ſuplice de ce Médecin. Il faut donc douter de l'empoiſonnement, & faire ré-

flexion ſeulement, que l'Europe Chrétienne étoit ſi ignorante, que les Rois étoient obligés de chercher pour leurs Médecins des Juifs & des Arabes.

On vouloit toujours ſaiſir cette ombre d'Empire Romain, & Louis le Bêgue Roi de France, fils de Charles le Chauve, le diſputoit aux autres deſcendans de Charlemagne. C'étoit toujours au Pape qu'on le demandoit. Un Duc de Spoléte, un Marquis de Toſcane, inveſtis de ces Etats par Charles le Chauve, ſe ſaiſirent du Pape Jean VIII. & pillérent une partie de Rome, pour forcer, diſoient-ils, à donner l'Empire au Roi de Baviére, Carloman l'aîné de la race de Charlemagne. Non ſeulement le Pape Jean VIII. étoit ainſi perſécuté dans Rome par des Italiens, mais venoit en 877 de payer vingt-cinq mille livres peſant d'argent aux Mahométans poſſeſſeurs de la Sicile & du Carillan. C'étoit l'ar-

gent

gent dont Charles le Chauve avoit acheté l'Empire. Il paſſa bientôt des mains du Pape en celles des Sarrazins, & le Pape même ſigna un Traité autentique de leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce Pontife tributaire des Muſulmans & priſonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, paſſe en France. Il vient ſacrer Empereur Louis le Bègue dans la Ville de Troye, à l'exemple de Léon III. d'Adrien & d'Etienne III. perſécuté chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous Charles le Gros, Empereur & Roi de France, la déſolation de l'Europe redoubla. Plus le ſang de Charlemagne s'éloignoit de ſa ſource, & plus il dégéneroit. Charles le Gros fut déclaré incapable de 887.
régner par une aſſemblée de Seigneurs François & Allemands, qui le dépoſérent auprès de Mayence dans une Diéte convoquée par lui-même. Ce ne ſont point ici des Evêques, qui en ſervant la paſſion

d'un Prince, semblent disposer d'une couronne ; ce furent les principaux qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devoit les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de Charles le Gros étoit affoibli. Il le fut toujours sans-doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'Archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paroît bien qu'alors l'ordre de la succession étoit compté pour rien, puisqu'Arnould, bâtard de Carloman, fils de Louis le Bègue, fut déclaré Empereur, & qu'Eudes ou Odon Comte de Paris fut Roi de France. Il n'y avoit alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe étoit un cahos dans lequel le plus fort s'élevoit sur les ruines du plus foible, pour être ensuite précipité par d'autres.

DES

DES NORMANDS
VERS
LE IV. SIECLE.

IL eſt difficile de dire quel Pays de l'Europe étoit alors plus mal gouverné & plus malheureux. Tout étant diviſé, tout étoit foible. Cette confuſion ouvrit un paſſage aux Peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la Mer Baltique. Ces Sauvages trop nombreux n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de Manufactures & privés d'Arts, ne cherchoient qu'à ſe répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étoit néceſſaire, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelloit *Normands*, *Hommes du Nord*, ſans diſtinction, comme nous diſons encore en général les *Corſai-*

res de Barbarie. Dès le IV. Siécle ils se mêlérent aux flots des autres Barbares, qui portérent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que resserrés sous Charlemagne, ils craignirent l'esclavage. Dès le tems de Louis le Débonnaire ils recommencérent leurs courses. Les forêts dont ces Pays étoient hérissés, leur fournissoient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles à rames. Environ cent hommes tenoient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de biére, de biscuit de mer, de fromage, & de viande salée. Ils côtoyoient les côtes, descendoient où ils ne trouvoient point de résistance, & retournoient chez eux avec leur butin, qu'ils partageoient ensuite selon les loix du brigandage, ainsi qu'il se pratique à Tunis. Dès l'an 843 ils entrérent en France par l'embouchure de la Riviére de la Seine, & mirent la Ville de Rouen au pil-

pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenoient en esclavage les hommes, ils partageoient entre eux les femmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout étoit emporté. Ils vendoient quelquefois sur une côte ce qu'ils avoient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitérent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes Germaniques & Gauloises se joignirent à eux, ainsi que tant de renegats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presqu'à la fois en Angleterre, en France & en Espagne. Il faut que le Gouvernement des François & des Anglois fût moins bon que celui des Mahométans, qui régnoient en Espagne ; car il n'y eut nulle

mesure prise par les François ni par les Anglois, pour empêcher ces irruptions; mais en Espagne les Arabes gardérent leurs côtes, & repoussérent enfin les Pirates.

En 845 les Normands pillérent Hambourg, & pénétrérent avant dans l'Allemagne. Ce n'étoit plus alors un ramas de Corsaires sans ordre, c'étoit une flotte de six cens bateaux, qui portoit une armée formidable. Un Roi de Dannemarc, nommé Eric, étoit à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce Roi des Pirates après être retourné chez lui avec les dépouilles Allemandes, envoie en France un des Chefs des Corsaires, à qui les Histoires donnent le nom de Régner. Il remonte la Seine à cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois, &

vient

vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la foiblesse du Gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens qui se défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnérent alors leur Ville, & les Normands n'y trouvérent que des maisons de bois qu'ils brulérent. Le malheureux Roi, Charle le Chauve, retranché à Saint Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces Barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignérent faire. On est indigné quand on lit dans nos Auteurs que plusieurs de ces Barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'Eglise de Saint Germain-des-prez. Ni les Peuples, ni leurs Saints ne se défendirent; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opé-

rés contre leurs vainqueurs.

Charles le Chauve, en achetant ainsi la paix, ne faisoit que donner à ces Pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillérent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de Charlemagne, Pepin Roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux, & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normands fortifiés de tout ce qui se joignoit à eux, désolérent longtems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux Villes après des victoires signalées; tant l'Art de fortifier les places & de préparer des ressources a été perfectionné; mais alors des Barbares combattant d'autres Barbares desunis, ne trou-

voient

voient après le premier ſuccès, preſque rien qui arrêtât leurs courſes. Vaincus quelquefois, ils reparoiſſoient avec de nouvelles forces.

Godefroi, Roi de Dannemarc, à qui Charles le Gros céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénétre de la Hollande en Flandres, ſes Normands paſſent de la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brulent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre devant Paris. 885.

Les Pariſiens qui s'attendoient alors à l'irruption des Barbares, n'abandonnérent point la Ville, comme autrefois. Le Comte de Paris, Ode ou Eudes, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la Ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. Sigefroi, Chef des Normands, preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée

d'arts.

d'arts. Les Normands ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brêche, & donnérent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avoient à leur tête non ſeulement le Comte Eudes; mais encore leur Evêque Goſlin, qui chaque jour après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettoit ſur la brêche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture, & ayant planté la croix ſur le rempart, combattoit à ſa vue. Il paroît que cet Evêque avoit dans la Ville autant d'autorité pour le moins que le Comte Eudes; puiſque ce fut à lui que Sigefroy s'étoit d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce Prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chére; car s'il arma des mains, que la Religion réſervoit ſeulement au miniſtére de l'Autel, il les arma

pour

pour cet autel même & pour des citoyens dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, qui est toujours au-dessus des Loix. Ses confréres ne s'étoient armés que dans des Guerres Civiles & contre des Chrétiens. Peut-être, si l'apothéose est dûe à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le Ciel ce Prélat qui combattit & mourut pour son Pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au Monde.

Les Normands tinrent la Ville assiégée une année & demie, les Parisiens éprouvérent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion, qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce tems l'Empereur Charles le Gros, Roi de France, parut enfin à leurs secours sur le Mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui Montmartre; mais il n'osa pas attaquer les Normands,

mands, il ne vint que pour acheter encore une trêve honteuſe. Ces Barbares quittérent Paris pour aller aſſiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que Charles alla dans Mayence aſſembler ce Parlement qui lui ôta un trône dont il étoit ſi indigne.

Les Normands continuérent leurs dévaſtations, mais quoiqu'ennemis du Nom Chrétien il ne leur vint jamais en penſée de forcer perſonne à renoncer au Chriſtianiſme. Ils étoient à peu près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui en cherchant au IV. Siécle de nouvelles Terres, loin d'impoſer une Religion aux Romains, s'accommodérent aiſément de la leur : ainſi les Turcs en pillant l'Empire des Califes, ſe ſont ſoumis à la Religion Mahométane.

Enfin Rolon ou Raoul, le plus illuſtre de ces Brigands du Nord, après avoir été chaſſé du Danemarc,

marc, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles avantures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la foiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étoient déjà établis; mais après deux victoires inutiles il retourna du côté de la France, que d'autres Normands savoient ruiner, mais qu'ils ne savoient pas asservir.

Rolon fut le seul de ces Barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes, delà il voloit tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique, comme avec fureur. La France étoit expirante sous le régne de Charles le Simple, Roi de nom, & dont la Monarchie étoit encore plus démembrée

brée par les Ducs, par les Comtes & par les Barons ses sujets, que par les Normands. Charles n'avoit donné que de l'or aux Barbares, Charles le Simple offrit à Rolon sa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie, & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne, on disputa, mais il fallut la céder encore avec des clauses que le plus fort explique toujours à son avantage. Ainsi la Bretagne qui étoit tout à l'heure un Royaume, devint un Fief de la Neustrie; & la Neustrie qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ses usurpateurs, fut un Etat séparé, dont les Ducs rendoient un vain hommage à la couronne de France.

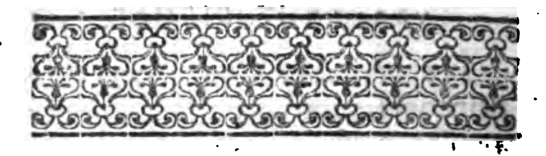
L'Archevêque de Rouen sut persuader à Rolon de se faire Chrétien. Ce Prince embrassa volontiers une Religion qui affermissoit sa puissance.

Les

Les véritables Conquérans sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable, les autres sont des torrens qui passent. Rolon paisible fut le seul Législateur de son tems dans le Continent Chrétien. On sait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez ses Danois, qui n'avoient jusques-là vécu que de rapine. Longtems après lui son nom seul prononcé, étoit un ordre aux Officiers de Justice d'accourir pour reprimer la violence, & de-là est venu cet usage de la clameur de *Haro*, si connue en Normandie. Le sang des Danois & des Francs mêlés ensemble produisit ensuite dans ce Pays ces Héros qu'on verra conquérir l'Angleterre & la Sicile.



DE



DE L'ANGLETERRE

VERS

LE IV. SIECLE.

828. L'Angleterre après avoir été divisée en sept petits Royaumes, s'étoit presque réunie sous le Roi Egbert, lorsque ces mêmes Pirates vinrent la ravager aussi bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontérent la Tamise avec trois cens Voiles. Les Anglois ne se défendirent guéres mieux que les Francs. Ils payérent, comme eux, leurs vainqueurs. Un Roi nommé Ethelbert suivit le malheureux exemple de Charles le Chauve. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les Pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le Pays. Ils conquirent

la

la moitié de l'Angleterre. Il falloit que les Anglois, nés courageux & défendus par leur situation, eussent dans leur Gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des Peuples qui ne devoient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolérent cette Ile, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la Terre entiére n'est qu'un théatre de carnage, & ces tems sont trop fréquens.

Il me semble que le Lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand-homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui le gouverne en bon Roi.

Je ne sai s'il y a jamais eu sur la Terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred le Grand, qui rendit ses services à sa patrie.

872. Il ſuccédoit à ſon frére Ethelred I. qui ne lui laiſſa qu'un droit conteſté ſur l'Angleterre, partagée plus que jamais en Souverainetés, dont pluſieurs étoient poſſédées par les Danois. De nouveaux Pirates venoient encore, preſque chaque année, diſputer aux premiers uſurpateurs le peu de dépouilles qui pouvoient reſter.

Alfred n'ayant pour lui qu'une Province de l'Oueſt, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces Barbares, & abandonné de tout le monde il ne ſe retira point à Rome dans le Collége Anglois, comme Butred ſon oncle, devenu Roi d'une petite Province & chaſſé par les Danois; mais ſeul & ſans ſecours, il voulut périr ou venger ſa patrie. Il ſe cacha ſix mois chez un Berger dans une chaumiére environnée de marais. Le ſeul Comte de Dévon qui défendoit encore un foible château, ſavoit ſon ſecret. Enfin ce Comte ayant raſ-

ſem-

ſemblé des troupes & gagné quelque avantage, Alfred couvert de haillons d'un Berger, oſa ſe rendre dans le camp des Danois, en joüant de la harpe: voyant ainſi par ſes yeux la ſituation du camp & ſes défauts, inſtruit d'une fête que les Barbares devoient célébrer, il court au Comte de Dévon qui avoit des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe mais déterminée, il les ſurprend & gagne une victoire complette. La diſcorde diviſoit alors les Danois. Alfred ſut négotier comme combattre; & ce qui eſt étrange, les Anglois & les Danois le reconnurent unanimement pour Roi. Il n'y avoit plus à réduire que Londres, il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'oppoſa aux deſcentes des autres, & s'appliqua enſuite pendant douze années d'une poſſeſſion paiſible, à policer ſa patrie. Ses loix furent douces, mais

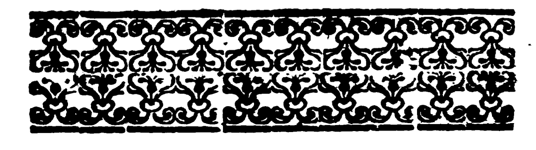
ſévérement exécutées. C'eſt lui qui fonda les Jurés, qui partagea l'Angleterre en Shires ou Comtés, & qui le premier encouragea les ſujets à commercer. Il prêta des vaiſſeaux & de l'argent à des hommes entreprenans & ſages, qui allérent juſqu'à Alexandrie, & de-là paſſant l'Iſthme de Suez, trafiquérent dans la Mer de Perſe. Il inſtitua des Milices, il établit divers Conſeils, mit par-tout la régle & la paix qui en eſt la ſuite.

Non pas.

Il me ſemble qu'il n'y a point de véritablement grand-homme, ſans avoir un bon eſprit. Alfred fonda l'Académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avoit preſque point. Il ſe plaignoit qu'il n'y eût pas alors un Prêtre Anglois qui ſût le Latin. Pour lui, il le ſavoit. Il étoit même aſſez bon Géométre pour ce tems-là. Il poſſédoit l'Hiſtoire. On dit même qu'il faiſoit des vers en Anglo-Saxon.

xon. Les momens qu'il ne donnoit pas aux ſoins de l'Etat, il les donnoit à l'étude. Une ſage œconomie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit pluſieurs Egliſes, mais aucun Monaſtére. Il penſoit ſans doute que dans un Etat déſolé, qu'il falloit repeupler, il eût mal ſervi ſa patrie, en favoriſant trop ces familles immenſes ſans pére & ſans enfans, qui ſe perpétuent aux dépens de la Nation: auſſi ne fut-il pas au nombre des Saints ; mais l'Hiſtoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni foibleſſe, le met au premier rang des Héros utiles au Genre-humain, qui ſans ces hommes extraordinaires eût toujours été ſemblable aux bêtes farouches.





DE L'ESPAGNE ET DES MUSULMANS AU VIII. ET IX. SIECLES.

JE vois dans l'Espagne des malheurs & des révolutions d'un autre genre, qui méritent une attention particuliére. Il faut remonter en peu de mots à la source, & se souvenir que les Goths usurpateurs de ce Royaume, devenus Chrétiens & toujours barbares, furent chassés au VIII. Siécle par les Musulmans d'Afrique. Je crois que l'imbécilité du Roi Vamba qu'on enferma dans un Cloître, fut l'origine de la décadence de ce Royaume. C'est à sa foiblesse qu'on doit les fureurs de ses succes-

cesseurs. Vitiza, Prince plus insensé encore que Vamba, puisqu'il étoit cruel, fit desarmer ses sujets qu'il craignoit, mais par-là il se priva de leur secours.

Rodrigue dont il avoit assassiné le pére, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des Musulmans en Espagne. Je ne sai s'il est bien vrai que Rodrigue eût violé Florinde, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célébre du Comte Julien, & si ce fut pour venger son honneur que ce Comte appella les Maures. Peut-être l'avanture de la Cava est copiée en partie sur celle de Lucréce; & ni l'une ni l'autre ne paroît appuyée sur des monumens bien autentiques. Il paroît que pour appeller les Africains on n'avoit pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà sous le

Roi Vamba, le Comte Hervig, depuis Roi, avoit fait venir une armée de Maures. Opas Archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avoit des intérêts plus chers à soutenir que ceux de la pudeur d'une fille. Cet Evêque, fils de l'usurpateur Vitiza détrôné & assassiné par l'usurpateur Rodrigue, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le Comte Julien, gendre de Vitiza, trouvoit dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre Evêque nommé Torizo, entra dans la conspiration d'Opas & du Comte. Y a-t-il apparence que deux Evêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du Nom Chrétien, s'il ne s'étoit agi que d'une fille?

Quoi qu'il en soit, les Mahométans étoient maîtres comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avoit appartenu

aux

aux Romains. Ils venoient d'y fonder la Ville de Maroc près du Mont Atlas. Le Calife Valid Almanzor, maître de cette belle partie de la Terre, résidoit à Damas en Syrie. Son Viceroi Muzza, qui gouvernoit l'Afrique, fit par un de ses Lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son Général Tarif, qui gagna en 714 cette célébre bataille où Rodrigue perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à Julien, dont ils se défioient sans-doute. L'Archevêque Opas fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les Eglises Chrétiennes, que les vainqueurs toléroient.

Pour le Roi Rodrigue, il fut si peu regretté que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalis, fils du Sultan Muzza, dont les armes avoient fait périr son mari,

ri, & réduit en servitude son Pays & sa Religion.

L'Espagne avoit été soumise en quatorze mois à l'Empire des Califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Pélage Teudomer, parent du dernier Roi Rodrigue, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sai comment on a pu donner le nom de Roi à ce Prince, qui en étoit en effet digne, mais dont toute la Royauté se borna à n'être point captif. Les Historiens Espagnols & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une Cour, lui donnent son fils Favilla & son gendre Alphonse pour successeurs tranquiles dans ce prétendu Royaume. Mais comment dans ce tems-là même les Mahométans, qui sous Abdérame vers l'an 734 subjuguérent la moitié de la France, auroient-ils laissé subsister derriére les

les Pyrenées ce Royaume des Asturies? C'étoit beaucoup pour les Chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux Mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759 que les Chrétiens commencérent à tenir tête à leurs vainqueurs affoiblis par les victoires de Charles Martel & par leurs divisions; mais eux-mêmes plus divisés entre eux que les Mahométans, retombérent bientôt sous le joug. Mauregat, à qui il a plû aux Historiens de donner le titre de Roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques Terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout de fournir cent belles filles tous les ans pour le serrail d'Abdérame. 783.

On donne pour successeur à ce Mauregat un Diacre nommé Vérémon, Chef de ces Montagnards réfugiés, faisant le même hommage



& payant le même nombre de filles qu'il étoit obligé de payer souvent. Est-ce-là un Royaume, & sont-ce-là des Rois ?

Après la mort de cet Abdérame, les Emirs des Provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de Charlemagne, qu'un d'eux, nommé Ibna Larabi, eut l'imprudence d'appeller ce conquérant à son secours. S'il y avoit eu alors un véritable Royaume Chrétien en Espagne, Charles n'eût-il pas protégé ce Royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des Mahométans ? Il prit cet Emir sous sa protection, & se fit rendre hommage des Terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrenées, que les Musulmans gardérent. On voit en 794 le Maure Abutar rendre hommage à Louis le Débonnaire, qui gouvernoit l'Aquitaine sous son pére avec le titre de Roi.

Quelque tems après, les divisions

ſions augmentérent chez les Maures d'Eſpagne. Le Conſeil de Louis le Débonnaire en profita, ſes troupes aſſiégérent deux ans Barcelone, & Louis y entra en triomphe en 796. Voilà l'époque de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étoient plus ſoutenus par les Africains & par les Califes dont ils avoient ſecoué le joug. Les ſucceſſeurs d'Abdérame ayant établi le ſiége de leur Royaume à Cordoue, étoient mal obéis des Gouverneurs des autres Provinces.

Alfonſe de la race de Pélage commença dans ces conjonctures heureuſes à rendre conſidérables les Chrétiens Eſpagnols retirés dans les Aſturies. Il refuſa le tribut ordinaire à des Maîtres contre leſquels il pouvoit combattre; & après quelques victoires il ſe vit maître paiſible des Aſturies & de Léon au commencement du IX. Siécle.

C'eſt par lui qu'il faut commen-

cer de retrouver en Espagne des Rois Chrétiens. Cet Alfonse étoit artificieux & cruel. On l'appelle le Chaste, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures & ne plus être tributaire, il falloit bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'Alfonse qui, malgré beaucoup de traverses, enhardit les Chrétiens de Navarre à se donner un Roi. Les Arragonois levérent l'étendart sous un Comte: ainsi sur la fin de Louis le Débonnaire, ni les Maures, ni les François n'eurent plus rien dans ces Contrées stériles, mais le reste de l'Espagne obéissoit aux Rois Musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagérent les côtes de l'Espagne, mais étant repoussés, ils

retournérent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, ayent été alors des barbares. La guerre qui avoit succédé à la servitude, ne les avoit pas polis. Ils étoient dans une si profonde ignorance, qu'Alfonse Roi de Léon & des Asturies, surnommé le Grand, fut obligé de donner à son fils des Précepteurs Mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les Historiens prodiguent aux Rois. Cet Alfonse qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ses quatre fréres; sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. Ce Roi finit par faire révolter contre lui ses Sujets, & fut obligé de céder son petit Royaume à son fils vers l'an 910.

Cependant les Mahométans qui perdoient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'éten-

tendoient par-tout ailleurs. Si j'envisage leur Religion, je la vois embrassée par toutes les Indes, & par les côtes orientales de l'Afrique où ils trafiquoient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le Calife Aaron Rachild impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'Impératrice Iréne. L'Empereur Nicéphore ayant ensuite refusé de payer le tribut, Aaron prend l'Ile de Chipre & vient ravager la Gréce. Almamon son petit-fils, Prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les Sciences & par son savoir, s'empare par ses Lieutenans de l'Ile de Créte en 825. Les Musulmans y firent bâtir la Ville de Candie.

En 826 les mêmes Africains qui avoient subjugué l'Espagne & fait des incursions dans cette Ile fertile, encouragés par un Sicilien nommé Euphémiris, qui ayant, à l'exemple de son Empereur Mi-

Michel, épousé une Religieuse, & poursuivi par les Loix que l'Empereur s'étoit rendu favorables, fit à peu près en Sicile ce que le Comte Julien avoit fait en Espagne.

Ni les Empereurs Grecs, ni ceux d'Occident ne purent alors chasser de Sicile les Musulmans, tant l'Orient & l'Occident étoient mal gouvernés. Ces Conquérans alloient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avoient été unis; mais leurs fautes sauvérent Rome, comme celle des Carthaginois la sauvérent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un Pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche Eglise de Saint Pierre hors des murs, ils levérent le siége pour aller combattre une armée de François, qui venoit secourir Rome sous un Général de l'Em-

l'Empereur Lothaire. L'armée Françoise fut battue, mais la Ville rafraîchie fut manquée; & cette expédition qui devoit être une conquête, ne devint par leur mesintelligence qu'une incursion de Barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui sembloit devoir détruire l'Italie & faire une Bourgade Mahométane de la Capitale du Cristianisme. Le Pape Léon IV. prenant dans ce danger une autorité que les Généraux de l'Empereur Lothaire sembloient abandonner, se montra digne en défendant Rome, d'y commander en Souverain. Il avoit employé les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages, sa-

chant

chant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes & reçut les Sarazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en avoit uſé Goſlin Evêque de Paris dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un Pontife qui exhortoit un Peuple Chrétien, & comme un Roi qui veilloit à la ſureté de ſes Sujets. Il étoit né Romain. Le courage des premiers âges de la République revivoit en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un 849.
des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ſes ſoins furent ſecondés. On reçut les Sarrazins courageuſement à leur deſcente, & la tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans échappés au naufrage fut miſe à la chaîne. Le Pape rendit

dit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens les mêmes mains qui devoient les détruire. Les Mahométans restérent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gayette, mais plutôt comme une Colonie de Corsaires indépendans, que comme des Conquérans disciplinés.

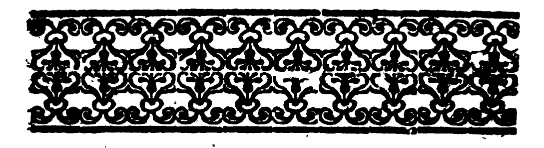
Je vois donc au IX. Siécle les Musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, & de toutes les Côtes d'Afrique jusqu'au Mont Atlas, & des trois quarts de l'Espagne. Mais ces Conquérans ne forment pas une Nation, comme les Romains étendus presqu'autant qu'eux, n'avoient fait qu'un seul Peuple.

Sous le fameux Calife Almamon vers l'an 815, un peu après la mort de Charlemagne, l'Egypte devint indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un Soudan. Le

Prince

Prince de la Mauritanie Tangitane, ſous le titre de Miſamolin, étoit maître abſolu de l'Empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéiſſoient à un autre Soudan. Les Abdérames qui avoient fondé le Royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres Mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles Dynaſties révéroient dans le Calife le ſucceſſeur de leur Prophéte. Ainſi que les Chrétiens alloient en foule en pélérinage à Rome, les Mahométans de toutes les parties du Monde alloient à la Mecque, gouvernée par un Shérif que nommoit le Calife; & c'étoit principalement par ce pélérinage que le Calife maître de la Mecque étoit vénérable à tous les Princes de ſa croyance. Mais ces Princes diſtinguant la Religion de leurs intérêts, dépouilloient le Calife en lui rendant hommage.

DE



DE L'EMPIRE DE CONSTANTINOPLE, AU VIII. & IX. SIECLES.

TAndis que l'Empire de Charlemagne se démembroit, que les inondations des Sarrazins & des Normands désoloient l'Occident, l'Empire de Constantinople subsistoit comme un grand arbre, vigoureux encore. Mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête, cet Empire n'avoit plus rien en Afrique, la Syrie & une partie de l'Asie Mineure lui étoient enlevées. Il défendoit contre les Musulmans ses frontiéres vers l'orient de la Mer Noire, & tantôt vaincu, tan-

tantôt vainqueur, il auroit pu au moins se fortifier contre eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la Mer Noire, d'autres ennemis le ravageoient. Une Nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient son nom, désoloient tous ces beaux climats de la Romanie, où Adrien & Trajan avoient construit de si belles Villes, & ces grands-chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche se jettoient tantôt sur l'Empire d'Orient, tantôt sur celui de Charlemagne. Ainsi des frontiéres de la Perse à celles de la France, la Terre étoit en proie à des incursions presque continuelles.

Si les frontiéres de l'Empire Grec étoient toujours resserrées & toujours

jours déſolées ; la Capitale étoit le théatre des révolutions & des crimes. Un mêlange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formoit le caractére qui régnoit à la Cour. En effet quel ſpectacle nous repréſente Conſtantinople? Maurice & ſes cinq enfans maſſacrés : Phocas aſſaſſiné pour prix de ſes meurtres & de ſes inceſtes : Conſtantin empoiſonné par l'Impératrice Martine, à qui on arrache la langue tandis qu'on coupe le nez à Héracléonas ſon fils : Conſtans aſſommé dans un bain par ſes domeſtiques : Conſtantin Pogonate qui fait crever les yeux à ſes deux fréres : Juſtinien II. ſon fils prêt à faire à Conſtantinople ce que Théodoſe fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par Léonce au moment qu'il alloit faire égorger les principaux Citoyens : Léonce bientôt traité lui-même comme il avoit traité Juſtinien II. ce Juſtinien rétabli, faiſant couler

ſous

sous ses yeux dans la Place publique le sang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau : Philippe Bardanés détrôné & condamné à perdre les yeux : Léon l'Isaurien & Constantin Copronyme morts à-la-vérité dans leur lit, mais après un régne sanguinaire, aussi malheureux pour le Prince que pour les Sujets. L'Impératrice Iréne, la premiére femme qui monta sur le trône des Césars, & la premiére qui fit périr son fils pour régner : Nicéphore son successeur, détesté de ses Sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crane sert de coupe à son vainqueur. Enfin Michel Curopalate contemporain de Charlemagne, confiné dans un Cloître, & mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'Empire est gouverné pendant 200 ans. Quelle histoire de brigands obscurs

 punis

punis en Place publique pour leurs crimes, est plus horrible & plus dégoutante ? Cependant il faut voir au IX. Siécle Léon l'Arménien, brave guerrier, mais ennemi des Images, assassiné à la Messe dans le tems qu'il chantoit une Antienne : ses assassins s'aplaudissant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prison un Officier, nommé Michel le Bégue, condamné à la mort par le Sénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la Pourpre Impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une Religieuse, se fit prier par le Sénat de l'épouser, sans qu'aucun Evêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presqu'en même tems on voit Euphemius en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage ; & quelque tems après on avoit condamné à Constantinople le mariage très-légitime de l'Empereur Léon.

Les

Les affaires de l'Eglise sont si mêlées avec celles de l'Etat, que je peux rarement les séparer, comme je voudrois.

Cette ancienne querelle des Images troubloit toujours l'Empire. La Cour étoit tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyoit pancher l'esprit du plus grand nombre. Michel le Bègue commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur Théophile, qui régna environ douze ans depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte. On a écrit qu'il ne croyoit point la Résurrection, qu'il nioit l'existence des Démons, & qu'il n'admettoit pas Jésus-Christ pour Dieu. Il se peut faire qu'un Empereur pensât ainsi; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les Princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes

qui n'ont pas pensé comme eux?

Ce Théophile fils de Michel le Bégue fut presque le seul Empereur qui eût succédé paisiblement à son pére depuis deux siécles. Sous lui les adorateurs des Images furent plus persécutés que jamais. On connoît aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étoient divisés.

Il est remarquable, que deux femmes ayent rétabli les Images. L'une est l'Impératrice Iréne veuve de Léon IV. & l'autre l'Impératrice Théodora veuve de Théophile.

Théodora, maîtresse de l'Empire d'Orient sous le jeune Michel son fils, persécuta à son tour les ennemis des Images. Elle porta son zéle ou sa politique plus loin. Il y avoit encore dans l'Asie Mineure un grand nombre de Manichéens qui vivoient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guéres que dans les sectes naissantes, étoit passée. Ils étoient

riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des Edits sévéres, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de 40000 chez les Musulmans, & ces Manichéens auparavant si tranquiles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagérent l'Asie Mineure jusqu'aux portes de la Ville Impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié. 846.

La peste proprement dite, est une maladie particuliére aux Peuples de l'Afrique, comme la petite-vérole. C'est de ces Pays qu'elle vient toujours par des Vaisseaux marchands. Elle inonderoit l'Europe sans les sages précautions qu'on prend dans nos Ports, &

probablement l'inattention du Gouvernement laissa entrer la contagion dans la Ville Impériale.

Cette même inattention exposa l'Empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquérent vers le Port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la Mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussérent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie & dans l'Asie Mineure. Enfin Michel le Jeune, après un régne cruel & infortuné, fut assassiné par Basile, qu'il avoit tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'Empire.

L'administration de Basile ne fut guéres plus heureuse. C'est sous son régne qu'est l'époque du grand Schisme, qui divisa l'Eglise Grecque de la Latine.

Les malheurs de l'Empire ne furent pas beaucoup réparés sous Léon, qu'on appella le Philosophe; non qu'il fût un Antonin, un

Marc-

Marc-Aurele, un Julien, un Aaron Rachild, un Alfred, mais parce qu'il étoit ſavant. Il paſſe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui ſi longtems après ont pris Conſtantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins & qui mêlés à eux, furent leur ſoutien & les deſtructeurs de l'Empire Grec, avoient-ils déjà envoyé des Colonies dans ces contrées voiſines du Danube? On n'a guéres d'hiſtoires véritables de ces émigrations des Barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainſi vécu longtems. A peine un Pays étoit un peu cultivé, qu'il étoit envahi par une Nation affamée, chaſſée à ſon tour par une autre. Les Gaulois n'étoient-ils pas deſcendus en Italie, n'avoient-ils pas été juſques dans l'Aſie Mineure? Vingt Peuples de la Grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles Terres?

Malgré tant de désastres, Constantinople fut encore longtems la Ville Chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les Arts. Sa situation seule par laquelle elle domine sur deux Mers, la rendoit nécessairement commerçante. La peste de 842, toute destructive qu'elle avoit été, ne fut qu'un fléau passager. Les Villes de commerce & où la Cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les Arts mécaniques & les beaux Arts même ne périssent point dans une vaste Capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du Palais, les crimes de tant d'Empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guéres sur des hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point.

Les richesses n'étoient point épuisées : on dit qu'en 857 Théo-

dora



dora mére de Michel, en se démettant malgré elle de la Régence, & traitée à peu près par son fils comme Marie de Médicis le fut de nos jours par Louis XIII. fit voir à l'Empereur, qu'il y avoit dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'Or & trois cens mille livres d'Argent.

Un Gouvernement sage pouvoit donc encore maintenir l'Empire dans sa puissance. Il étoit resserré, mais non démembré, changeant d'Empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtoit de la pourpre. Enfin, plus riche, plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus, & l'Empire d'Allemagne subsiste encore.



DE L'ITALIE,

DES

PAPES,

ET DES AUTRES AFFAIRES DE L'EGLISE AU VIII & IX. SIECLES.

On a vu avec quelle prudence les Papes se conduisirent sous Pepin & sous Charlemagne, comme ils assoupirent habilement les querelles de Religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens de la grandeur Pontificale.

Leur pouvoir étoit déjà trop grand, puisque Gregoire IV. rebâtit le Port d'Ostie & que Léon IV. fortifia Rome à ses dépens. Mais tous les Papes ne pouvoient être de grands-hommes, & toutes les conjonc-

jonctures ne pouvoient leur être favorables. Chaque vacance de siége causoit presque autant de troubles que l'élection d'un Roi en Pologne. Le Pape élu avoit à ménager à la fois le Sénat Romain, le Peuple & l'Empereur. La Noblesse Romaine avoit grande part au Gouvernement, elle élisoit alors deux Consuls tous les ans. Elle créoit un Préfet, qui étoit une espéce de Tribun du Peuple. Il y avoit un Tribunal de douze Sénateurs, & c'étoit ces Sénateurs qui nommoient les principaux Officiers du Duché de Rome. Ce Gouvernement municipal avoit tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les Papes avoient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étoient pas Souverains de Rome, ils ne perdoient aucune occasion d'agir en Souverains de l'Eglise d'Occident.

Nicolas I. écrivoit ainsi à Hinc-

mar, Archevêque de Rheims en 863 : „ Nous avons appris par le
„ rapport de plusieurs personnes
„ fidéles, que vous avez déposé
„ notre cher frére Rothade ab-
„ sent ; c'est pourquoi nous vous
„ mandons de venir incessamment
„ à Rome avec ses accusateurs & le
„ Prêtre qui a été le sujet de sa
„ déposition. Si dans un mois a-
„ près la réception de cette Let-
„ tre vous ne rétablissez pas Ro-
„ thade, je vous défends de célé-
„ brer la Messe, &c."

On résistoit toujours à ces entreprises des Papes, mais pour peu que de tant d'Evêques un seul vînt à fléchir, sa soumission étoit regardée à Rome comme un devoir : il falloit donc nécessairement que l'Eglise de Rome, supérieure d'ailleurs aux autres, fût presque leur Souveraine à force de vouloir l'être.

Gontier Archevêque de Cologne, déposé par le même Nicolas I. pour avoir été d'un avis contraire

un Pape dans un Concile tenu à Metz en 864, écrivit à toutes les Eglises, „ Quoique le Seigneur Nicolas qu'on nomme Pape, & qui „ se compte Pape & Empereur, „ nous ait excommuniés, nous „ avons résisté à sa folie". Ensuite dans son écrit s'adressant au Pape même, „ Nous ne recevons point, „ dit-il, votre maudite sentence, „ nous la méprisons, nous vous „ rejettons vous-même de notre „ Communion, nous contentant „ de celle des Evêques nos fréres „ que vous méprisez", &c.

Un frére de l'Archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome ; & la mit sur le tombeau de Saint Pierre, l'épée à la main. Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même Archevêque changea aussi. Il vint au Mont Cassin se jetter aux genoux du Pape Adrien successeur de Nicolas. „ Je déclare, dit-il, devant Dieu

„ & devant ses Saints, à vous
„ Monseigneur Adrien, Souverain
„ Pontife, aux Evêques qui vous
„ sont soumis, & à toute l'Assem-
„ blée, que je supporte humble-
„ ment la sentence de déposition
„ donnée canoniquement contre
„ moi par le Pape Nicolas", &c.
On sent combien un exemple de cette espéce affermissoit les prétentions de l'Eglise Romaine, & les conjonctures rendoient ces exemples fréquens.

Le même Nicolas I. excommunia la femme de Lothaire Roi de Lorraine, fils de l'Empereur Lothaire. Il n'étoit pas bien décidé si elle étoit épouse légitime; mais il étoit moins décidé encore, si le Métropolitain de Rome devoit se mêler du lit d'un Souverain; ce n'étoit pas-là que se bornoient leurs
876. prétentions. Le Pape Jean VIII. dans une sentence qu'il prononça contre Formose Evêque de Porto, qui fut depuis Pape, dit positivement

ment qu'il a élu & ordonné Empereur son cher fils Charles le Chauve.

Je passe beaucoup d'entreprises de cette nature, qui rempliroient des volumes. Il suffit de voir quel étoit l'esprit de Rome.

La plus grande affaire que l'Eglise eut alors, & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La Chaire Patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le Trône, l'objet de l'ambition, étoit sujette aux mêmes révolutions. L'Empereur mécontent du Patriarche Ignace, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place Photius Eunuque du Palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il étoit Grand-Ecuyer & Ministre d'Etat. Les Evêques pour l'ordonner Patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le pre-

premier jour on le fit Moine, parce que les Moines étoient alors regardés comme faisant partie de la Hiérarchie. Le second jour il fut Lecteur, le troisiéme Soudiacre, puis Diacre, Prêtre, & enfin Patriarche le jour de Noël en 858.

Le Pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochoit surtout d'avoir passé de l'État Laïc à celui d'Evêque avec tant de rapidité; mais Photius répondoit avec raison, que Saint Ambroise, Gouverneur de Milan & à peine Chrétien, avoit joint la dignité d'Evêque à celle de Gouverneur plus rapidement encore. Photius excommunia donc le Pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de Patriarche Oecuménique, & accusa hautement d'hérésie les Evêques d'Occident de la communion du Pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisoit, rouloit sur la procession du Pére & du Fils. Les autres sujets d'anathê-

me

me étoient que les Latins se servoient de pain non levé pour l'Eucharistie, mangeoient des œufs en Carême, & que leurs Prêtres se faisoient raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient.

L'Empereur Basile, assassin de Michel son bienfaicteur & des protecteurs de Photius, déposa ce Patriarche dans le tems qu'il jouissoit de sa victoire. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitiéme Concile Oecuménique, composé de trois cens Evêques. Il est à remarquer que les Légats qui présidoient ne savoient pas un mot de Grec, & que parmi les autres Evêques très peu savoient le Latin. Photius y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On signa pour les cinq Patriarches avant de signer pour le Pape. Mais en tout cela les questions qui partageoient l'O- 869.

l'Orient & l'Occident, ne furent point agitées, on ne vouloit que déposer Photius.

Quelques tems après, le vrai Patriarche, Ignace, étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'Empereur Basile. Le Pape Jean VIII. le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit, & malgré ce huitiéme Concile Oecuménique, qui avoit anathématisé ce Patriarche, le Pape envoya ses Légats à un autre Concile à Constantinople, dans lequel Photius fut reconnu innocent par quatre cens Evêques, dont trois cens l'avoient auparavant condamné. Les Légats de ce même siége de Rome, qui l'avoient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitiéme Concile Oecuménique. On a beaucoup blâmé cette condescendance du Pape Jean VIII. mais on n'a pas assez songé que ce Pontife avoit alors besoin de l'Empereur Basile. Un Roi de Bulgarie, nommé Bogoris,

879.

ga-

gagné par l'habileté de sa femme qui étoit Chrétienne, s'étoit converti à l'exemple de Clovis & du Roi Egbert. Il s'agissoit de savoir de quel Patriarchat cette nouvelle Province Chrétienne dépendroit. Constantinople & Rome se la disputoient. La décision dépendoit de l'Empereur Basile. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'Evêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce Concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des *Cardinaux*. On nommoit ainsi des Prêtres & des Diacres qui servoient de Conseils aux Métropolitains. Il y en avoit à Rome comme dans d'autres Eglises. Ils étoient déjà distingués, mais ils signoient après les Evêques & les Abbés.

Le Pape donna par ses Lettres & par ses Légats le titre de *Votre Sainteté* au Patriarche Photius. Les autres Patriarches sont aussi appellés

les *Papes* dans ce Concile. C'est un nom Grec, commun à tous les Prêtres, & qui peu à peu est devenu le terme distinctif du Métropolitain de Rome.

On eut encore l'adresse de ne point parler dans ce Concile des points qui divisoient les Eglises d'Orient & d'Occident. Le Pape écrivit au Patriarche, qu'il étoit convenable de suspendre la grande querelle sur le *qui ex Patre Filioque procedit*; & que l'usage immémorial étant à Rome de chanter dans le Symbole *qui ex Patre procedit*, il falloit s'en tenir à cet usage, sans blâmer ceux qui ajoûtoient *ex Filio*.

Il paroît que Jean VIII. se conduisoit avec prudence; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'Empire Grec, & ayant alors adopté le huitiéme Concile Oecuménique de 869, & rejetté l'autre, qui absolvoit Photius, la paix établie par Jean VIII. fut alors rompue. Photius écla-

éclata contre l'Eglise Romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *Filioque procedit*, des oeufs en Carême, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division étoit la Primatie. Photius & ses successeurs vouloient être les premiers Evêques du Christianisme, & ne pouvoient souffrir que l'Evêque de Rome, d'une Ville qu'ils regardoient alors comme barbare, séparée de l'Empire par sa rebellion, & en proye à qui voudroit s'en emparer, disputât la préséance à l'Evêque de la Ville Impériale. Le tems a décidé la supériorité de Rome & l'humiliation de Constantinople.

Photius qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de Cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le Dogme ne troubla point en-

core l'Eglise d'Occident; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814 par un nommé Jean Godescalc sur la Prédestination & sur la Grace; & je ne ferai nulle mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844, à l'occasion d'une Sainte Bénigne qui donnoit, disoit-on, des convulsions à ceux qui prioient sur son tombeau; je ne parlerois pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'étoit renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Les mêmes folies semblent destinées à reparoître de tems en tems sur la scéne du Monde: mais aussi le bon-sens est le même dans tous les tems, & l'on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes de Saint Médard de Paris, que ce que dit en 844 un Evêque de Lyon sur ceux de Dijon. „ Voilà un étrange Saint, „ qui estropie ceux qui ont re-

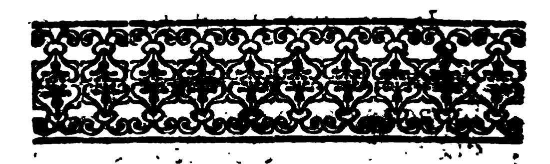
„ cours

„ cours à lui : il me ſemble que les
„ miracles devroient être faits pour
„ guérir les maladies, & non pour
„ en donner".

Ces minuties ne troubloient point la paix en Occident, & les querelles Théologiques n'étoient point ce à quoi Rome s'attachoit ; on travailloit à augmenter la puiſſance temporelle. Elles firent plus de bruit en Orient, parce que les Eccléſiaſtiques y étoient ſans puiſſance temporelle. Il y a encore une autre cauſe de la paix en Occident, c'eſt la grande ignorance des Eccléſiaſtiques.



ETAT



ETAT DE L'EMPIRE DE L'OCCIDENT,

DE L'ITALIE, ET DE LA PAPAUTE' SUR LA FIN DU IX. SIECLE, ET DANS LE COURS DU X. DANS LA MOITIE' DU XI. JUSQU'A HENRI III.

APrès la déposition de Charles le Gros, l'Empire d'Occident ne subsista plus que de nom. Arnould, Arnolfe ou Arnold, bâtard de Carloman & d'une fille nommée Carantine, se rendit maître de l'Allemagne ; mais l'Italie étoit partagée entre deux Seigneurs, tous deux du sang de Charlemagne par les femmes ; l'un étoit un

Duc de Spoléte, nommé Gui, l'autre Bérenger Duc de Frioul. Tous deux investis de ces Duchés par Charles le Chauve, tous prétendans à l'Empire aussi bien qu'au Royaume de France. Arnould en qualité d'Empereur, regardoit aussi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France détachée de l'Empire, étoit partagée entre Charles le Simple qui la perdoit, & le Roi Eudes grand-oncle de Hugues Capet, qui l'usurpoit.

Un Bozon, Roi d'Arles, disputoit encore l'Empire. Le Pape Formose, Evêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvoit que donner l'Onction Sacrée au plus fort. Il couronna en 892 ce Gui de Spoléte. L'année d'après il couronna Bérenger vainqueur, & deux autres années après il fut forcé de couronner cet Arnoud qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que

reçut Arnoud des Romains, prouve que déjà les Papes prétendoient à la souveraineté de Rome. Tel étoit ce serment : „ Je jure par les „ Saints Mystéres que sauf mon „ honneur, ma loi & ma fidélité à „ Monseigneur Formose Pape, je serai fidéle à l'Empereur Arnoud".

Les Papes étoient alors en quelque sorte semblables aux Califes de Bagdat, qui révérés dans tous les Etats Musulmans comme les Chefs de la Religion, n'avoient plus guéres d'autre droit que celui de donner les investitures des Royaumes à ceux qui les demandoient les armes à la main ; mais il y avoit entre ces Califes & ces Papes cette différence, que les Califes étoient tombés, & que les Papes s'étoient élevés.

Il n'y avoit réellement plus d'Empire, ni de droit ni de fait. Les Romains qui s'étoient donnés à Charlemagne par acclamation, ne vouloient plus reconnoître des bâtards, des

des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le Peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservoit encore comme aujourd'hui cette fierté secrette que donne la grandeur passée. Il trouvoit insupportable que des Bructéres, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des Césars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'Empire de Titus & de Trajan.

On frémissoit à Rome d'indignation, & on rioit en même tems de pitié, lorsqu'on apprenoit qu'après la mort d'Arnoud, son fils Hiludovic, que nous appellons Louis, avoit été créé Empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans dans un Village barbare, nommé Fourkem, par quelques Seigneurs & Evêques Germains. C'étoit en effet un étrange Empire Romain que ce Gouverne-

 ment

ment qui n'avoit alors ni les Pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une Maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'Empereur.

Du tems de ce Louis, dernier Empereur du sang de Charlemagne par bâtardise, mort en 912, l'Empire Romain resserré en Allemagne, fut ce qu'étoit la France, une Contrée dévastée par les guerres civiles & étrangéres, sous un Prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les Gouvernemens: c'en est une frappante que de voir ces Saxons sauvages traités par Charlemagne comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de 112 ans cette même dignité, qui n'étoit plus dans la maison de leur vainqueur. Othon Duc de Saxe, après la mort de Louis, met-

met par son crédit la couronne d'Allemagne sur la tête de Conrad Duc de Franconie ; & après la mort de Conrad, le fils du Duc Othon de Saxe, Henri l'Oiseleur est élu. Tous ceux qui s'étoient fait Princes héréditaires en Germanie, joints aux Evêques, faisoient ces élections.

Dans la décadence de la famille de Charlemagne, la plupart des Gouverneurs des Provinces s'étoient rendus absolus. Mais ce qui d'abord étoit usurpation, devint bientôt un droit héréditaire.

Les Evêques de plusieurs grands siéges, déjà puissans par leur dignité, n'avoient plus qu'un pas à faire pour être Princes, & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculiére des Evêques de Mayence, de Cologne, de Tréves, de Wurtsbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les Archevêques de Rheims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon,

 s'at-

s'attribuérent les droits régaliens. Cette puissance des Ecclésiastiques ne dura pas en France, mais en Allemagne elle est affermie pour longtems. Enfin les Moines eux-mêmes devinrent Princes, les Abbés de Fulde, de Saint Gall, de Kempten, de Corbie, &c. Ils étoient de petits Rois dans les Pays où 80 ans auparavant ils défrichoient avec leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avoient données. Tous ces Seigneurs, Ducs, Comtes, Marquis, Evêques, Abbés, rendoient hommage au Souverain. On a longtems cherché l'origine de ce Gouvernement Féodal. Il est à croire qu'elle n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les Nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus foible. On sait qu'ensuite les Empereurs Romains donnérent des Terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'A-

d'Alexandre Sévére & de Probus. Les Lombards furent les premiers qui érigérent des Duchés relevant en fief de leur Royaume. Spoléte & Bénévent furent sous les Rois Lombards des Duchés héréditaires.

Avant Charlemagne, Taſſillon poſſédoit le Duché de Baviére à condition d'un hommage, & ce Duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi Charlemagne ayant vaincu ce Prince, n'eût dépouillé le pére & les enfans.

Point de Villes libres alors en Allemagne; ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les Villes n'avoient pas même de murailles. Cet Etat qui pouvoit être ſi puiſſant, étoit devenu ſi foible par le nombre & la diviſion de ſes Maîtres, que l'Empereur Conrad fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, ſi bien contenus par Charlemagne, & ſi humiliés par

les Empereurs de la Maison d'Autriche. Mais alors ils sembloient être ce qu'ils avoient été sous Attila. Ils ravageoient l'Allemagne, les Frontiéres de la France. Ils descendoient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Baviére, & revenoient ensuite avec les dépouilles de tant de Nations.

C'est au régne d'Henri l'Oiseleur que se débrouilla un peu le cahos de l'Allemagne. Ses limites étoient alors le Fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse, & vers le Septentrion la Poméranie & le Holstein étoient ses barriéres.

Il faut que Henri l'Oiseleur fût un des Rois des plus dignes de régner. Sous lui les Seigneurs de l'Allemagne si divisés sont réunis. Le
920. premier fruit de cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'on payoit aux Hongrois, & une g...

de victoire remportée sur cette Nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des Villes d'Allemagne. Il institua des Milices. On lui attribua même l'invention de quelques Jeux militaires, qui donnoient quelques idées des Tournois. Enfin l'Allemagne respiroit, mais il ne paroît pas qu'elle prétendît être l'Empire Romain. L'Archevêque de Mayence avoit sacré Henri l'Oiseleur. Aucun Légat du Pape, aucun Envoyé des Romains n'y avoit assisté. L'Allemagne sembla pendant tout ce régne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainsi sous Othon le Grand, que les Princes Allemands, les Evêques & les Abbés élurent unanimement après la mort d'Henri son pére. L'héritier reconnu d'un Prince puissant, qui a fondé ou rétabli un Etat, est toujours plus puissant que son pére, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carriére déjà ouverte, il

936.

Il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi Alexandre avoit été plus loin que Philippe son pére, Charlemagne plus loin que Pepin; & Othon le Grand passa beaucoup Henri l'Oiseleur.

Les Italiens toujours factieux & foibles, ne pouvoient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incursions infestoient encore leur Pays.



DE



DE LA PAPAUTÉ AU DIXIÉME SIECLE

AVANT QU'OTHON LE GRAND SE RENDIT MAITRE DE ROME.

LE Pape Formose, fils du Prêtre Léon, étant Evêque de Porto, avoit été à la tête d'une faction contre Jean VIII. & deux fois excommunié par ce Pape; mais ces excommunications qui furent bientôt après si terribles aux Têtes couronnées, le furent si peu pour Formose qu'il se fit élire Pape en 890.

Etienne VI. aussi fils de Prêtre, successeur de Formose, homme qui joignoit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toute

ſa vie haï Formoſe, fit déterrer ſon corps qui étoit embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparoître dans un Concile aſſemblé pour juger ſa mémoire. On donna au mort un Avocat, on lui fit ſon procès en forme; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'Evêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau, on lui coupa trois doigts, & on le jetta dans le Tybre.

Le Pape Etienne VI. ſe rendit ſi odieux par cette farce auſſi horrible que folle, que les amis de Formoſe ayant ſoulevé les citoyens, les chargérent de fers, & l'étranglérent en priſon.

La faction ennemie de cet Etienne fit repêcher le corps de Formoſe, & le fit enterrer pontificalement une ſeconde fois.

Cette querelle échauffoit les eſ-

prits.

prits. Sergius III. qui remplissoit Rome de ses brigues pour se faire Pape, fut exilé par son rival Jean IX. ami de Formose, mais reconnu Pape après la mort de Jean IX. il fit jetter une seconde fois Formose dans le Tibre. Dans ces troubles Théodora mére de Marozie qu'elle maria depuis au Marquis de Toscane, & d'une autre Théodora, toutes trois célébres par leurs galanteries, avoit à Rome la principale autorité. Sergius n'avoit été élu que par les intrigues de Théodora la mére. Il eut étant Pape un fils de Marozie, qu'il éleva publiquement dans son Palais. Il ne paroît pas qu'il fût haï des Romains, qui naturellement voluptueux suivoient ses exemples plus qu'ils ne les blâmoient.

Après sa mort les deux sœurs Marozie & Théodora procurérent la Chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé Landon; mais ce Landon étant mort, la jeune Théo-

dora fit élire Pape son Amant Jean X. Evêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point comme à Formose, d'avoir changé d'Evêché. Ces Papes condamnés par la postérité comme Evêques peu religieux, n'étoient point d'indignes Princes. Il s'en faut beaucoup. Ce Jean X. que l'amour fit Pape, étoit un homme de génie & de courage; il fit ce que tous les Papes ses prédécesseurs n'avoient pu faire; il chassa les Sarrasins de cette partie de l'Italie nommée le *Garillan*.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'Empereur de Constantinople, quoique cet Empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrasins. Il fit armer le Comte de Capoue. Il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de Marozie & du Marquis

Adel-

Adelbert : ayant chassé les Mahométans du voisinage de Rome, il vouloit aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie étoit envahie presqu'à la fois par les Bérengers, par un Roi de Bourgogne, par un Roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années Guido, frére uterin de Hugo Roi d'Arles, Tiran de l'Italie, ayant épousé Marozie toute puissante à Rome, cette même Marozie conspira contre le Pape si longtems Amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelats.

Marozie, maîtresse de Rome, fit élire Pape un nommé Léon, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite ayant donné le Siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la Chaire Pontificale Jean XI. son propre

fils,

fils, qu'elle avoit eu de son adultére avec Sergius III.

Jean XI. n'avoit que 24 ans quand sa mére le fit Pape, elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendroit uniquement aux fonctions d'Evêque, & qu'il ne seroit que le Chapelain de sa mére.

On prétend que Marozie empoisonna alors son mari Guido, Marquis de Toscane. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frére de son mari Hugo Roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui Impératrice; mais un fils du premier lit de Marozie se mit alors à la tête des Romains contre sa mére, chassa Hugues de Rome, renferma Marozie & le Pape son fils dans le Château Saint Ange. On prétend que Jean XI. y mourut empoisonné.

Un Etienne VIII. Allemand de naissance, élu en 939, fut par cet-

te naiſſance ſeule ſi odieux aux Romains, que dans une ſédition le peuple lui balafra le viſage au point qu'il ne put jamais depuis paroître en public.

Quelque tems après un petit-fils de Marozie, nommé Octavien, fut élu Pape à l'âge de 18 ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de Jean XII. en mémoire de Jean XI. ſon oncle. C'eſt le premier Pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au Pontificat. Il n'étoit point dans les Ordres quand ſa famille le fit Pontife. C'étoit un jeune-homme qui vivoit en Prince, aimant les armes & les plaiſirs. On s'étonne que ſous tant de Papes ſi ſcandaleux & ſi peu puiſſans, l'Egliſe Romaine ne perdit ni ſes prérogatives, ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres Egliſes étoient ainſi gouvernées. Le Clergé d'Italie pouvoit mépriſer les Papes, mais il reſpectoit la Papauté, d'autant plus qu'ils y aſ-

piroient ; enfin dans l'opinion des hommes la place étoit sacrée, quand la personne étoit exécrable.

Pendant que Rome & l'Eglise étoient ainsi déchirées, Bérenger qu'on appelle *le Jeune*, disputoit l'Italie à Hugues d'Arles. Les Italiens, comme le dit Luitprand contemporain, vouloient toujours avoir deux Maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fausse & malheureuse politique, qui les faisoit changer de tirans & de malheurs. Tel étoit l'Etat déplorable de ce beau Pays, lorsqu'Othon le Grand y fut appellé par les plaintes de presque toutes les Villes, & même par ce jeune Pape Jean XII. réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvoit souffrir.



SUI-

SUITE DE L'EMPIRE D'OTHON ET DE L'ÉTAT DE L'ITALIE.

OThon entra en Italie, & il s'y conduisit comme Charlemagne. Il vainquit Bérenger, qui en affectoit la Souveraineté. Il se fit sacrer & couronner Empereur des Romains par les mains du Pape, prit le nom de César & d'Auguste, & obligea le Pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau dans lequel on dit que repose le corps de St. Pierre. On dressa un instrument autentique de cet Acte. Le Clergé & la Noblesse Romaine se soumettent à ne jamais élire de Pape qu'en présence des Commissaires de l'Empe-

pereur. Dans cet Acte Othon confirme les donations de Pepin, de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, „ sauf en tout notre puissan„ ce, dit-il, & celle de notre fils & de „ nos descendans". Cet Instrument écrit en lettres d'or, souscrit par sept Evêques d'Allemagne, cinq Comtes, deux Abbés & plusieurs Prélats Italiens, est gardé encore au Château Saint Ange; la date est du 13 Février 962.

On dit, & Mézéray le dit après d'autres, que Lothaire Roi de France & Hugues Capet depuis Roi, assistérent à ce couronnement. Les Rois de France étoient en effet alors si foibles, qu'ils pouvoient servir d'ornement au Sacre d'un Empereur; mais le nom de Lothaire & de Hugues Capet ne se trouve pas dans les signatures de cet Acte.

Le Pape s'étant ainsi donné un Maître, quand il ne vouloit qu'un Protecteur, lui fut bientôt infidé-

le

le. Il ſe ligua contre l'Empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de ſe cantonner ſur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de Bérenger à Rome, tandis qu'Othon étoit à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les ſolliciter à rentrer en Allemagne, mais il n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette action hardie, mais l'Empereur l'étoit aſſez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant aſſuré de la Ville, il tint un Concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au Pape. Au lieu de le juger militairement, on aſſembla les Seigneurs Allemands & Romains, 40 Évêques, 17 Cardinaux dans l'Egliſe de Saint Pierre, & là en préſence de tout le peuple on accuſa le Saint Pére d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſur-tout d'une nommée Etiennette, qui étoit morte en couche. Les autres chefs d'ac-

d'accusation étoient, d'avoir fait Evêque de Tody un enfant de dix ans, d'avoir vendu les Ordinations & les Bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un Cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le Diable : deux choses qui semblent se contredire. On mêloit donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le Concile étoit assemblé. L'Empereur craignoit sans doute de réveiller cette révolte & cette conspiration dans laquelle les accusateurs même du Pape avoient trempé. Ce jeune Pontife qui avoit alors vingt-sept ans, parut déposé pour ses incestes & ses scandales, & le fut en effet pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance Allemande dans Rome.

Othon

Othon ne put se rendre maître de sa personne, ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avoit-il fait élire le Pape Léon VIII. qui, si l'on en croit le discours d'Arnoud Evêque d'Orléans, n'étoit ni Ecclésiastique, ni même Chrétien. A peine en avoit-il reçu l'hommage, & avoit-il quitté Rome, dont probablement il ne devoit pas s'écarter, que Jean XII. eut le courage de faire soulever les Romains, & opposant alors Concile à Concile, on déposa Léon VIII. On ordonna que jamais l'inférieur ne pourroit ôter le rang à son supérieur.

Le Pape par cette décision n'entendoit pas seulement, que jamais les Evêques & les Cardinaux ne pourroient déposer le Pape, mais on désignoit aussi l'Empereur, que les Evêques de Rome regardoient toujours comme un séculier, qui devoit à l'Eglise l'hommage & les sermens qu'il exigeoit d'elle. Le Cardinal nom-

nommé Jean, qui avoit écrit & lu les accusations contre le Pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avoit servi de Greffier au Concile de déposition.

Au reste dans tous ces Conciles où présidoient la faction & la vengeance, on citoit toujours l'Evangile & les Péres, on imploroit les lumiéres du Saint Esprit, on parloit en son nom, on faisoit même des réglemens utiles; & qui liroit ces Actes sans connoître l'Histoire, croiroit lire les Actes des Saints.

Tout cela se faisoit presque sous les yeux de l'Empereur; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune Pontife, le soulévement des Romains en sa faveur, la haine des autres Villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution? Mais le
964. Pape Jean XII. fut assassiné trois mois après, entre les bras d'une fem-

femme mariée par les mains du mari qui vengeoit sa honte.

Il avoit tellement animé les Romains, qu'ils osérent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent qu'à l'extrémité. Othon deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le Pape Léon créé par lui, le Sénat, les principaux du Peuple, le Clergé de Rome solemnellement assemblés dans Saint Jean de Latran, confirmérent à l'Empereur le droit de se choisir un Successeur au Royaume d'Italie, d'établir le Pape & de donner l'investiture aux Evêques. Après tant de Traités & de sermens formés par la crainte, il falloit des Empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'Empereur Othon étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau Pa-

 pe,

pe, créature de l'Empereur. Le Préfet de Rome, les Tribuns, le Sénat, voulurent faire revivre les anciennes loix; mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du Sénat, & le Préfet de Rome qui avoit voulu être un Brutus, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jetté dans un cachot, où il mourut de faim.

Tel fut à peu près l'état de Rome sous Othon le Grand, Othon II. & Othon III. Les Allemands tenoient les Romains subjugués, & les Romains brisoient leurs fers dès qu'ils le pouvoient.

Un Consul nommé Crescentius, fils du Pape Jean X. & de la fameuse Marozie, prenant avec ce titre de Consul la haine de la Royauté, arma Rome contre Othon II. Il fit mourir en prison Benoit

noit VI. créature de l'Empereur; & l'autorité d'Othon quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné la Chaire Romaine au Chancelier de l'Empire en Italie, qui fut Pape sous le nom de Jean XIV. Ce malheureux Pape fut une nouvelle victime que le Parti Romain immola. Le Pape Boniface VIII. créature du Consul Crescentius déjà souillé du sang de Benoit VI. fit encore périr Jean XIV. Les tems de Caligula, de Néron, de Vitellius, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les horreurs de ces Papes sont obscures comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouoient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des Césars avoient pour théâtre le Monde connu.

Crescentius maintint quelque tems l'ombre la République Romaine. Il chassa du Siége Pontifical Grégoire IV. neveu de l'Em-

pereur Othon III. Mais enfin Rome fut encore assiégée & prise, Crescentius attiré hors du Château Saint Ange sur l'espérance d'un accommodement & sur la foi des sermens de l'Empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds, & le nouveau Pape élu par les Romains, sous le nom de Jean XV. eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jetta en cet état du haut du Château Saint Ange dans la Place.

Les Romains renouvellérent alors à Othon III. les sermens faits à Othon I. & à Charlemagne.

Après les trois Othons, ce combat de la domination Allemande, & de la liberté Italique, resta longtems dans les mêmes termes. Sous les Empereurs Henri II. de Baviére, Conrad II. le Salique, dès qu'un Empereur étoit occupé en Allemagne, il s'élevoit un parti en Italie. Henri II. y vint comme les Othons dissiper des factions, confir-

firmer aux Papes les donations des Empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la Papauté étoit à l'encan, ainsi que presque tous les autres Evêchés.

Benoit VIII. Jean XIX. l'achetérent publiquement l'un après l'autre: ils étoient fréres de la maison des Marquis de Toscane, toujours puissante à Rome depuis le tems de Marozie.

Après leur mort, pour perpétuer le Pontificat dans leur maison 1034.
on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'étoit Benoit IX. qui eut l'Evêché de Rome de la même maniére, qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des Bénéfices pour des enfans.

Ce desordre n'eut point de bornes. On vit sous le Pontificat de ce Benoit IX. deux autres Papes élus à prix d'argent, & trois Papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par un accord

heureux qui étouffa une guerre civile, ces trois Papes s'accordérent à partager les revenus de l'Eglise, & à vivre en paix, chacun avec sa Maîtresse.

Ce Triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la Papauté au Diacre Gratien, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune Benoit IX. avoit été élu longtems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payoit alors à Rome, qu'on appelloit le *Denier de Saint Pierre*, à quoi un Roi Danois d'Angleterre, nommé Etelvolft, Edelvolf ou Ethelulfe s'étoit soumis en 852.

Ce Gratien qui prit le nom de Gregoire VI. & qui passe pour s'être conduit très-sagement, jouissoit paisiblement du Pontificat,
1046. lorsque l'Empereur Henri III. fils de

de Conrad II. le Salique, vint à Rome.

Jamais Empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa Gregoire VI. que les Romains aimoient, & nomma Pape Suidger son Chancelier Evêque de Bamberg sans qu'on osât murmurer.

Après la mort de cet Allemand, 1048.
qui parmi les Papes est appellé Clément II. l'Empereur qui étoit en Allemagne, y créa Pape un Bavarois nommé Popon: c'est Damaze II. qui avec le Brevet de l'Empereur alla se faire reconnoître à Rome. Il le fut malgré ce Benoit IX. qui vouloit encore rentrer dans la Chaire Pontificale après l'avoir vendue.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son intronisation, l'Empereur donna la Papauté à son cousin Brunon de la Maison de Lorraine, qu'il transféra de l'Evêché de Toul à celui de Rome avec une autorité absolue.

DE LA FRANCE

VERS LE TEMS DE

HUGUES CAPET.

PEndant que l'Allemagne commençoit à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avoient aucune, la France devenoit comme l'Allemagne un Gouvernement entiérement féodal.

Ce Royaume s'étendoit des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la Mer Britannique & des Pyrenées au Rhône. C'étoit alors ses bornes; car quoique tant d'Historiens prétendent que ce grand Fief de la France alloit par-delà les Pyrenées jusqu'à l'Ebre, il ne paroît point du tout que les Espagnols de ces Provinces entre l'Ebre & les Pyrenées fussent soumis au foible Gou-

Gouvernement de France en combattant contre les Mahométans.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étoient compris, étoit un assez grand Royaume, mais il s'en falloit beaucoup que le Roi de France fût un grand Souverain. Louis, le dernier des descendans de Charlemagne, n'avoit plus pour tout domaine que les Villes de Laon, de Soissons, & quelques Terres qu'on lui contestoit. L'hommage rendu par la Normandie, ne servoit qu'à faire un Roi vassal qui auroit pu soudoyer son Maître. Chaque Province avoit ou ses Comtes ou ses Ducs héréditaires; celui qui n'avoit pu se saisir que de deux ou trois Bourgades, rendoit hommage aux usurpateurs d'une Province; & qui n'avoit qu'un Château, relevoit de celui qui avoit usurpé une Ville.

Le tems & la nécessité établirent que les Seigneurs des grands

Fiefs marcheroient avec des troupes au secours du Roi. Tel Seigneur devoit 40 jours de service, tel autre 25; les arriéres-vassaux marchoient aux ordres de leurs Seigneurs immédiats. Mais si tous ces Seigneurs particuliers servoient l'Etat quelques jours, ils se faisoient la guerre entre eux presque toute l'année. Envain les Conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnérent souvent des choses justes, avoient réglé qu'on ne se battroit point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les tems de Pâques & dans d'autres solemnités, ces réglemens n'étant point appuyés d'une justice coërcitive, étoient sans vigueur. Chaque Château étoit la Capitale d'un petit Etat de Brigands, chaque Monastére étoit en armes: leurs Avocats qu'on appelloit Avoyers, institués dans les premiers tems pour présenter leurs requêtes au Prince & ménager leurs affaires, étoient les Gé-

Généraux de leurs troupes : les Moiſſons étoient ou brulées, ou coupées avant le tems, ou défendues l'épée à la main : les Villes preſque réduites en ſolitude, & les Campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il ſemble que ce Royaume ſans Chef, ſans police, ſans ordre, dût être la proie de l'Etranger ; mais une anarchie preſque ſemblable dans tous les Royaumes, fit ſa ſureté ; & quand ſous les Othons l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres inteſtines l'occupérent.

C'eſt de ces tems barbares que nous tenons l'uſage de rendre hommage pour une Maiſon & pour un Bourg au Seigneur d'un autre Village. Un Praticien, un Marchand qui ſe trouve poſſeſſeur d'un ancien Fief, reçoit foi & hommage d'un autre Fermier ou d'un Pair du Royaume qui aura acheté un arriére-fief dans ſa cenſive. Les

loix de Fiefs ne subsistent plus ; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore : dans la plupart des Tribunaux on admet cette maxime, *nulle Terre sans Seigneur*, comme si ce n'étoit pas assez d'appartenir à la Patrie.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits Tyrans, les armées dont la principale force avoit été l'Infanterie sous Charlemagne, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la Cavalerie. On ne connut plus que les Gens d'armes ; les Gens de pied n'avoient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval ils n'étoient point armés.

Les moindres possesseurs de Chatellenies ne se mettoient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvoient, & le faste consistoit alors à mener avec soi des

Ecu-

Ecuyers qu'on appella *vaslets* du mot *vassalet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassars, les cuissars furent une partie de l'habillement. On prétend que Charlemagne en avoit eu; mais ce fut vers l'an mille que l'usage en fut commun.

Quiconque étoit riche devint presqu'invulnérable à la guerre, & c'étoit alors qu'on se servit plus que jamais de massues pour assommer ces Chevaliers que les pointes ne pouvoient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les Paysans qu'on traînoit à la guerre, seuls exposés & méprisés, servoient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux plus estimés qu'eux, furent bardés de fer,

fer, leur tête fut armée de champfrain.

On ne connut guéres alors de loix que celles que les plus puissans firent pour le service des Fiefs. Tous les autres objets de la Justice distributive furent abandonnés au caprice des Maîtres-d'hôtel, Prévôts, Baillis, nommés par les possesseurs des Terres.

Les Sénats de ces Villes qui sous Charlemagne & sous les Romains avoient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque partout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté longtems à ces principaux du Sénat des Villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des Fiefs.

Le terme de Pair commençoit alors à s'introduire dans la Langue Gallo-Tudesque, qu'on parloit en France. Il venoit du mot Latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrére*. On ne s'en étoit servi que dans ce sens sous la premiére & la seconde Race des Rois de France.

Les

Les enfans de Louis le Débonnaire s'appellérent *pares* dans une de leurs entrevues l'an 851; & long-tems auparavant Dagobert donne le nom de *pairs* à des Moines. Godegrand, Evêque de Metz du tems de Charlemagne, appelle *Pairs* des Evêques & des Abbés, ainsi que le marque le savant Du Cange.

Les Vassaux d'un même Seigneur s'accoutumérent donc à s'appeller *Pairs*.

Alfred le Grand avoit établi en Angleterre les Jurés, c'étoit des Pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choisissoit douze hommes de sa profession pour être juges. Quelques Vassaux en France en uférent ainsi, mais le nombre des Pairs n'étoit pas pour cela déterminé à douze. Il y en avoit dans chaque Fief autant que de Barons qui relevoient du même Seigneur, & qui étoient Pairs entre eux, mais non Pairs de leur Seigneur féodal.

Les

Les Princes qui rendoient un hommage immédiat à la Couronne, tels que les Ducs de Guyenne, de Normandie, de Bourgogne, les Comtes de Flandres, de Toulouse, étoient donc en effet des Pairs de France.

Hugues Capet n'étoit pas le moins puissant. Il possédoit depuis longtems le Duché de France, qui s'étendoit jusqu'en Touraine. Il étoit Comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnoient encore une grande autorité dans ces Provinces. Son frére avoit ce qui compose aujourd'hui le Duché de Bourgogne. Son grand-pére Robert le Fort, & son grand-oncle Eudes ou Odon, avoient tous deux porté la couronne du tems de Charles le Simple. Hugues son pére, surnommé l'Abbé à cause des Abbaïes de St. Denis, de St. Martin de Tours, de St. Germain des Prez, & de tant d'autres qu'il possédoit, avoit é-

branlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire, que depuis l'année 810, où le Roi Eudes commença son régne, sa Maison a gouverné sans interruption; & que si on excepte Hugues l'Abbé qui ne voulut pas prendre la Couronne Royale, elle forme une suite de Souverains de plus de 850 ans, filiation unique parmi les Rois.

On sait comment Hugues Capet, Duc de France, Comte de Paris, enleva la couronne au Duc Charles oncle du dernier Roi Louis V. Si les suffrages eussent été libres, le sang de Charlemagne respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, Charles auroit été Roi de France. Ce ne fut point un Parlement de la Nation qui le priva du droit de ses ancêtres; ce fut ce qui fait & défait les Rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que Louis, ce dernier Roi du Sang Carlovingien, étoit prêt à finir à l'âge de 23 ans sa vie obscure

par

par une maladie de langueur ; Hugues Capet aſſembloit déjà ſes forces ; & loin de recourir à l'autorité d'un Parlement, il ſut diſſiper avec des troupes un Parlement qui ſe tenoit à Compiégne pour aſſurer la ſucceſſion à Charles. La lettre de Gerbert, depuis Archevêque de Rheims & Pape ſous le nom de Sylveſtre II. déterrée par Ducheſne, en eſt un témoignage autentique.

Charles Duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui compoſoient la baſſe Lorraine, ſuccomba ſous un rival plus puiſſant & plus heureux que lui ; trahi par l'Evêque de Laon, ſurpris & livré à Hugues Capet, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette baſſe Lorraine, furent les derniers Princes de la poſtérité maſculine de Charlemagne. Hugues Capet devenu Roi de ſes Pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

ETAT

ETAT
DE LA
FRANCE
AU X. & XI. SIECLES.

LA France démembrée languit dans des malheurs obscurs depuis Charles le Gros jusqu'à Philippe I. arriére-petit-fils de Hugues Capet, près de 250 années. Nous verrons si les Croisades qui signalérent le régne de Philippe I. à la fin de l'XI. Siécle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque Seigneur un peu considérable faisoit battre monnoie, mais c'étoit à qui l'altéreroit. Les belles Manufactures étoient en Gré-

ce

ce & en Italie. Les François ne pouvoient les imiter dans des Villes ſans privilége, & dans un Pays ſans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'attention d'un Citoyen eſt l'excommunication du Roi Robert. Il avoit épouſé Berthe ſa couſine au quatriéme degré ; mariage en ſoi légitime, & de plus néceſſaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouſer leurs niéces, & acheter au prix ordinaire les diſpenſes à Rome, comme ſi Rome avoit des droits ſur des mariages qui ſe font à Paris. Le Roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'Egliſe Romaine dans l'aviliſſement & les ſcandales où elle étoit plongée, oſa impoſer au Roi une pénitence de ſept ans, lui ordonna de quitter ſa femme, l'excommunia en cas de refus. Le Pape interdit tous les Evêques qui avoient aſſiſté à

ce

ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace paroît incroyable, mais l'ignorante ſuperſtition de ces tems peut l'avoir ſouffert, & la politique peut l'avoir cauſée. Gregoire V. qui fulmina cette excommunication, étoit Allemand, & gouverné par Gerbert ci-devant Archevêque de Rheims, ennemi de la Maiſon de France. L'Empereur Othon III. peu ami de Robert, aſſiſta lui-même au Concile où l'excommunication fut prononcée : tout cela fait croire que la Raiſon d'Etat eut autant de part à cet attentat, que le fanatiſme.

Les Hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les Courtiſans du Roi & ſes propres Domeſtiques l'abandonnérent, & qu'il ne lui reſta que deux Serviteurs qui jettoient au feu le reſte de ſes repas,

pas, ayant horreur de ce qu'avoit touché un excommunié. Quelque dégradée que fût alors la Raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier Auteur qui a écrit cet excès de l'abrutissement de la Cour de France, est le Cardinal Pierre Damien, qui n'écrivit que 64 ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la Reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du Pape, & la foiblesse du Roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un Etat que quand ils trouvent des matiéres combustibles. Il n'y en avoit point alors, mais peutêtre Robert craignit-il qu'il ne s'en formât.

La condescendance du Roi Robert enhardit tellement les Papes, que

que son petit-fils Philippe I. fut excommunié comme lui. D'abord le fameux Gregoire VII. le menaça de le déposer en 1075, s'il ne se justifioit de l'accusation de simonie devant ses Nonces. Un autre Pape l'excommunia en effet. Philippe s'étoit dégoûté de sa femme, & étoit amoureux de Bertrade épouse du Comte d'Anjou. Il se servit du ministére des loix pour casser son mariage sous prétexte de parenté, & Bertrade sa Maîtresse fit casser le sien avec le Comte d'Anjou sous le même prétexte.

Le Roi & sa Maîtresse furent ensuite mariés solemnellement par les mains d'un Evêque de Bayeux. Ils étoient condamnables, mais ils avoient au moins rendu ce respect aux loix, que de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un Pape avoit excommunié Robert pour avoir épousé

té sa parente, & un autre Pape excommunia Philippe pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Urbain II. qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres Etats du Roi, à Clermont en Auvergne, où il venoit chercher un azile, & dans ce même Concile où nous verrons qu'il prêcha la Croisade.

Cependant il ne paroît point que Philippe excommunié ait été en horreur à ses Sujets ; c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général, où l'on dit que le Roi Robert avoit été réduit.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du Roi Henri pére de Philippe avec une Princesse Moscovite. Les Moscovites ou Russes commençoient à être Chrétiens, mais ils n'avoient aucun commerce avec le reste de l'Europe. Ils habitoient au-delà de la

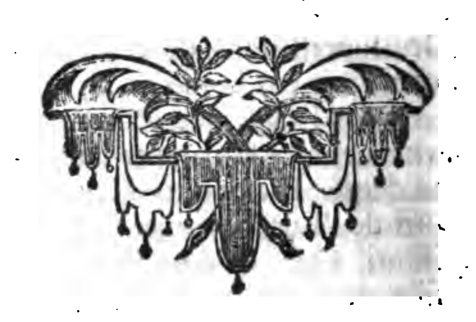
Po-

Pologne, à peine Chrétienne elle-même, & ſans aucune correſpondance avec la France. Cependant le Roi Henri envoya juſqu'en Ruſſie demander la fille du Souverain, à qui les autres Européens donnoient le titre de Duc, auſſi bien qu'au Chef de la Pologne. Les Ruſſes le nommoient dans leur langage *Tzaar*, dont on a fait depuis le mot de *Czar*. On prétend que Henri ſe détermina à ce mariage, dans la crainte d'eſſuyer des querelles Eccléſiaſtiques. De toutes les ſuperſtitions de ces tems-là, ce n'étoit pas la moins nuiſible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouſer ſa parente au ſeptiéme dégré. Preſque tous les Souverains de l'Europe étoient parens de Henri. Quoi qu'il en ſoit, Anne fille de Jaraſlau Czar de Moſcovie fut Reine de France; & il eſt à remarquer qu'après la mort de ſon mari, elle n'eut point la

1060. Régence & n'y prétendit point.

Les loix changent selon les tems. Ce fut le Comte de Flandres, un des Vassaux du Royaume, qui en fut Régent. La Reine veuve se remaria à un Comte de Crepi. Tout cela seroit singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

Ni Henri, ni Philippe I. ne firent rien de mémorable, mais de leur tems leurs Vassaux & Arriéres-vassaux conquirent des Royaumes.



CON-

CONQUETE DE LA SICILE PAR LES NORMANDS.

LE goût des pélérinages & des avantures régnoit alors. Quelques Normands ayant été en Palestine vers l'an 983, passérent à leur retour sur la Mer de Naples dans la Principauté de Salerne. Les Seigneurs de ce petit Etat l'avoient usurpé sur les Empereurs de Constantinople. Gaimar, Prince de Salerne, étoit assiégé dans sa Capitale par les Mahométans. Les Avanturiers Normands lui offrirent leurs services, & l'aidérent à faire lever le siége. De retour chez eux, comblés des présens du Prince, ils engagérent d'autres Avanturiers à chercher leur fortune à

ſon ſervice. Peu à peu les Normands reprirent l'habitude de leurs péres de paſſer les mers. Un d'eux, nommé Raoul, alla l'an 1016 avec une troupe choiſie offrir au Pape Benoit VIII. ſes ſervices contre les Mahométans. Le Pape le pria de le ſecourir plutôt contre l'Empereur d'Orient, qui dépouillé de tout en Occident ſoutenoit encore quelques droits contre l'Egliſe dans la Calabre & dans la Pouille. Les Normands auxquels il étoit très-indifférent de ſe battre contre des Muſulmans, ou contre des Chrétiens, ſervirent très-bien le Pape contre leur ancien Souverain. Bientôt après Tancréde de Hauteville, du territoire de Coutance en Normandie, alla dans la Pouille avec pluſieurs de ſes enfans, vendant toujours leurs ſervices à qui les payoit le mieux. Ils paſſérent des petites armées du Duc de Capoue à celles du Duc de Salerne; ils ſervirent contre les Sarraſins, s'armé-

mérent enſuite contre les Grecs, & enfin contre les Papes, ayant pour ennemi tous ceux qu'ils pouvoient dépouiller.

Le Pape Léon IX. ſe ſervit contre eux d'excommunications. Guillaume Fierabra fils de Tancréde, & ſes fréres Humfroy, Robert & Richard, Chefs de ces Normands, après avoir vaincu la petite armée du Pape, l'aſſiégérent dans un Château près de Bénévent, le prirent priſonnier, le gardérent plus d'une année, & ne le relâchérent que quand il fut attaqué d'une maladie, dont il alla mourir à Rome.

Il fallut bientôt que la Cour de Rome pliât ſous ces nouveaux uſurpateurs. Elle leur céda une partie des patrimoines que les Empereurs d'Occident lui avoient donné ſans en être les maîtres. 1059.

Le Pape Nicolas II. alla lui-même dans la Pouille trouver ces Normands, toujours excommuniés & toujours donnant la loi. Il céda à

Richard la Principauté de Capoue, à Robert Guichard la Pouille, la Calabre & la Sicile entiére, que Robert Guichard commençoit à conquérir sur les Sarrasins. Robert se soumit de son côté envers le Pape à la redevance perpétuelle de douze deniers monnoie de Pavie pour chaque paire de bœufs dans tous les Pays qu'on lui cédoit, & lui fit hommage de ce que ses fréres & lui avoient conquis sur les Chrétiens & sur les Mahométans. Enfin en 1101 Roger, petit-fils de Tancréde & frére de ce Boemond si célébre dans les Croisades, acheva de conquérir sur les Mahométans toute la Sicile, dont les Papes sont demeurés toujours Seigneurs Suzerains.



CON-



CONQUETE DE L'ANGLETERRE PAR GUILLAUME DUC DE NORMANDIE.

TAndis que de ſimples Citoyens de Normandie fondoient ſi loin des Royaumes, leurs Ducs en acquéroient un plus beau, ſur lequel les Papes oſérent prétendre le même droit que ſur la Sicile. La Nation Britannique étoit, malgré ſa fierté, deſtinée à ſe voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'Alfred arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confuſion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ſes premiers vainqueurs, & les Danois ſes uſurpateurs nouveaux, s'en diſpu-

toient toujours la possession, & de nouveaux Pirates Danois venoient encore souvent partager les dépouilles. Ces Pirates continuoient d'être si terribles & les Anglois si foibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez longtems en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appellé Argent Danois, *Danngeld*.

Canut Roi de Dannemarc qu'on a nommé le Grand, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit sous sa domination en 1017 le Dannemarc & l'Angleterre. Les naturels Anglois furent traités alors comme des esclaves. Les Auteurs de ce tems avouent que quand un Anglois rencontroit un Danois, il fal-

falloit qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Danois eût passé.

La race de Canut ayant manqué en 1041, les Etats du Royaume reprenant leur liberté, déférérent la couronne à Edouard, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle le Saint & le Confesseur. Une des grandes fautes ou un des grand malheurs de ce Roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme Edithe, fille du plus puissant Seigneur du Royaume. Il haïssoit sa femme ainsi que sa propre mére pour des raisons d'Etat, & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avoit fait vœu de chasteté : vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un Roi qui avoit besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Les mœurs & les usages de ce tems-là ne ressemblent en rien aux

nôtres. Guillaume VIII. Duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce Royaume, n'en avoit pas même sur la Normandie, si la naissance donnoit les droits. Son pére le Duc Robert qui ne s'étoit jamais marié, l'avoit eu de la fille d'un Péletier de Falaise, que l'Histoire appelle *Harlot*, terme qui signifioit & signifie encore aujourd'hui en Anglois *concubine* ou *femme publique*. Ce bâtard reconnu du vivant de son pére pour héritier légitime, se maintint par son habileté & par sa valeur contre tous ceux qui lui disputoient son Duché. Il régnoit paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendoit hommage. Lorsqu'Edouard le Confesseur étant mort, il prétendit au Royaume d'Angleterre, le droit de succession ne paroissoit alors établi dans aucun Etat de l'Europe. La couronne d'Allemagne étoit élective, l'Espagne étoit par-

partagée entre les Chrétiens & les Musulmans. La Lombardie changeoit chaque jour de Maître. La Race Carlovingienne détrônée en France, faisoit voir ce que peut la force contre le droit du sang. Edouard le Confesseur n'avoit point joui du trône à titre d'héritage. Harald successeur d'Edouard n'étoit point de sa race, mais il avoit le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la Nation. Guillaume le Bâtard n'avoit pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette Ile, le Roi Edouard avoit fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disoit encore qu'autrefois il avoit délivré de prison Harold, & qu'il lui avoit cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses foibles raisons d'une forte armée.

Les Barons de Normandie as-

 sem-

ſemblés en forme d'Etats, refuſérent de l'argent à leur Duc pour cette expédition, parce que s'il ne réuſſiſſoit pas, la Normandie en reſteroit apauvrie, & qu'un heureux ſuccès la rendroit Province d'Angleterre; mais pluſieurs Normands hazardérent leur fortune avec leur Duc. Un ſeul Seigneur nommé Fiz Othbern équipa quarante vaiſſeaux à ſes dépens. Le Comte de Flandre, beau-pére du Duc Guillaume, le ſecourut de quelque argent. Le Pape même entra dans ſes intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'oppoſeroient aux deſſeins de Guillaume. Enfin il partit de Saint Valeri avec une flotte nombreuſe. On ne ſait combien il avoit de vaiſſeaux, ni de ſoldats. Il aborda ſur les côtes de Suſſex, &
14 Octobre 1066. bientôt après ſe donna dans cette Province la fameuſe bataille de Haſtings, qui décida ſeule du ſort de l'Angleterre. Les Anglois ayant leur Roi Harold à leur tête, & les Nor-

Normands conduits par leur Duc, combattirent pendant douze heures. La gendarmerie qui commençoit à faire ailleurs la force des armées, ne paroît pas avoir été employée dans cette bataille. Les Chefs y combattirent à pied, Harold & deux de ses fréres y furent tués. Le vainqueur s'aprocha de Londres, portant devant lui une banniére benite, que le Pape lui avoit envoyée. Cette banniére fut l'étendart auquel tous les Evêques se ralliérent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le Magistrat de Londres lui offrir la couronne qu'on ne pouvoit refuser au vainqueur.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées signalérent son régne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même es-

clavage. Les Normands qui avoient eu part à sa victoire, partagérent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces Familles Normandes, dont les descendans ou du-moins les noms subsistent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des Sujets, de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cens mille livres sterling; ce qui seroit aujourd'hui environ cinq millions sterling, & plus de cent millions de France. Il est évident qu'en cela les Historiens se sont trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un si gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du Gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que Guillaume abolit toutes les loix du Pays pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna

qu'on

qu'on plaidât en Normand, & depuis lui tous les Actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du Pays. Des Ecoles de la Langue Normande furent établies dans toutes les Villes & les Bourgades. Cette langue étoit le François mêlé d'un peu de Danois : idiôme barbare, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend qu'il traitoit non seulement la Nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectoit encore des caprices tiranniques. On en donne pour exemple la *Loi du couvre-feu*, par laquelle il falloit au son de la cloche éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police Ecclésiastique, établie presque dans tous les anciens Cloîtres du Pays du Nord. Les maisons étoient bâties de bois,

&c

& la crainte du feu étoit un objet des plus importans de la Police générale.

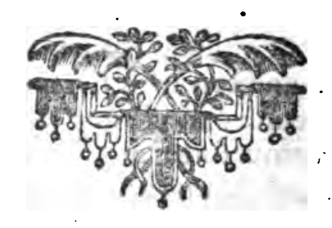
On lui reproche encore d'avoir détruit tous les Villages qui se trouvoient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une Forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les Historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plan d'arbres devienne une Forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette Forêt en 1080, il avoit alors 63 ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des Villages pour semer quinze lieues en bois dans l'espérance d'y chasser un jour?

Le Conquérant de l'Angleterre fut la terreur du Roi de France Philippe I. qui voulut abaisser trop tard un Vassal si puissant, & se jetta sur le Mayne, qui dépendoit alors

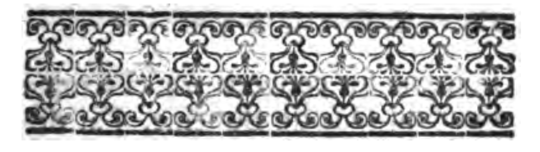
alors de la Normandie. Guillaume repassa la mer, reprit le Mayne, & contraignit le Roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la Cour de Rome n'éclatérent jamais plus singuliérement qu'avec ce Prince. Le Pape Gregoire VII. prit le tems qu'il faisoit la guerre à la France pour demander qu'il lui rendît hommage du Royaume d'Angleterre. Cet hommage étoit fondé sur cet ancien Denier de Saint Pierre, qu'une partie de l'Angleterre payoit à l'Eglise de Rome. Il revenoit à environ trois livres de notre monnoie par chaque maison, aumône trop forte que les Papes regardoient comme un tribut. Guillaume le Conquérant fit dire au Pape, qu'il pourroit bien continuer l'aumône, mais au lieu de faire hommage il fit défense en Angleterre de ne reconnoître d'autre Pape que celui qu'il aprouveroit.

roit. La propoſition de Gregoire VII. devint par-là ridicule à force d'être audacieuſe. C'eſt ce même Gregoire VII. qui bouleverſoit l'Europe pour élever le Sacerdoce au-deſſus de l'Empire; mais avant de parler de cette querelle mémorable & des Croiſades qui prirent naiſſance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étoient les autres Pays de l'Europe.



DE



DE L'ETAT OU ETOIT L'EUROPE AU X. ET XI. SIECLES.

LA Ruſſie avoit embraſſé le Chriſtianiſme à la fin du VIII. Siécle. Les femmes étoient deſtinées à convertir les Royaumes. Une ſœur des Empereurs Baſile & Conſtantin, mariée au pére de ce Czar Jaraſlau, dont j'ai parlé, obtint de ſon mari qu'il ſe feroit batizer. Les Ruſſes eſclaves de leur Maître l'imitérent, mais ils ne prirent du Rit Grec que les ſuperſtitions.

Environ dans ce tems-là une femme attira encore la Pologne au Chriſtianiſme. Miceſlas Duc de Po-

Pologne fut converti par sa femme sœur du Duc de Bohême. J'ai déjà remarqué que les Bulgares avoient reçu la foi de la même maniére. Giselle sœur de l'Empereur Henri fit encore Chrétien son mari Roi de Hongrie dans la premiére année du XI. Siécle; ainsi il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son Christianisme.

La Suéde chez qui elle avoit été prêchée dès le IX. Siécle, étoit redevenue idolâtre. La Bohême & tout ce qui est au Nord de l'Elbe, renonça au Christianisme en 1013. Toutes les Côtes de la Mer Baltique vers l'Orient étoient Payennes. Les Hongrois en 1047 retournérent au Paganisme. Mais toutes ces Nations étoient beaucoup plus loin encore d'être polies, que d'être Chrétiennes.

La Suéde, probablement depuis longtems épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Eu-

l'Europe fut inondée, paroît dans le VIII. IX. X. & XI. Siécles comme ensévelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins ; elle n'a part à aucun grand événement, & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne beaucoup plus barbare que Chrétienne conserva jusqu'au XIII. Siécle toutes les coutumes des anciens Sarmates, de tuer leurs enfans qui naissoient imparfaits, & les vieillards invalides. Qu'on juge par-là du reste du Nord.

L'Empire de Constantinople n'étoit ni plus resserré ni plus agrandi que nous l'avons vu au IX. Siécle. A l'Occident il se défendoit contre les Bulgares, à l'Orient & au Nord contre les Turcs & les Arabes.

On a vu en général ce qu'étoit l'Italie : des Seigneurs particuliers partageoient tout le Pays depuis Rome jusqu'à la Mer de la Calabre ;

bre ; & les Normands en avoient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernoient par leurs Magistrats sous des Comtes ou sous des Ducs nommés par les Empereurs. Bologne étoit plus libre.

La Maison de Morienne dont descendent les Ducs de Savoye, Rois de Sardaigne, commençoit à s'établir. Elle possédoit comme Fief de l'Empire la Comté héréditaire de Savoye & de Maurienne, depuis que Humbert aux blanches mains, tige de cette Maison, avoit eu en 888 ce petit démembrement du Royaume de Bourgogne.

Les Suisses & les Grisons détachés aussi de ce même Royaume, obéissoient aux Baillis que les Empereurs nommoient.

Deux Villes maritimes d'Italie commençoient à s'élever non par ces invasions subites qui ont fait les droits de presque tous les Princes

qui ont passé en revue, mais par une industrie sage qui dégénéra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux Villes étoient Gennes & Venise. Gennes célébre du tems des Romains, regardoit Charlemagne comme son restaurateur. Cet Empereur l'avoit rebâtie quelque tems après que les Goths l'avoient détruite. Gouvernée par des Comtes sous Charlemagne & ses premiers descendans, elle fut saccagée au X. Siécle par les Mahométans, & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'étoit un Port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le Négoce qui l'avoit fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une République. Elle prit l'Ile de Corse sur les Arabes, qui s'en étoient emparés. C'est ici qu'il faut se souvenir que Louis le Débonnaire avoit donné la Corse aux Papes. Ils exigérent un tribut des Génois pour cette Ile. Les Génois payé-

rent

rent ce tribut au commencement de l'XI. Siécle, mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le Pontificat de Lucius II. Enfin leur ambition croissant avec leurs richesses, de Marchands ils voulurent devenir Conquérans.

La Ville de Venise bien moins ancienne que Gennes affectoit le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissoit de la gloire solide d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugiérent au commencement du V. Siécle, quand les Goths ravageoient l'Italie. Il n'y avoit pour toute Ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'étoit point encore connu. Ce Rialto bien loin d'être libre, fut pendant trente années une simple Bourgade appartenant à la Ville de Padoue, qui le gouvernoit par des Consuls. La vicissitude des cho-

ses

ſes a mis depuis Padoue ſous le joug de Veniſe.

Il n'y a aucune preuve que ſous les Rois Lombards Veniſe ait eu une liberté reconnue. Il eſt plus vraiſemblable que ſes habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites Iles voiſines ne commencérent qu'en 709 à ſe gouverner par leurs Magiſtrats. Ils furent alors indépendans de Padoue, & ſe regardérent comme une République.

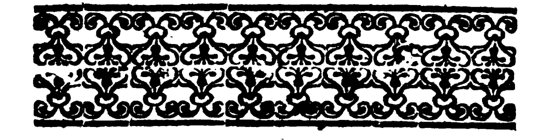
C'eſt en 709 qu'ils eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un Tribun du Peuple élu par des Bourgeois. Pluſieurs familles qui donnérent leur voix à ce premier Doge, ſubſiſtent encore. Elles ſont les plus anciens Nobles de l'Europe, ſans en excepter aucune Maiſon ; & prouvent que la Nobleſſe peut s'acquérir autrement qu'en poſſédant un Château, ou en payant des Patentes à un Souverain.

Héraclée fut le premier Siége de

cette République jusqu'à la mort de son troisiéme Doge. Ce ne fut que vers la fin du IX. Siécle que ces Insulaires retirés plus avant dans leurs lagunes, donnérent à cet assemblage de petites Iles qui formérent une Ville, le nom de Venise, du nom de cette côte qu'on appelloit *terræ Venetorum*. Les habitans de ces marais ne pouvoient subsister que par leur commerce. La nécessité fut l'origine de leur puissance. Il n'est pas assurément bien décidé que cette République fût alors indépendante. On voit que Bérenger reconnu quelque tems Empereur en Italie, accorda l'an 950 au Doge le privilége de battre monnoie. Ces Doges même étoient obligés d'envoyer aux Empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans, & Othon III. leur remit en 998 cette espéce de petit tribut. Mais ces légéres marques de vassalité n'ôtoient rien à la véritable puissance de Venise;

car

car tandis que les Vénitiens payoient un manteau d'étoffe d'or aux Empereurs, ils acquirent par leur argent & par leurs armes toute la Province d'Iſtrie, & preſque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguze, Narenta. Leur Doge prenoit vers le milieu du X. Siécle le titre de *Duc de Dalmatie*; mais ces conquêtes enrichiſſoient moins Veniſe que le Commerce, dans lequel elle ſurpaſſoit encore les Génois; car tandis que les Barons d'Allemagne & de France bâtiſſoient des donjons & opprimoient les peuples, Veniſe attiroit leur argent, en leur fourniſſant toutes les denrées de l'Orient. Les Mers étoient déjà couvertes de leurs vaiſſeaux, & elle s'enrichiſſoit de l'ignorance & de la barbarie des Nations Septentrionales de l'Europe.



DE L'ESPAGNE ET DES MAHOMETANS DE CE ROYAUME, JUSQU'AU COMENCEMENT DU XII. SIECLE.

L'Espagne étoit toujours partagée entre les Mahométans & les Chrétiens, mais les Chrétiens n'en avoient pas la quatriéme partie, & ce coin de terre étoit la Contrée la plus stérile. L'Asturie dont les Princes prenoient le titre de *Roi de Léon*, une partie de la vieille Castille gouvernée par des Comtes, Barcelonne & la moitié de la Catalogne aussi sous un Comte, la Navarre qui avoit un Roi, une partie de l'Arragon unis quelque tems à la Navarre, voilà ce qui

qui composoit les Etats des Chrétiens. Les Arabes possédoient le Portugal, la Murcie, l'Andalousie, Valence, Grenade, Tortose, & s'étendoient au milieu des terres par-delà les montagnes de la Castille & de Sarragosse. Le séjour des Rois Mahométans étoit toujours à Cordoue. Ils y avoient bâti cette grande Mosquée, dont la voûte est soutenue de 365 Colonnes de marbre précieux, & qui porte encore parmi les Chrétiens le nom de la *Mosqueta*, Mosquée, quoiquelle soit devenue Cathédrale.

Les Arts y fleurissoient, les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnoient à la Cour des Rois Maures. Les Tournois, les Combats à la barriére sont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avoient des Spectacles, des Théatres, qui tout grossiers qu'ils étoient, montroient du-moins que les autres Peuples étoient moins polis que ces Mahométans. Cor-

doue étoit le ſeul Pays de l'Occident où la Géométrie, l'Aſtronomie, la Chimie, la Médecine fuſſent cultivées. Sanche le Gros, Roi de Léon, fut obligé de s'aller mettre à Cordoue en 956 entre les mains de ce fameux Médecin Arabe, qui invité par le Roi voulut que le Roi vînt à lui.

Cordoue eſt un Pays de délices arroſé par le Guadalquivir, où des forêts de citroniers, d'orangers, de grenadiers parfument l'air, & où tout invite à la molleſſe.

Le luxe & le plaiſir corrompirent enfin les Rois Muſulmans. Leur domination fut au X. Siécle, comme celle de preſque tous les Princes Chrétiens, partagée en petits Etats. Tolède, Murcie, Valence, Hueſca même, eurent leurs Rois. C'étoit le tems d'accabler cette puiſſance diviſée, mais les Chrétiens d'Eſpagne étoient plus diviſés encore. Ils ſe faiſoient une guerre continuelle, ſe réuniſſoient

pour

pour se trahir, & s'allioient souvent avec les Musulmans. Alphonse V. Roi de Léon, donna même l'année 1000 sa sœur Thérése en mariage au Sultan Abdala Roi de Toléde.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes Etats ; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut supléer à la force. C'est ainsi qu'un Sancho Garcias Comte de Castille empoisonna sa mére à la fin du X. Siécle, & que son fils Don Garcie fut poignardé par trois Seigneurs du Pays dans le tems qu'il alloit se marier.

Enfin en 1035 Ferdinand, fils de Sanche Roi de Navarre & d'Arragon, réunit sous sa puissance la

vieille Castille, dont sa famille avoit hérité par le meurtre de ce
1036. Don Garcie, & le Royaume de Léon dont il dépouilla son beaufrére, qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille devint un Royaume, & Léon en fut une Province. Ce Ferdinand, non content d'avoir ôté la couronne de Léon & la vie à son beaufrére, enleva aussi la Navarre à son propre frére, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce Ferdinand à qui les Espagnols ont prodigué le nom de *grand*, apparemment pour deshonorer ce titre trop prodigué aux usurpateurs.

Son pére Don Sanche, surnommé aussi le Grand pour avoir succédé aux Comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la Princesse des Asturies, s'étoit fait proclamer Empereur, & Don Ferdinand voulut aussi prendre ce titre. Il est sûr qu'il n'y a, ni ne peut y avoir de titre affecté aux

Sou-

Souverains, que ceux qu'ils veulent prendre, & que l'usage leur donne. Le nom d'Empereur signifioit par-tout l'héritier des Césars & le maître de l'Empire Romain, ou du-moins celui qui prétendoit l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre distinctif d'un Prince mal affermi, qui gouvernoit la quatriéme partie de l'Espagne.

L'Empereur Henri III. & non Henri II. comme le disent tant d'Auteurs, mortifia la fierté Espagnole, en demandant à Ferdinand l'hommage de ses petits Etats comme d'un Fief de l'Empire. Il est difficile de dire quelle étoit la plus mauvaise prétention, celle de l'Empereur Allemand, ou celle de l'Espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'Etat de Ferdinand resta un petit Royaume libre.

C'est sous le régne de ce Ferdinand que vivoit Rodrigue surnommé le Cid, qui en effet épousa de-

puis Chiméne, dont il avoit tué le pére. Tous ceux qui ne connoissent cette histoire que par la tragédie si célébre dans le siécle passé, croient que le Roi Don Ferdinand possédoit l'Andalousie.

Les fameux exploits du Cid furent d'abord d'aider Don Sanche fils aîné de Ferdinand à dépouiller ses fréres & ses sœurs de l'héritage que leur avoit laissé leur pére. Mais Don Sanche ayant été assassiné dans une de ces expédi-
1073. tions injustes, ses fréres rentrérent dans leurs Etats.

Ce fut alors qu'il y eut près de vingt Rois en Espagne soit Chrétiens soit Musulmans, & outre ces vingt Rois un nombre considérable de Seigneurs indépendans, qui venoient à cheval, armés de toutes piéces, & suivis de quelques Ecuyers offrir leurs services aux Princes ou aux Princesses qui étoient en guerre. Cette coutume, déja répandue en Europe, ne fut nulle part plus

plus accréditée qu'en Espagne. Les Princes à qui ces Chevaliers s'engageoient, leur ceignoient le baudrier, & leur faisoient présent d'une épée, dont ils leur donnoient un coup léger sur l'épaule. Les Chevaliers Chrétiens ajoûtérent d'autres cérémonies à l'accolade. Ils faisoient la veille des armes devant un autel de la Vierge. Les Musulmans se contentoient de se faire ceindre un cimeterre. Ce fut-là l'origine des Chevaliers errans, & de tant de combats particuliers. Le plus célébre fut celui qui se fit après la mort du Roi Don Sanche, assassiné en assiégeant sa sœur Ouraca dans la Ville de Zamore. Trois Chevaliers soutinrent l'innocence de l'Infante contre Don Diégue de Lare qui l'accusoit. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en présence des Juges nommés de part & d'autre. Don Diége renversa & tua deux des Chevaliers de l'Infante, & le

cheval du troisiéme ayant les rênes coupées & emportant son Maître hors des barriéres, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de Chevaliers le Cid fut celui qui se distingua le plus contre les Musulmans. Plusieurs Chevaliers se rangérent sous sa banniére, & tous ensemble avec leurs Ecuyers & leurs Gendarmes composoient une armée couverte de fer, montée sur les plus beaux chevaux du Pays. Le Cid vainquit plus d'un petit Roi Maure, & s'étant ensuite fortifié dans la Ville d'Alcosar, il s'y forma une Souveraineté.

Enfin il persuada à son Maître Alfonse VI. Roi de la vieille Castille d'assiéger la Ville de Toléde, & lui offrit tous ses Chevaliers pour cette entreprise. Le bruit de ce siége & la réputation du Cid, appellérent de l'Italie & de la France beaucoup de Chevaliers & de Princes. Raimond Comte de Tou-

loufe, & deux Princes du fang de France de la branche de Bourgogne, vinrent à ce fiége. Le Roi Mahométan nommé Hiaja, étoit fils d'un des plus généreux Princes dont l'Hiftoire ait confervé le nom. Almamon fon pére avoit donné dans Tolède un afile à ce même Roi Alfonfe que fon frére Sanche perfécutoit alors. Ils avoient vécu longtems enfemble dans une amitié peu commune, & Almamon loin de le retenir, quand après la mort de Sanche il devint Roi & par conféquent à craindre, lui avoit fait part de fes tréfors. On dit même qu'ils s'étoient féparés en pleurant. Plus d'un Chevalier Mahométan fortirent des murs pour reprocher au Roi Alfonfe fon ingratitude envers fon bienfaiteur, & il y eut plus d'un combat fingulier fous les murs de Tolède.

Le fiége dura une année. Enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiteroit les Mufulmans 1085.

mans comme ils en avoient usé avec les Chrétiens; qu'on leur laisseroit leur Religion & leurs Loix. Promesse qu'on tint d'abord, & que le tems fit violer. Toute la Castille neuve se rendit ensuite au Cid, qui en prit possession au nom d'Alfonse; & Madrid, petite Place qui devoit un jour être la Capitale de l'Espagne, fut pour la premiére fois au pouvoir des Chrétiens.

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des priviléges qu'on appelle même encore en Espagne *franches*. Le Roi Alfonse fit aussi-tôt une assemblée d'Evêques, laquelle sans le concours du peuple autrefois nécessaire, élut pour Evêque de Tolède un Prêtre nommé Bernard, à qui le Pape Gregoire VII. conféra la Primatie d'Espagne à la priére du Roi. La conquête fut presque toute pour l'Eglise, mais le premier soin du Primat fut d'en abuser, en violant les conditions

que

que le Roi avoit jurées aux Maures. La grande Mosquée devoit rester aux Mahométans. L'Archevêque pendant l'absence du Roi, en fit une Eglise, & excita contre lui une sédition. Alfonse revint à Toléde, irrité contre l'indiscrétion du Prélat. Il alloit même le punir, & il fallut que les Mahométans à qui le Roi eut la sagesse de rendre la Mosquée, demandassent la grace de l'Archevêque.

Alfonse augmenta encore par un mariage les Etats qu'il gagnoit par l'épée du Cid. Soit politique, soit goût, il épousa Zaïd fille de Benabat nouveau Roi Maure d'Andalousie, & reçut en dot plusieurs Villes.

On lui reproche d'avoir conjointement avec son beaupére appellé en Espagne d'autres Mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire qu'il ait fait une si étrange faute contre la politique, mais tous

tous les Rois se conduisent quelquefois contre la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, une armée de Maures vient fondre d'Afrique en Espagne, & augmenter la confusion où tout étoit alors. Le Miramolin qui régnoit à Maroc, & dont la race y régne encore, envoie son Général Abénana au secours du Roi d'Andalousie. Ce Général trahit non seulement ce Roi même à qui il étoit envoyé, mais encore le Miramolin au nom duquel il venoit. Enfin le Miramolin irrité vient lui-même combattre son Général perfide, qui faisoit la guerre aux autres Mahométans, tandis que les Chrétiens étoient aussi divisés entre eux.

L'Espagne étoit déchirée par tant de Nations Mahométanes & Chrétiennes, lorsque le Cid Don Rodrigue à la tête de sa Chevalerie subjugua le Royaume de Valence. Il y avoit en Espagne peu de Rois plus puissans que lui, mais

il

il n'en prit pas le nom, soit qu'il préférât le titre de Cid, soit que l'esprit de Chevalerie le rendît fidéle au Roi Alfonse son Maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un Souverain, recevant des Ambassadeurs, & respecté de toutes les Nations. Après sa mort, arrivée l'an 1096, les Rois de Castille & d'Arragon continuérent toujours leurs guerres contre les Maures. L'Espagne ne fut jamais plus sanglante & plus désolée. Triste effet de l'ancienne conspiration de l'Archevêque Opas & du Comte Julien, qui faisoit au bout de 400 ans & fit encore longtems après les malheurs de l'Espagne.



DE

DE LA RELIGION
ET DE LA
SUPERSTITION
DE CES TEMS-LÀ.

LEs héréſies ſemblent être le fruit d'un peu de ſcience & de loiſir. On a vu que l'état où étoit l'Egliſe au X. Siécle, ne permettoit guéres le loiſir ni l'étude. Tout le monde étoit armé, & on ne ſe diſputoit que des richeſſes. Cependant en France, du tems du Roi Robert, il y eut quelques Prêtres, & entre autres un nommé Etienne, Confeſſeur de la Reine Conſtance, accuſés d'héréſie. On les appella Manichéens, pour leur donner un nom plus odieux; car ils n'enſeignoient rien des dogmes de Manès. C'étoit probablement des enthouſiaſtes, qui ten-

tendoient à une perfection outrée, pour dominer sur les esprits. C'est le caractére de tous les Chefs de Sectes. On leur imputa des crimes horribles & des sentimens dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connoît pas les dogmes. Ils furent juridiquement ac- 1028.
cusés de réciter les Lytanies à l'honneur des Diables, d'éteindre ensuite les lumiéres, de se mêler indifféremment, & de bruler le premier des enfans qui naissoient de ces incestes, pour en avaler les cendres. Ce sont à peu près les reproches qu'on faisoit aux premiers Chrétiens. Je crois que cette calomnie des Payens contre eux, étoit fondée sur ce que les Chrétiens faisoient quelquefois la Cêne, en mangeant d'un pain fait en forme de petits enfans pour représenter Jesus-Christ, comme il se pratique encore dans quelques Eglises Grecques. Ce qu'on peut receuillir de certain concernant les opi-

opinions des Hérétiques dont je parle, c'eſt qu'ils enſeignoient que Dieu n'étoit point en effet venu ſur la Terre, n'étoit ni mort ni reſſuſcité, & que du pain & du vin ne pouvoient devenir ſon corps & ſon ſang. Le Roi Robert & ſa femme Conſtance ſe tranſportérent à Orléans, où ſe tenoient quelques aſſemblées de ceux qu'on appelloit Manichéens. Les Evêques firent bruler treize de ces malheureux. Le Roi, la Reine, aſſiſtérent à ce ſpectacle indigne de leur majeſté. Jamais avant cette exécution on n'avoit en France livré au ſuplice aucun de ceux qui dogmatiſent ſur ce qu'ils n'entendent point. Il eſt vrai que Priſcillien au IV. Siécle avoit été condamné à la mort dans Tréves avec ſept de ſes diſciples. Mais la Ville de Tréves qui étoit alors dans les Gaules, n'eſt plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de Charlemagne. Ce qu'il faut obſerver, c'eſt

que

que Saint Martin de Tours ne voulut point communiquer avec les Evêques qui avoient demandé le ſang de Priſcillien. Il diſoit hautement qu'il étoit horrible de condamner des hommes à la mort, parce qu'ils ſe trompent. Il ne ſe trouva point de Saint Martin du tems du Roi Robert.

Il s'élevoit alors quelques légers nuages ſur l'Euchariſtie, mais ils ne formoient point encore d'orages. Je ne ſai comment ce ſujet de querelle avoit échappé à l'imagination ardente des Chrétiens Grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laiſſoit nulle priſe à cette métaphyſique cultivée par les Docteurs depuis qu'ils eurent adopté les idées de Platon. Ils avoient trouvé de quoi exercer cette philoſophie dans l'explication de la Trinité, dans la conſubſtantialité du Verbe, dans l'union des deux Natures & des deux Volontés, enfin dans l'abîme de la Prédeſtina-

tion.

tion. La question, Si du pain & du vin sont changés en la seconde personne de la Trinité, & par conséquent en Dieu? Si on mange & on boit cette seconde personne par la foi seulement? cette question, dis-je, étoit d'un autre genre, qui ne paroissoit pas soumis à la philosophie de ces tems. Aussi on se contenta de faire la Cêne le soir dans les premiers âges du Christianisme, & de communier à la Messe sous les deux espéces au tems dont je parle, sans avoir une idée fixe & déterminée sur ce mystére. Il paroît que dans beaucoup d'Eglises, & surtout en Angleterre, on croyoit qu'on ne mangeoit & qu'on ne buvoit JESUS-CHRIST que spirituellement. On trouve dans la Bibliothéque Bodléienne une Homélie du X. Siécle, dans laquelle sont ces propres mots. „ C'est véritablement par la con- „ sécration le corps & le sang de „ JESUS-CHRIST, non corporel- „ le-

„ lement, mais ſpirituellement. Le
„ corps dans lequel JESUS-
„ CHRIST ſoufrit & le corps Eu-
„ chariſtique ſont entiérement dif-
„ férens. Le premier étoit com-
„ poſé de chair & d'os animés par
„ une ame raiſonnable ; mais ce
„ que nous nommons Euchariſtie
„ n'a ni ſang, ni os, ni ame. Nous
„ devons donc l'entendre dans un
„ ſens ſpirituel".

Jean Scot, ſurnommé Eugéne parce qu'il étoit d'Irlande, avoit longtems auparavant ſous le régne de Charles le Chauve, & même, à ce qu'il dit par ordre de cet Empereur, ſoutenu la même opinion.

Du tems de Jean Scot, Ratram Moine de Corbie & d'autres avoient écrit ſur ce myſtére d'une maniére à laiſſer au moins douter s'ils croyoient ce qu'on appella depuis la *Préſence réelle.* Car Ratram dans ſon écrit adreſſé à l'Empereur Charles le Chauve, dit en termes exprès. „ C'eſt le corps de

„ JE-

„ Jesus-Christ qui eſt vu, re-
„ çu, & mangé non par les ſens
„ corporels, mais par les yeux de
„ l'eſprit fidéle".

On avoit écrit contre eux, & le ſentiment le plus commun étoit ſans-doute qu'on mangeoit le véritable corps de Jesus-Christ, puiſqu'on diſputoit pour ſavoir, ſi on le digéroit & ſi on le rendoit avec les excrémens.

Enfin Bérenger, Archidiacre de Tours, enſeigna vers 1050 par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de Jesus-Christ n'eſt point & ne peut être dans du pain & dans du vin. Cette propoſition révolta d'autant plus alors, que Bérenger ayant une très-grande réputation avoit d'autant plus d'ennemis. Celui qui ſe diſtingua le plus contre lui, fut Lanfranc de race Lombarde, né à Pavie, qui étoit venu chercher une fortune en France. Il balançoit la réputation de Bérenger. Voici comme il s'y prenoit

noit pour le confondre dans son Traité *de corpore Domini.*

„ On peut dire avec vérité que
„ le Corps de Notre Seigneur dans
„ l'Euchariſtie eſt le même qui eſt
„ ſorti de la Vierge, & que ce
„ n'eſt pas le même. C'eſt le mê-
„ me quant à l'eſſence & aux
„ propriétés de la véritable natu-
„ re, & ce n'eſt pas le même
„ quant aux eſpéces du pain &
„ du vin; de ſorte qu'il eſt le
„ même quant à la ſubſtance, &
„ qu'il n'eſt pas le même quant à
„ la forme.

Ce ſentiment de Lanfranc parut être celui de toute l'Egliſe. Bérenger fut condamné au Concile de Paris en 1050, condamné encore à Rome en 1079, & obligé de prononcer ſa retractation; mais cette retractation forcée ne fit que graver plus avant ces ſentimens dans ſon cœur. Il mourut dans ſon opinion, qui ne fit alors ni ſchiſme ni guerre civile. Le tem-

porel seul étoit le grand objet qui occupoit l'ambition des hommes. L'autre source qui devoit faire verser tant de sang, n'étoit pas encore ouverte.

On croit bien que l'ignorance de ces tems affermissoit les superstitions populaires. J'en rapporterai quelques exemples, qui ont longtems exercé la crédulité humaine. On prétend que l'Empereur Otton III. fit périr sa femme Marie d'Arragon pour cause d'adultére. Il est très-possible qu'un Prince cruel & dévot, tel qu'on peint Otton III. envoie au supplice sa femme moins débauchée que lui. Mais vingt Auteurs ont écrit, & Maimbourg a répété après eux, & d'autres ont répété après Maimbourg, que l'Impératrice ayant fait des avances à un jeune Comte Italien, qui les refusa par vertu, elle accusa ce Comte auprès de l'Empereur de l'avoir voulu séduire, & que le Com-

Comte fut puni de mort. La veuve du Comte, dit-on, vint la tête de son mari à la main demander justice & prouver son innocence. Cette veuve demanda d'être admise à l'épreuve du fer ardent. Elle tint tant qu'on voulut une barre de fer toute rouge dans ses mains sans se bruler ; & ce prodige servant de preuve juridique, l'Impératrice fut condamnée à être brulée vive.

Maimbourg auroit dû faire réflexion que cette fable est rapportée par des Auteurs qui ont écrit très-longtems après le régne d'Otton III. qu'on ne nomme pas seulement les noms de ce Comte Italien, & de cette veuve qui manioit si impunément des barres de fer rouge. Enfin quand même des Auteurs contemporains auroient autentiquement rendu compte d'un tel événement, ils ne mériteroient pas plus de croyance que les Sor-

ciers qui dépofent en justice qu'ils ont assisté au Sabat.

L'avanture de la barre de fer doit faire révoquer en doute le supplice de l'Impératrice Marie d'Arragon rapporté dans tant de Dictionnaires, d'Histoires, où dans chaque page le mensonge est joint à la vérité.

Le second événement est du même genre. On prétend que Henri II. successeur d'Otton III. éprouva la fidélité de sa femme Cunegunde, en la faisant marcher pieds nuds sur neuf socs de charrue rougis au feu. Cette histoire rapportée dans tant de Martirologes, mérite la même réponse que celle de la femme d'Otton.

Didier Abbé du Mont Cassin & plusieurs autres Ecrivains rapportent un fait à peu près semblable. En 1063 des Moines de Florence, mécontens de leur Evêque, allérent crier à la Ville & à la Cam-

Campagne, „ Notre Evêque est un „ simoniaque & un scélérat". Et ils eurent, dit-on, la hardiesse de promettre qu'ils prouveroient cette accusation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mécredi de la première semaine du Carême. Deux buchers furent dressés, chacun de dix pieds de long sur cinq de large, séparés par un sentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois sec. Les deux buchers ayant été allumés, & cet espace réduit en charbons, un Moine Minime, nommé Aldobrandin, passe à travers sur ce sentier à pas graves & mesurés, & revient même prendre au milieu des flammes son manipule qu'il avoit laissé tomber. Voilà ce que plusieurs Historiens disent, qu'on ne peut nier qu'en renversant tous les fondemens de l'Histoire, mais il est sûr qu'on ne peut le croire sans

renverser tous les fondemens de la Raison.

Il se peut faire sans-doute qu'un homme passe très-rapidement entre deux buchers & même sur des charbons, sans être tout-à-fait brulé ; mais y passer & y repasser d'un pas grave pour reprendre son manipule, c'est une de ces avantures de la *Légende Dorée*, dont il n'est plus permis de parler à des hommes raisonnables.

La derniére épreuve que je rapporterai, est celle dont on se servit pour décider en Espagne après la prise de Toléde, si on devoit réciter l'Office Romain, ou celui qu'on appelloit Mosarabique ? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duël. Deux champions armés de toutes piéces combattirent dans toutes les régles de la Chevalerie. Don Ruis de Montania, Chevalier du Missel Mosarabique, fit perdre les ar-

arçons à ſon adverſaire, & le renverſa mourant. Mais la Reine qui avoit beaucoup d'inclination pour le Miſſel Romain, voulut qu'on tentât l'épreuve du feu. Toutes les Loix de la Chevalerie s'y oppoſoient. Cependant on jetta au feu les deux Miſſels, qui probablement furent brulés ; & le Roi pour ne mécontenter perſonne, fit en ſorte que quelques Egliſes prieroient Dieu ſelon le Rituel Romain, & que d'autres garderoient le Moſarabique. Dans la plupart des choſes que je viens de rapporter, on croiroit lire une relation des Hottentots ou de Négres ; & il faut l'avouer, nous leur reſſemblons encore en quelque choſe.

Fin du premier Tome.



30.

7. [illegible]

6. Vatica[illegible]

2. [illegible]

[illegible]

Rebacked JTD
4/1984

